



Burn-Out

Fossey, Didier

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

POLAR

O
BURN
T

POLICE

DIDIER
FOSSEY

2
L'Espresso

Didier FOSSEY

BURN-OUT

POLAR



Flamant Noir Editions

La Direction générale de la Police Nationale (D.G.P.N.) a tenu mercredi place Beauvau une réunion à propos [des suicides de policiers](#), sujet sensible et parfois tabou, avec l'ensemble des organisations syndicales. Dans un communiqué, elle a rapporté que depuis début 2014 il y avait eu [46 suicides de policiers](#), un chiffre jugé inquiétant par les syndicats. À ce rythme, ils craignent que le record de 1996, 70 suicides de policiers contre 50 par an en moyenne, soit égalé.

[L'EXPRESS.fr](#)

Le 05/11/2014.

Record de suicides dans la police en 2014 : le tabou auquel le ministre de l'Intérieur doit enfin s'attaquer. Stressés, en permanence sous pression en raison de la politique du chiffre qui leur est imposée, se sentant souvent mal-aimés par la population, voire stigmatisés, les policiers traversent une crise sans précédent. En témoigne l'accroissement des suicides en 2013 et 2014. Pendant longtemps, ce sujet a été tabou. "Il est temps d'y mettre fin".

Philippe Capon.

Secrétaire général de l'Unsa Police.

[L'ATLANTICO](#) – 17 Novembre 2014

Comment lutter contre les suicides dans la police ? Depuis le début de l'année 2014, 46 policiers se sont donné la mort. Au cours de ces cinq dernières années, la moyenne des suicides dans la Police Nationale tourne autour de 42 par an. Ce chiffre est extrêmement inquiétant et révélateur d'un mal-être profond dans la police. Ce désarroi ne touche pas seulement les gardiens de la paix, mais tous les échelons de la police. Au retour d'une intervention difficile, aucun « debrief » collectif n'est jamais prévu. C'est une initiative simple mais qui permettrait à chacun de confier son ressenti, faire son autocritique ou même se féliciter si besoin. Certaines angoisses se régleraient facilement si elles avaient la possibilité d'être évacuées.

Aujourd'hui, est-il difficile pour un policier d'avouer son mal-être ? C'est quasiment impossible. Ça fait partie du métier de policier de se montrer fort, courageux. Pourtant chacun rencontre à un moment ou un autre des doutes, des questions, des difficultés. Mais montrer qu'on a des failles, c'est prendre le risque d'être stigmatisé, exclu du groupe. D'autant plus que la hiérarchie voudra retirer son arme à cet homme, et qu'il ne pourra donc plus aller sur le terrain. Quand vous êtes un passionné de terrain, vous retrouver à exécuter des tâches de bureau ne fera qu'accentuer votre malaise.

Philippe Capon.
Secrétaire général Unsa Police
– **LE FIGARO – 05/11/2014.**

À la mémoire de Loïc.

1

— Putain, merde, fais gaffe Dédé, tu m’as coincé les doigts derrière le frigo.

Marco avait lâché le réfrigérateur qui avait violemment heurté le mur en plâtre, sous les combles du 36 Quai des Orfèvres.

— Faites gaffe les gars, n’allez pas vous blesser et évitez d’esquinter ces magnifiques locaux mis à notre disposition par l’administration.

Le groupe du commandant Le Guenn venait d’être restructuré, restriction d’effectifs oblige, et intégrait de nouveaux locaux au quatrième étage du mythique 36. Le groupe avait été réduit à six : Boris, Fred, Antoine, Guillaume, Dédé et Marco. Les autres membres avaient été affectés au groupe du commandant Marchat. Il leur avait été attribué des espaces vides tout en haut du bâtiment, de part et d’autre de la verrière et du puits de la cage d’escalier, qui laissait voir le sol carrelé quatre étages plus bas. Ce puits avait été équipé d’un filet à hauteur du troisième étage depuis que Nathalie Ménigon avait voulu s’y jeter pendant sa garde à vue. Il arrivait parfois que certains policiers facétieux se lancent dans le vide après quelque départ en retraite bien arrosé ; trampoline façon flic déjanté qui n’était pas vraiment du goût de la hiérarchie...

— Allez les enfants, on s’active et après on va bouffer.

Un brouhaha de satisfaction lui répondit.

Boris Le Guenn était commandant de Police à la Brigade Criminelle, chef du Groupe Homicide du 36 Quai des Orfèvres, depuis trois ans. Quarante-neuf ans, Breton par son père, Polonais par sa mère, il avait hérité d’eux sa stature imposante. 1,80 m pour 102 kilos, sportif, il pratiquait le Viet Vo Dao, découvert pendant son engagement chez les paras du 6ème R.P.I.M.A.¹ de Mont-de-Marsan, où il avait passé cinq ans.

Marié depuis dix-huit ans à Soizic, quarante-six ans, fille de marin-pêcheur du Guilvinec, ils avaient deux enfants, Marie, dix-sept ans et Yann, quatorze ans. Ils habitaient une petite maison, rue des Bruyères, à Sucy-en-Brie.

Bon meneur d’hommes, Boris avait motivé son groupe pour venir installer

les bureaux en ce samedi, soir de repos, dans ce qui avait été le logement du concierge. Trois pièces entièrement mansardées et parquetées, les seules du bâtiment, s'il vous plaît. Tous avaient accepté, sauf un.

— Guillaume nous a fait faux bond, dit Fred. Pour la peine, il sera à l'amende des croissants, lundi !

Frédérique Belvet, dite Fred, quarante-six ans, était arrivée en même temps que Boris. C'est même lui qui lui avait demandé de venir. Ils avaient fait ensemble l'École des Gardiens de la Paix, à Vannes, et avaient beaucoup de sympathie l'un pour l'autre. Elle était son numéro 2. Elle s'occupait de l'administratif du groupe, gestion du personnel, transmission des procédures et respect des délais, lorsqu'il y en avait. Mariée, mère de deux enfants, c'était une grande et belle femme, le cheveu auburn, les yeux verts. Elle ne sortait pratiquement plus sur le terrain sauf lorsqu'il fallait filocher quelqu'un.

Fred, c'était la reine de la filocher, capable de suivre un suspect toute une journée sans qu'il ne s'en aperçoive, sans jamais gueuler ni se fatiguer. Elle avait été nommée au grade de commandant suite à l'affaire du tueur sur Internet. Elle s'était mise en avant pour piéger le malfaiteur qui l'avait kidnappée et droguée. Elle avait émis l'idée de quitter le groupe après avoir avoué à Boris qu'elle avait un gros coup de cœur pour lui et, finalement, il l'avait convaincue de rester ; elle lui était indispensable.

— Il doit encore avoir des problèmes avec sa mère, répondit Boris.

— Ouais, ou il préfère rester avec sa nana, ajouta Marco, goguenard. Il en est complètement croque-love, et les week-ends c'est sacré. Quand il est de permanence, il fait la gueule.

Marco et Dédé étaient les deux trublions du groupe. Toujours à se faire des blagues, agacer les autres, se moquer et taquiner les collègues féminines, en bons célibataires endurcis.

Laissez-le tranquille avec ça, moi je trouve qu'il a une sale tête depuis quelque temps, ajouta Antoine.

Antoine Furlon était lieutenant de Police, affecté à sa demande à la Brigade Criminelle. Il avait rencontré Boris quelques années auparavant, dans l'affaire du tueur sur Internet, impliquant un fonctionnaire de Police, alors qu'il était encore affecté à l'I.G.P.N². Après des débuts difficiles, Boris avait fini par l'apprécier et avait même appuyé sa demande de mutation. Antoine venait de rencontrer Amandine, fonctionnaire de Police également, qui lui avait sauvé la vie involontairement dans une affaire précédente. Ils filaient tous les deux le parfait amour et il avait enfin quitté ses costumes étriqués, ses cravates impossibles, pour porter comme les autres, jeans, polos et blouson de cuir.

— Bon, ça y est les pipelettes ? On finira ça lundi, à moins que Marco veuille nous figner tout ça pendant sa permanence ? demanda Boris.

— Ouais, je vais voir ce que je peux faire, répondit-il sans grande conviction.

— Allez, on va manger. Vous demandez à Marchat et son équipe s'ils

veulent se joindre à nous ?

— C'est parti ! dit Fred.

— Quant à Guillaume, il me le payera personnellement, ajouta Boris en éclatant de rire.

2

Guillaume était seul assis à table, une tasse de café froid devant lui. Dans le cendrier, sa cigarette se consumait. La boule d'angoisse qui lui étreignait la poitrine se faisait de plus en plus présente. Elle l'étouffait, l'oppressait. Il sentit les larmes lui monter aux yeux malgré lui. Sa mâchoire se serra, sa gorge se bloqua, il se mit à sangloter comme un enfant.

Ce soir, Valérie était à nouveau sortie et n'avait fait aucun mystère, elle allait retrouver un homme. Et c'était lui-même, Guillaume, qui l'avait poussée dans les bras de cet inconnu. Les larmes se firent encore plus nombreuses, il hoquetait de chagrin, la tête pleine de désespoir.

Il avait rencontré Valérie onze ans plus tôt, sur une intervention, alors qu'il était encore jeune policier à la B.A.C.³ de nuit du 14^e arrondissement de Paris. Elle était gardienne d'immeuble. De dix ans son aînée, elle vivait seule avec ses deux enfants, Marine et Dany, douze et dix ans.

La radio les avait envoyés au numéro 17 de la rue Dareau pour un tapage dans l'immeuble.

Il avait commencé par répondre que la B.A.C. ne « faisait » pas les tapages. Son portable avait sonné et le fonctionnaire préposé aux transmissions lui avait expliqué qu'il n'avait personne d'autre à envoyer sur place. La gardienne, plutôt chiante, insistait. Son immeuble était occupé par une majorité de cas sociaux et elle avait même obtenu une audience par le patron. Il avait fini par répondre « O.K. », mais que ce serait sans suite ; il n'allait pas se faire chier avec ça en début de tournée.

Sur place, ils avaient été accueillis par une belle brunette d'une trentaine d'années aux yeux verts magnifiques, vêtue d'une jupe qui laissait voir de très belles jambes et d'un pull à col roulé mettant en valeur une superbe poitrine. Très loin de l'archétype de la concierge moustachue en tablier fleuri, avec du bide et des seins qui tombent sur les genoux.

— On m'envoie la B.A.C., avait-elle dit, avec un petit sourire narquois. Je suis la gardienne.

— Oui, avait répondu Guillaume, à peine aimable. Il est où, le méchant ?

En sa compagnie, Guillaume et ses deux collègues étaient montés au quatrième étage. Par les escaliers, bien sûr, en bons flics, pour ne pas se faire piéger à l'ouverture des portes de l'ascenseur.

La gardienne leur désigna un homme qui gesticulait et hurlait dans le couloir, visiblement pris de boisson. Guillaume demanda à ses collègues de noter tous les renseignements auprès de la requérante et s'approcha de l'homme.

— Monsieur, c'est la police, dit-il en exhibant sa carte tricolore. Vous avez un problème ?

— Ouais ! Je les emmerde tous ici, et la gardienne aussi, elle fait chier, c'est une connasse, une salope !

— Allons, ne parlez pas comme ça. Vous me donnez votre nom ?

— Ouais, je m'appelle Daniel Barte et je t'emmerde !

— Écoute mon gars, puisqu'on se tutoie, je ne suis pas là pour te faire chier, mais pour que ça se passe bien, alors tu rentres chez toi, tu te couches et t'emmerdes plus le monde.

Guillaume avait posé la main sur l'épaule du poivrot. Il sentait la vinasse à plein nez et peinait à tenir debout.

Il le poussa doucement vers une porte d'appartement ouverte et le fit entrer à l'intérieur.

— C'est chez toi, là ?

— Ouais, c'est chez moi.

— Super. Alors je vais te laisser, tu vas te coucher et rester tranquille, on est d'accord ?

— Tu sais pas poulet, dès que tu vas être parti, je vais recommencer mon bordel ! Sonner chez la gardienne et emmerder le monde.

— O.K. !

Guillaume réfléchit vite fait. S'il le laissait, l'autre allait recommencer, il n'y avait pas d'effectifs disponibles, donc il allait être rappelé. La gardienne, si elle avait l'oreille du patron, allait se plaindre et il allait être ennuyé. Il n'aimait pas être ennuyé, mais alors pas du tout.

Il saisit le pochard par le col de chemise et le tira à l'extérieur du studio. L'autre essaya de lui balancer un bourre-pif, mais, trop saoul, il partit en avant. Guillaume lui fit un croche-pied et l'accompagna dans sa chute au sol. Manquerait plus qu'il se fasse mal, ce con ! Il le mit sur le ventre, ramena ses deux bras dans le dos et en un instant, lui passa les menottes. Il le redressa, ferma la porte du studio et le poussa vers l'ascenseur.

— Voilà, puisque tu comprends pas la gentillesse, on va t'héberger pour la nuit. Une belle chambre rose pour Monsieur... Richard ? Demande à T.N.⁴ 14 d'envoyer un car, j'ai pas envie qu'il nous mette une peau dans la baignole.

Il poussa l'individu au fond de l'ascenseur, lui colla la face contre la

glace en le maintenant par les menottes. La gardienne monta avec lui et Benoît, un de ses collègues.

— Voilà M'dame, dit-il, vous serez tranquille pour la nuit.

— Merci, répondit-elle, avec un sourire éblouissant, mais reprenez votre souffle.

Cette phrase lui fit redresser la tête. Il la regarda vraiment pour la première fois depuis qu'ils étaient arrivés et prit en pleine face ses deux yeux verts éblouissants, ainsi que son sourire radieux.

L'ascenseur se bloqua au rez-de-chaussée, les portes s'ouvrirent ; ils descendirent tous.

— Bon Madame, dit Benoît, je vais prendre le reste des renseignements...

— ... Non, coupa Guillaume, amène-le dehors, lui. Là, il m'énerve ! Je vais m'occuper des formalités.

Benoît sortit le biturin qui gesticulait et gueulait, sur le parvis devant l'immeuble où se trouvait déjà Richard, en train d'argumenter dans la radio pour qu'un car leur soit envoyé. La gardienne ouvrit la porte de sa loge, l'invita à s'asseoir.

Il lui demanda son identité. À la rubrique date de naissance, il tiqua.

— Tiens ? C'est marrant, on est nés le même jour.

— Pas de la même année, ajouta Valérie, avec un petit sourire.

— C'est vrai, mais ça ne se voit pas...

— Merci.

Il termina la prise des renseignements en ajoutant le numéro de téléphone portable de la dame, ce qu'il ne faisait jamais. Puis, il s'assit et se mit à parler avec elle en attendant le car qui venait du 8^e arrondissement, pénurie d'effectifs oblige...

En quelques instants, il apprit qu'elle était divorcée, vivait seule avec ses deux enfants et que son boulot dans cet immeuble, qui logeait beaucoup de cas sociaux, lui pesait. Il écoutait, répondait, acquiesçait, il se sentait bien avec elle. Lui, l'ours, l'écorché vif, venait de tomber sous le charme de cette femme. Il ne pouvait détacher son regard de ces deux yeux francs, directs, et de ce sourire pourtant un peu triste parfois. Il fut même déçu quand le car arriva.

Il aida les collègues à faire monter Barte à l'intérieur et leur demanda de le conduire à l'hôpital pour un certificat de non-admission, qui leur permettrait ensuite de le placer en dégrisement.

Puis il se dirigea avec Richard et Benoît vers leur véhicule, direction le commissariat, pour rédiger le rapport d'intervention. Au moment de grimper dans la voiture, il se retourna une dernière fois vers l'immeuble et vit la silhouette de Valérie plantée sur le parvis. Elle regardait dans leur direction. C'est alors qu'il rebroussa chemin.

— J'arrive les gars, lança-t-il aux collègues assis dans le véhicule.

Il traversa la rue, franchit le portillon et tendit la main à Valérie, avec un grand sourire.

— Je ne pouvais pas partir sans dire au revoir à ma jumelle.

— C'est gentil, je vous remercie. Vous êtes le premier qui fait vraiment quelque chose par rapport à ce type qui me pourrit la vie.

— Je vous en prie Madame, au revoir... à bientôt... enfin non... pas dans ces circonstances.

— Au revoir et encore merci.

Le sourire était triste, mais les yeux toujours aussi lumineux.

En regagnant la voiture, Guillaume se surprit à se retourner régulièrement pour la saluer de la main. Lorsqu'il claqua la portière, il tourna à nouveau le regard vers l'immeuble.

— C'est parti les gars.

— Ouais... Eh, toi, t'as flashé sur la bignole ? dit Richard.

— Pff ! N'importe quoi !

— Ouais, c'est bien la première fois que tu vas dire au revoir, hein Benoît ?

— Pour sûr, Richard...

3

La nuit était tombée depuis un moment déjà. Une de ces nuits sans lune où l'obscurité était presque palpable. On avait l'impression de pouvoir la toucher et l'on avait envie de la déchirer pour faire apparaître la lumière. Elle vous enserrait comme un étau et devenait étouffante.

La petite Clio blanche était stationnée dans une allée à proximité du rond-point des travailleurs municipaux, dans l'enceinte du Père Lachaise. On la distinguait à peine, mais à force de regarder, on voyait trois silhouettes assises à l'intérieur. Deux à l'avant, une à l'arrière. La vitre côté passager était ouverte. À intervalles réguliers, on apercevait un rougeoiement de cigarette, puis un nuage de fumée s'échappait et s'envolait à l'extérieur.

— Tu fais chier, tu vas nous faire repérer avec ta clope.

— C'est bon, trois nuits qu'on planque dans ce merdier et rien, j'en ai ma claque. L'office de répression du trafic des objets d'art n'a qu'à faire son sale boulot lui-même.

— Ben oui, mais tu sais bien, les petits, les sans-grades comme nous, on ferme notre gueule et on exécute.

— Bon, dit une voix rocailleuse à l'accent basque en provenance du siège arrière, ce n'est pas tout ça, mais si toi ça te fait chier qu'il fume, moi j'ai envie de chier. Je suppose que les toilettes publiques ne sont pas ouvertes, qu'on n'aura pas de relève, alors je vais me trouver un petit coin tranquille et poser ma pêche.

Il ouvrit la porte, la lumière s'alluma, ce qui déclencha un grommellement de la part d'un collègue assis à l'avant.

— Putain, les officiers se sont encore servi de la bagnole et ils ont remis la lumière ! Avec des trucs comme ça, tu te fais repérer, et au pire, flinguer.

Il positionna le bouton situé devant le rétro sur *off*. Cela faisait trois jours que les effectifs de la B.A.C. de nuit du 20^e arrondissement planquaient dans le cimetière du Père Lachaise pour essayer de choper une équipe qui délestait les tombes, les caveaux de leurs sculptures et leurs objets d'art en bronze. La plupart étaient signés de grands noms et valaient une fortune.

Manu descendit du véhicule. Il étira les jambes, les bras, tourna sa tête de

droite à gauche à plusieurs reprises avant de la lever vers le ciel. Ses cervicales craquèrent, soulageant la tension qui le gênait depuis un petit moment. C'était ça le pire dans les planques, l'inactivité, l'immobilité.

Les cèdres centenaires se détachaient sur la noirceur du ciel, encore plus sombres, comme des ombres maléfiques et mouvantes au gré du vent. Manu réprima un frisson et s'avança vers les fourrés un peu plus loin, tout en laissant échapper un pet tonitruant.

— Gros dégueulasse ! Heureusement que tu l'as pas lâché dans la bagnole celui-là, lui lança un collègue.

Manu partit en riant. Les mausolées qui bordaient l'allée semblaient se pencher sur lui et il réprima un deuxième frisson, beaucoup plus fort et puissant que le premier. Étrange...

Il s'engouffra dans une petite allée parallèle bordée de buissons et de fourrés. Depuis deux jours, il avait repéré un coin où il était à peu près tranquille pour faire ce qu'il avait à faire. Cela étonnait toujours ses coéquipiers. Tous avaient besoin d'aller pisser, normal, mais lui, il était le seul à aller systématiquement chier toutes les nuits. Alors ils avaient fini par lui poser la question.

— Eh, tu chies pas chez toi ?

— C'est pas ça les gars, mais à un quart d'heure par vacation, imaginez un peu, à la fin de ma carrière, le temps que j'aurais passé à emmerder l'administration.

Cela faisait rire ses collègues, surtout avec l'accent qui accentuait les R, ils en redemandaient, et à chaque fois ils avaient la même réponse.

Manu défit son ceinturon, fit glisser l'étui du Sig-Sauer qu'il posa à terre, se dessapa, et une fois en position, le soulagement tant attendu ne tarda pas à venir. Il sortit quelques feuilles de papier toilette de la poche de son blouson, il en avait toujours sur lui, et entreprit de redonner à son fondement une propreté toute relative.

C'est à ce moment-là que le bruit perçu quelques minutes auparavant, auquel il n'avait pas trop accordé d'importance, l'alerta vraiment. Il se rhabilla précipitamment, jeta un regard du côté de ses collègues, mais ne vit rien. Il percevait comme une sorte de raclement métallique régulier. Il s'avança alors vers le bruit, lentement. Il marchait en prenant garde de ne pas faire crisser les graviers sous ses pas ou craquer une brindille. Derrière lui, à côté d'un étron encore fumant, un étui contenant un Sig-Sauer 9 mm Parabellum se confondait avec le noir de l'herbe sur lequel il était posé.

Dans la voiture, Franck, le major, avait rallumé sa énième cigarette de la soirée. Le paquet de trente y passait dans la nuit ; l'attente, l'ennui et ses fantômes aussi. C'était le plus ancien de la B.A.C. de nuit avec cinquante-trois ans au compteur, vingt-sept ans de nuit, dont vingt-cinq à la B.A.C. Il détenait le record de Paris quant à la longévité dans une brigade anti-criminalité et, souvent, à tous ces chiffres, quand il avait bu un coup, il ajoutait : “Deux

divorces et je crèverai seul."

— T'es lourd, Franck, avec tes clopes ! Sors de la bagnole. Le matin quand je rentre chez moi ma femme me dit que je pue la cigarette.

— Tant qu'elle te dit pas que tu sens la pute, c'est bon.

— Mais t'es vraiment insensible et aigri toi.

— Non, réaliste mon bonhomme. On a un métier à la con, on s'y donne à fond. Les gonzesses, elles comprennent pas. On se blinde, on devient comme tu dis « insensibles », car nos fantômes nous poursuivent. On n'a plus d'amis en dehors de la boîte, nos femmes nous quittent parce qu'on ne les fait plus rêver, et quand sonne l'heure de la retraite, on se retrouve tout seuls. Si j'ai un conseil à te donner, ça fait huit ans que t'es avec moi maintenant, trouve-toi un petit service peinard, sans rabiot, sans week-end, avec des horaires fixes, avant qu'il ne soit trop tard. Regarde ma gueule... je suis gris. T'as vu mes yeux ? C'est pas des valises, c'est des malles qu'il y a en-dessous. Il paraît que dedans y'a toute la tristesse du monde, et pourtant je ne suis pas triste. Non... Ce sont simplement toutes les horreurs que j'ai vues en vingt-cinq ans, mon pote. Toutes les misères que j'ai côtoyées, tous les désespoirs que j'ai rencontrés qui se sont imprimés-là. Tu vois, en ce qui me concerne, j'ai quinze ans de trop dans ce service.

Romain, le chauffeur, regardait son chef, bouche bée. C'était la première fois qu'il l'entendait faire une phrase aussi longue. Lui qui d'habitude répondait plutôt par onomatopées, donnait des ordres brefs, claquants, venait pratiquement de faire une dissertation.

— Putain, dit-il en riant, tu sais parler, tu ne fais pas qu'aboyer.

— Marre toi, mais ce que je t'ai dit là, retiens-le et... réfléchis, parce que je le redirai plus. Bon, il fait quoi le Manu, il a une gastro ou quoi ?

— Vu ce qu'il a lâché en partant, il y est pas allé pour rigoler.

Ils éclatèrent de rire, puis Franck se replongea dans la contemplation du bout rougeoyant de sa cigarette. Romain mit ses mains sur le volant et posa sa tête dessus, plus troublé qu'il ne voulait bien l'admettre par ce qu'avait dit le major. La nuit lui plaisait bien, mais, de plus en plus, Audrey, sa femme, lui faisait remarquer ses absences, ses retards, ses vêtements qui sentaient la clope. Même son fils de quatre ans s'y mettait en lui demandant pourquoi il n'était pas là le matin, quand il se levait pour aller à la maternelle.

— T'as entendu, là ?

Franck avait déjà la main sur la poignée de la porte et l'ouvrait.

— Non, quoi ? Lui répondit Romain, perdu dans ses réflexions. Lui aussi avait déjà ouvert la portière et descendait du véhicule. Si Franck avait entendu quelque chose, il y avait forcément eu quelque chose.

— Comme un cri étouffé, là-bas, du côté où Manu est parti chier.

Il emboîta le pas à son chef qui avait déjà son Sig-Sauer à la main. Il défit la sécurité de son étui, mit la main sur la crosse de l'arme et assura la Maglite

dans sa main gauche, sans l'allumer. Courbés en deux, ils avançaient rapidement, à peine visibles dans le noir, mais Romain entendait le souffle puissant et saccadé du major. Ils arrivèrent à hauteur de la petite allée empruntée par Manu.

— Lampe !

L'ordre avait fusé, bref, sec, comme d'habitude.

Romain appuya sur le bouton de la Maglite dirigée vers le sol. Ils s'engagèrent dans le sentier entre les fourrés.

— Éclaire à gauche !

Manu suivit l'ordre et déplaça le faisceau de la lampe. Dans la lumière blanche apparurent une merde et quelques feuilles de papier, mais surtout, sur le sol, un Sig-Sauer dans son étui. Celui de Manu.

— Oh, putain !

Franck ramassa l'arme, la glissa dans la ceinture de son pantalon, et fit signe à Romain d'avancer. Ils débouchèrent sur une large allée gravillonnée bordée de caveaux et de mausolées. Ils s'arrêtèrent pour écouter, un gémissement leur parvint d'un monument funéraire ; ils s'y précipitèrent.

Dans la lueur de la lampe, ils aperçurent Manu, couché sur le dos, agitant les jambes, les mains posées sur le manche d'un tournevis de belle taille qui sortait de sa poitrine, à hauteur du cœur. Il essayait de tirer dessus.

— Les secours et des renforts, vite ! hurla Franck à l'attention de Romain.

Il rengaina son arme, se précipita vers son collègue et se pencha sur lui pour retirer ses mains crispées du tournevis.

— Je suis là bonhomme, bouge pas, les secours arrivent.

— Enlève... moi... ce... truc... dit-il en crachant une mousse rosâtre.

— Le S.A.M.U. arrive, Manu, il faut pas l'enlever, je sais, ça fait mal, mais il faut pas.

— Foutu... Franck...

— Non, non, raconte pas de conneries, tu vas aller à l'hosto et ils vont te rafistoler en rien de temps, tu vas voir.

— Trois... trois... mon arme...

— Oui t'inquiètes, je l'ai ton arme. Ils étaient trois ?

— Oui...

Romain s'approcha.

— Les secours arrivent, le S.A.M.U., des renforts, puis baissant la voix, c'est grave ?

— Non, répondit Franck, une égratignure, mais la grimace qu'il lui fit en disant cela démentait ses propos. Annonce à la radio trois mecs en fuite, je n'ai que ça.

Il se retourna vers Manu qui avait perdu connaissance. Il plaça ses doigts sur son cou, sentit le pouls très fuyant et le plaça en position latérale de

sécurité, en faisant attention à ne pas toucher le tournevis.

Le hall des urgences de l'Hôpital de la Pitié-Salpêtrière, spécialisé en chirurgie cardiaque, grouillait de flics. Manu avait été amené là après avoir été stabilisé sur place pendant plus d'une heure par les urgentistes. Les termes employés étaient froids, techniques, *« écoulement de sang dans le péricarde et l'espace pleural, avec tamponnade et hémopneumothorax, il a fallu l'intuber et le ventiler, il a fait deux arrêts cardiaques. »*

Apparemment le tournevis planté en plein cœur avait perforé le ventricule gauche. Heureusement qu'il n'avait pas été enlevé, l'hémorragie aurait été foudroyante.

En entendant cela, Romain avait levé le pouce en direction de Franck qui lui avait répondu par un haussement d'épaules. Il venait de prendre dix ans en quelques heures. Voûté, les yeux plus cernés que jamais, sa barbe semblait avoir poussé instantanément. Il marchait de long en large, la tête baissée, tout en se passant la main dans les cheveux.

Au Père Lachaise, les pompiers étaient arrivés les premiers, avec un véhicule d'assistance aux blessés. Comme à chaque fois, malgré la demande motivée et explicite de Romain, le S.A.M.U. n'était intervenu qu'une fois les constatations faites. Ensuite étaient arrivés en renfort les collègues du 20^e arrondissement, qui s'étaient aussitôt égayés deux par deux dans les quarante-quatre hectares du cimetière, à la poursuite des agresseurs. Autant dire qu'ils portaient chercher une aiguille dans une botte de foin... Puis étaient arrivés les O.P.J.⁵ du S.A.I.P.⁶, et ceux de l'Office Central de Répression du Trafic d'Objets d'Art. Leurs premières constatations avaient mis en évidence que les boulons fixant un buste signé Alexandre Falguière sur un mausolée de style néo-byzantin avaient commencé à être sciés. Un pied de biche et une scie à métaux avaient été retrouvés sur place. Des traces de pesées étaient également visibles tout autour du buste. Pendant qu'un ou plusieurs sciaient, l'autre ou les autres soulevaient le buste avec un pied de biche.

Le commissaire de permanence était ensuite arrivé et, avant même de demander comment allait le blessé, il s'était enquis de savoir ce que faisait ce fonctionnaire tout seul dans le cimetière, pendant que les deux autres étaient dans la voiture. Ça avait mis Franck en rogne, il lui avait plutôt mal répondu.

— Il n'y avait pas de relève de prévue, patron. Sept heures de planque, il avait envie de chier et il ne nous a pas invités à venir lui torcher le cul, si vous voyez c'que j'veux dire !

— Vous oublier à qui vous vous adressez, Monsieur, la douleur vous égare... Si vous n'êtes pas capable de maîtriser vos nerfs, c'est grave pour un policier.

— Oh que si, je maîtrise, je peux vous l'assurer, parce que là, je n'ai

qu'une envie, c'est de vous...

— ... Franck, ça suffit ! Venez par-là ! Excusez-le, patron.

Le capitaine de la brigade de nuit du 20ème venait d'intervenir.

— T'es con ou t'es con, toi ? Tu veux te faire casser, te retrouver aux archives ou pire, à garder des portes cochères ?

— T'as vu comment il me parle ? Il n'en a rien à foutre de Manu ! Tout ce qu'il veut, c'est trouver un responsable. Je vais pas me laisser traiter comme ça par un connard galonné, à mon âge !

— Je te l'accorde mais malheureusement, le *connard*, c'est lui le chef, alors tu fermes ta gueule. T'as compris ?

— Ouais, c'est bon. Excuse-moi.

— Je vais aller lui expliquer avec des mots choisis, t'inquiètes.

Le capitaine Teissier était reparti vers le patron et discutait avec lui. C'est le moment qu'avait choisi pour arriver le vice-procureur, Jonathan Péruchel, flanqué de son greffier collé à lui comme une ombre.

Le costume gris comme le teint de sa peau, la mèche rabattue sur le dessus du crâne pour masquer une calvitie plus que naissante, il arrivait, la serviette à la main, d'une démarche hésitante, tel un héron dans les marais. Il n'y avait que le regard qui trahissait un esprit vif. Les yeux balayaient de droite à gauche, photographiant la scène, imprimant tout ce qu'il voyait.

Il s'approcha du commissaire de permanence qui le salua avec déférence d'un « Mes respects, Monsieur le Procureur. »

— Bonjour, Monsieur le Commissaire, un vol d'objets d'art qui tourne mal m'a-t-on-dit.

— On vous a tout dit, Monsieur le Procureur. Un fonctionnaire de Police de la B.A.C. de nuit du 20ème, grièvement blessé, pronostic vital engagé. Un tournevis en plein cœur, ajouta-t-il avec une grimace.

— Bien... Et où sont les gens de l'Office Central de Répression du Trafic d'Objets d'Art ?

— Là-bas, Monsieur le Procureur.

— Allez les chercher, enjoignit Péruchel à son greffier.

Ce dernier se précipita et revint avec un capitaine de Police qui salua Péruchel et se présenta.

— Expliquez-moi, Capitaine, comment une brigade anti-criminalité d'arrondissement se retrouve en planque dans un cimetière sur ce qui semble être un réseau organisé de vols d'objets d'art ?

— Ben c'est à dire que... suite à de nombreux vols, il fallait organiser une surveillance dans différents cimetières parisiens et, comme vous le savez, Monsieur le Procureur, nos effectifs ressemblent à une peau de chagrin en ce moment, alors...

— ... Alors vous avez délégué, et envoyé des fonctionnaires de B.A.C. sur des malfaiteurs organisés et prêts à tout, sans qu'ils soient vraiment avertis de

ce qu'ils risquaient.

— Nous ne savions pas qu'il s'agissait d'un réseau, et même maintenant, rien ne laisse à penser que...

— ... Silence ! La voix de Péruchel était montée dans les aigus. Silence... Je convoquerai votre commissaire, mais vous pouvez d'ores et déjà lui annoncer qu'il est dessaisi de cette affaire, dans son ensemble. La tentative de meurtre et les vols d'objets d'art au profit de la brigade criminelle, qui je pense sera bien plus compétente pour mener à bien les investigations.

— Bien Monsieur le procureur, bredouilla le capitaine en s'éloignant.

Le commissaire de permanence ne savait plus où se mettre. Peruchel se retourna vers lui.

— Le fonctionnaire de la B.A.C., il est où ?

— Là-bas, Monsieur, il a du mal à maîtriser ses nerfs et m'a à la limite insulté, je...

— ... Oh, taisez-vous ! Allez me le chercher, vous, ordonna-t-il à son greffier.

Deux minutes après, Franck était devant lui, pas impressionné du tout, une main dans la poche, l'autre qu'il passait inlassablement dans ses cheveux.

— Monsieur le Procureur, Major Franck Évrard de la B.A.C. nuit 20^e arrondissement.

— Major, expliquez-moi comment ce fonctionnaire s'est retrouvé seul face à ces malfaiteurs.

— Simple, Monsieur le Procureur. En planque depuis trois heures dans ce cimetière, il a eu besoin de satisfaire un besoin naturel. Il s'est un peu isolé et puis je ne sais pas, il a dû entendre quelque chose, mais il ne nous a pas avisés. J'ai perçu comme un cri. Avec mon coéquipier nous nous sommes immédiatement dirigés dans sa direction, et nous avons découvert Manu, là, un tournevis dans la poitrine. Ma priorité a été l'appel aux secours et la mise en sécurité du collègue blessé.

— Ce besoin ne pouvait-il pas attendre la pause ?

— Pas de pause, Monsieur le Procureur. Sept heures de bitume sec, c'est l'expression. Pas assez d'effectifs, c'est pour ça que... enfin voilà, quoi.

— Bien. Il va y avoir des explications à me fournir sur certains points, dit Péruchel en regardant le commissaire de permanence droit dans les yeux.

— À votre service, répondit celui-ci, en déglutissant, très mal à l'aise.

Le départ du Samu, rampe de gyrophares allumée, mit fin à la conversation. Toutes les personnes présentes le suivirent du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse, avalé par la nuit, les mausolées et les arbres. Seule la lumière syncopée bleue montrait sa progression. Le bruit des deux tons, augmenté de ceux des deux motards appelés pour l'escorte, signala qu'il était sorti boulevard Gambetta.

Il ne pouvait plus s'arrêter de pleurer. Les coups sourds de son cœur martelaient tout son être. Sa gorge lui faisait mal, sa tête allait exploser, la douleur dans sa poitrine se propageait maintenant dans tout le corps. L'appartement semblait se refermer sur lui. Les ombres le défiaient, le cernaient de toutes parts et voulaient l'emmener avec elles.

Il attrapa son portable et entreprit, entre deux sanglots, d'envoyer un SMS : « Reviens, je t'en prie, j'ai trop mal, je te demande pardon... » La réponse arriva deux minutes après : « Non, respire, aère-toi, essaie de te reposer. »

Il jeta le téléphone, s'écroula en arrière et poussa un hurlement de loup blessé.

Le lendemain de l'intervention au 17 rue Dareau, Guillaume s'était levé à midi, comme tous les jours. Il dormait peu, ce qui lui permettait de suivre des cours de droit à la fac. Il tentait le concours de lieutenant de Police et voulait absolument mettre toutes les chances de son côté. Aujourd'hui, pas de cours, mais laverie et courses. Son frigo était désespérément vide, il fallait quand même assurer l'intendance.

Il se doucha, avala un café, lança une machine puis direction le centre commercial le plus proche.

Alors qu'il marchait sur le parking du magasin, il mit la main dans sa poche et ressortit, en même temps qu'un jeton de caddie, un bout de papier sur lequel était griffonné un numéro de téléphone. La nuit lui revint aussitôt en mémoire. Il s'arrêta, prit son portable et composa le numéro. La voix était douce, limite charmeuse. Il se présenta, elle eut l'air surprise mais heureuse. Il lui demanda si le gars était revenu ; elle répondit qu'il était rentré à neuf heures, la queue entre les jambes et le profil bas. Ils discutèrent, rirent un peu et se quittèrent sur une banalité. Une fois rentré chez lui, il s'était allongé sur son lit et jouait avec son portable. Il ne pouvait oublier les yeux de Valérie, son sourire, sa voix douce et son rire cristallin. Il décida lui laisser un message. Elle lui répondit le lendemain, par message également. Pendant un mois, ils se téléphonèrent pratiquement tous les jours, parfois cinq minutes,

parfois des heures. Ils apprirent à se connaître, à s'apprécier, et un soir eut lieu leur premier rendez-vous, chez elle.

Au moment où il appuyait sur l'interphone, son portable avait sonné. C'était son chef de groupe qui lui demandait de venir remplacer Jérôme, un collègue absent. Il avait répondu non. Valérie était descendue lui ouvrir, un verre de gin fizz à la main, "Une soirée chez des amis de l'immeuble, mais bon, je préfère continuer avec toi". Arrivés chez elle, ils s'étaient installés dans le canapé du salon. Elle n'avait rien à boire à part du saké, ce qui fit sourire Guillaume. Ils avaient trinqué, beaucoup ri, beaucoup parlé, tandis que les heures défilaient. Leurs mains s'étaient effleurées comme par mégarde, puis leurs doigts s'étaient emmêlés, leurs lèvres s'étaient rejointes en un baiser passionné, comme trop longtemps refoulé. C'était elle qui avait pris l'initiative. Elle l'avait attiré dans sa chambre, ils s'étaient mutuellement déshabillés, un peu fébriles, et s'étaient abandonnés dans la communion de leurs corps. Le petit matin les avait trouvés enlacés et endormis, un sourire sur les lèvres. À partir de cet instant, ils s'étaient revus pratiquement tous les jours. Guillaume venait passer des nuits chez elle ou lui rendait visite l'après-midi. Quelque temps plus tard, ils étaient partis en week-end à Saint-Malo et en Normandie ; quatre mois plus tard, il emménageait chez elle. Et aujourd'hui, cela faisait onze ans qu'il partageait sa vie.

Ils avaient vécu plusieurs années d'amour passionnel, fusionnel même, comme le disaient certains de leurs amis. Ils avaient du mal à se quitter, ne pouvaient pas passer une heure sans s'appeler. Les enfants de Valérie avaient complètement accepté Guillaume. C'était le grand frère, le copain, il comblait le manque du père sans le remplacer, il se le refusait.

Il avait réussi à décrocher son concours de lieutenant, puis était parti à l'école d'officiers de Cannes-Écluse, en banlieue parisienne. Il avait le statut d'externe et rentrait tous les soirs. À sa sortie, il avait été affecté à la Brigade Criminelle qu'il n'avait plus quittée depuis. Mais au fil des années la passion et la fusion avaient laissé place, dans leur couple, à un petit bonheur tranquille. Les enquêtes à rallonges, les horaires impossibles, y avaient sûrement contribué. Guillaume n'était plus aussi investi, Valérie montrait plus souvent son sale caractère.

Un an et demi plus tôt, l'immeuble dont Valérie était la gardienne avait été vendu. Nouveau patron, nouvelles règles, travaux dans l'immeuble, pression maximum. Tous les soirs, elle rentrait déprimée, effondrée, en larmes. Avec Marine, sa fille, ils avaient essayé tant bien que mal de la soutenir, de l'aider, de lui faire prendre du recul, de relativiser, mais sans succès. La goutte d'eau qui fit déborder le vase fut le tract anonyme distribué dans les boîtes aux lettres de l'immeuble, au nom d'un collectif de propriétaires fantômes, dénonçant les fautes de la gardienne, et ses manquements au travail. Valérie tomba en dépression et fut mise en arrêt maladie pendant plusieurs mois. Chaque soir elle pleurait, se plaignait de ne

pas être écoutée. Au fil des jours, Marine et Guillaume, lassés, ne lui répondaient plus que distraitemment, l'encourageaient mollement, ne comprenant pas son besoin de reconnaissance.

Quand elle reprit le travail, elle se mit à sortir de plus en plus souvent, à partir le week-end voir des copines. Guillaume l'y encourageait, elle en revenait toute joyeuse, en meilleure forme, mais l'embellie ne dura pas. Leur relation de couple en souffrit énormément, au point qu'elle en devint platonique.

Un jour, en sortant de chez Ben où ils avaient déjeuné, Valérie demanda à Guillaume ce qu'elle représentait pour lui.

— Il n'y a plus rien entre nous, j'ai tout essayé, Guillaume, tu ne me regardes plus, tu ne me désires plus, que suis-je pour toi ?

Guillaume lui avait répondu sans vraiment réfléchir, un peu grisé par le vin :

— T'es ma meilleure copine, omettant d'ajouter « entre autres ».

— Tu veux dire que tu ne m'aimes plus ? Tu sais, je rencontre plein de monde en ce moment, ça me fait du bien et peut être qu'un jour...

— Tout ce qui compte pour moi, chérie, c'est que tu sois heureuse.

Cette phrase toute faite, Guillaume aurait voulu la ravalier aujourd'hui, ne jamais l'avoir prononcée. Le vendredi précédent, Valérie l'avait regardé au fond des yeux.

— Ce soir je vais au cinéma et demain soir je sors, je rentrerai dimanche soir. Tu comprends ce que ça veut dire ?

Il lui avait répondu que c'était bien qu'elle sorte, qu'elle avait raison de voir du monde, il n'avait pas vraiment saisi sur l'instant ce qui se tramait. Il avait la tête au boulot, leur groupe était en pleine enquête sur une séquestration et il n'avait passé que quelques heures à l'appartement dans tout le week-end. C'est en la voyant rentrer à vingt-deux heures le dimanche soir, un bouquet de fleurs dans les bras, qu'il avait vraiment compris. Il s'était emporté, lui avait dit des mots insensés. Ils s'étaient jetés à la figure les pires insultes, les pires reproches. La semaine qui avait suivi avait été dure. Ils dormaient chacun dans une chambre.

Un soir, tandis que Valérie sortait, il l'avait filochée dans la rue. Elle s'en était aperçu, ils s'étaient disputés, et puis finalement elle l'avait laissé le suivre, après avoir passé plusieurs coups de fil. Au coin de la rue Broussais, un homme attendait à côté d'un scooter, son casque posé sur la selle, un peu sur la défensive. Guillaume avait ressenti une énorme bouffée de violence, mais le type lui avait tendu la main.

— Alexandre !

— Guillaume, le côté obscur du conte de fées, s'était-il entendu répondre.

— Vous voulez qu'on aille boire un verre quelque part ?

— Non, je ne bois qu'avec mes amis.

Il était déçu. Le mec était petit, gros, quelconque. Il s'attendait vraiment à autre chose. Valérie ne savait pas où se mettre, un rictus collé sur les lèvres, tout en se dandinant d'une jambe sur l'autre.

Il s'était déplacé derrière le scooter afin d'en relever l'immatriculation et avait hésité deux secondes à leur balancer à tous deux un poing sur la gueule, mais il y avait renoncé. Il s'était éloigné en leur souhaitant une bonne soirée...

— Vous êtes complètement cons, et en plus vous êtes revenus ici avec le fourgon ! Bravo, bravo. Buter un flic... j'y crois pas, putain ! J'y crois pas.

— Pas savoir, Monsou Doubreuil. Lui dire "*Police*" et mettre main sous blouson. Anton peur et frapper avec tournevis.

— Oui, eh bien Anton est un con ! Il va tous nous foutre dans la merde. Sergueï, viens ici.

Un grand type s'approcha, maigre comme un jour sans pain, le cheveu frisé noir corbeau, des yeux perçants de la même couleur surmontant un nez en lame de couteau et une bouche mince, qu'encadraient deux joues creusées, bleuies par une barbe de trois jours.

— Sergueï, tu vas prendre ces trois connards avec toi, amener la bagnole dans un coin tranquille et vous allez la brûler. Après tu les amènes au terminal *Eurolines*, porte de Bagnolet, et tu leur prends un aller-simple pour Vilnius.

— Oui, patron.

— Vous trois, allez faire vos bagages, fissa.

— Oui, Monsou Doubreuil.

Les trois connards en question partirent vers le fond du hangar, qui avait été aménagé en dortoir.

Le patron, la cinquantaine grassouillette, responsable d'une association de réinsertion par le travail, faisait travailler des anciens toxicomanes sortis de prison, ou des cas sociaux, dans la rénovation d'appartements et de maisons. Ancien entrepreneur de B.T.P. en faillite, il s'était recyclé en obtenant un pseudo diplôme de psychologue qui lui permettait de se présenter comme tel. Il avait monté cette association qui lui permettait de toucher de grosses subventions de l'État et du Conseil Général. Il profitait largement, à titre personnel, de tout le matériel de l'association : véhicules, matériels, téléphones portables, etc. Rien n'était à lui, l'association payait tout, ce qui lui permettait de mener grand train, maîtresses, vacances au ski et voyages à l'étranger.

Derrière cette belle apparence se cachait, pendant le week-end, une

grande entreprise de travail au noir. Le vol d'objets d'art dans les cimetières ou le cambriolage des demeures bourgeoises, repérées pendant les travaux officiels la semaine, complétaient l'activité occulte de son entreprise. Pour ce faire, Sergueï, lituanien installé en France depuis plus de dix ans, ancien contremaître dans l'entreprise en faillite, lui avait trouvé quelques compatriotes pas trop regardants, payés à coup de lance-pierres. Il lui fournissait des véhicules « empruntés » à des collègues sur les chantiers et la clientèle d'amateurs d'art prêts à payer cher, sans se soucier d'où venait la marchandise.

— Sergueï, chuchota le patron.

— Oui ?

— Tu me débarrasses rapidement de ces trois abrutis.

— Compris, dit Sergueï d'un sourire édenté qui faisait froid dans le dos.

Deux heures du matin. Guillaume était sorti, hagard, le regard fixe, la tête en feu. Il n'était plus que l'ombre de lui-même. Il avançait sans savoir où il allait, sans même avoir connaissance du chemin qu'il empruntait. Il avait bu énormément de café, fumé au moins deux paquets de clopes dans la soirée, et s'était enfilé une demi-bouteille de *Jack Daniel's*.

— Eh, mec ! T'aurais pas une clope...

La voix derrière lui le fit sursauter. Il se retourna et vit un clochard vêtu d'un manteau noir, trop grand, plus que crasseux, coiffé d'un chapeau défoncé, qui s'approchait de lui la main tendue. Guillaume mit spontanément la main dans sa poche, en sortit un paquet de cigarettes et lui en proposa une.

— Putain, ça va pas, toi ? T'as une de ces gueules... T'as du feu ?

Toujours sans un mot, il tendit le briquet, l'autre le prit et alluma sa cigarette. Il se brûla une partie de la barbe et de la moustache en même temps, dégageant une odeur de cochon grillé qui masqua sa puanteur pendant quelques secondes. Puis lui rendit le briquet et sortit une bouteille de pinard d'une poche de son manteau.

— Bois un coup, mon gars, tu vas voir, ça va te requinquer, assieds-toi là cinq minutes.

Comme un zombie, Guillaume s'assit, prit la bouteille et s'en enfila une grande rasade. À tour de rôle, en silence, ils se firent passer la bouteille qu'ils vidèrent en quelques minutes.

— On peut pas dire que t'as beaucoup de conversation, mon gars...

Guillaume fixait le bout de ses chaussures, les yeux dans le vide. Sa tête dodelinait de droite à gauche, ivre de bourbon, de vin, de fatigue et de chagrin.

— Bon, ben moi faut que j'aille chercher sa petite sœur, lança le clochard, en fracassant la bouteille vide par terre, puis il ajouta :

— Dis donc ? T'aurais pas encore quelques clopes et une p'tite pièce ?

Tel un automate, Guillaume lui tendit à nouveau son paquet de cigarettes, le clodo s'en empara sans vergogne, puis il extirpa un billet de vingt euros de son portefeuille. L'autre le lui arracha des mains à une vitesse proche de celle de l'éclair.

— Monseigneur, lui dit-il en esquissant une courbette avant de s'esquiver rapidement.

Combien de temps était-il resté là ? Il n'en savait rien.

Avait-il marché encore, encore et encore ? Il n'en savait rien.

Qu'avait-il fait, que s'était-il passé ? Il n'en savait rien.

Son chagrin et sa peine occupaient entièrement son esprit. Il avait dû errer des heures dans les rues, la nuit, se laissant emmener là où ses pas le conduisaient, et non où il désirait vraiment aller. Valérie le hantait. Il pouvait la voir, sentir son parfum, la toucher. Elle lui souriait, lui parlait doucement, mais il ne comprenait pas ce qu'elle lui disait. Sa main effleurait son visage, il pouvait sentir ses doigts dans ses cheveux. Il crut même lui attraper la main pour la porter à sa bouche et y déposer un baiser. Tout était comme avant, ce n'était qu'un rêve, un mauvais rêve. Son cœur se gonflait de bonheur, Valérie parlait et ça le dérangeait, le mettait mal à l'aise. Pourquoi ne l'entendait-il pas, que lui disait-elle ? Il approcha son visage du sien, leurs lèvres se rapprochèrent, les doigts de leurs mains étaient liés, serrés, ses yeux se fermèrent. « Je t'aime », lui murmura-t-il.

— Lieutenant !

Pourquoi Valérie l'appelait-elle tout à coup « lieutenant » ?

Il ouvrit les yeux, son image s'estompait. Elle semblait s'évanouir, se dissoudre. La douleur dans sa poitrine revint à nouveau, lancinante, poignante.

— Lieutenant !

Il sursauta, ouvrit les yeux, puis tourna la tête. Un gardien de la paix le regardait, l'air inquiet.

— Lieutenant, ça va ?

Il regarda autour de lui. Les lieux étaient familiers, il était assis à son bureau, au 36 quai des Orfèvres, et l'horloge en face indiquait qu'il était cinq heures. Le gardien de la paix à ses côtés devait être le rondier.

— Vous voulez que j'appelle quelqu'un ?

— Non, non, ça va.

— Vous êtes sûr ? Vous avez une sale tête. Trop de boulot ? Vous n'avez même pas fini de ranger votre arme, lui dit-il en désignant d'un coup de menton le bureau.

Guillaume tourna la tête et sentit tous les poils de son corps se hérissier. Sur son bureau, devant lui, la mallette de transport contenant son Sig-Sauer était ouverte, arme sortie de son logement, chargeur engagé. Il vérifia d'un

doigt tremblant l'indicateur de charge. Une cartouche était logée dans la chambre ; pourtant, il en était sûr, quand il avait rangé son arme, elle était en sécurité, vide, sans chargeur. Une coulée glaciale dévala de son cou vers ses reins. Il se redressa vivement.

— Ouais, c'est ça, trop de boulot, des planques interminables, j'suis crevé...

— Ah bon, j'ai cru que vous faisiez un malaise. Bon, alors je vous laisse.

— Non, restez s'il vous plaît. Je mets mon arme en sécurité, je la remets dans la valisette et vous allez m'accompagner au coffre pour la ranger.

— Très bien. Comme vous voulez.

Midi passé.

Le major Franck Évrard rentra chez lui dans son vingt-cinq mètres carrés mansardé, d'où il avait vue sur tout Belleville. Après les auditions par le S.A.I.P. du 20^e arrondissement, il était retourné à l'hôpital. Manu se trouvait toujours en salle d'opération, alors, avant de partir, il avait laissé son numéro de portable à une infirmière qui avait promis de l'appeler s'il y avait du nouveau. En rentrant, il avait acheté une cartouche de cigarettes.

Après avoir ôté son blouson et s'être jeté sur son lit, il alluma la cinquième clope du paquet qu'il avait entamé à la sortie du bureau de tabac. La première bouffée lui arracha une quinte de toux qui le plia en deux.

— Putain de saloperie !

Il était crevé, avait la tête dans le brouillard, ses yeux piquaient mais le sommeil fuyait, comme trop souvent depuis quelques années. Dans sa tête défilaient les bons moments passés avec Manu, comme les moins bons. Voilà cinq ans qu'ils bossaient ensemble. Il l'avait vu arriver, ne sachant rien faire, et lui avait tout appris. Les filoches, la rédaction des procès-verbaux, les ficelles des « baqueux », bref, le métier. Naturellement, Manu était un furet, il pigeait vite. Grâce aux conseils et astuces de Franck, il était devenu une machine à détecter les morceaux de shit ou même les crottes de nez coincées dans la couture de la poche d'un jean passé trois fois à la machine. Le capitaine Teissier l'avait surnommé « Le Limier ». À cette pensée, Franck eut un sourire.

Il se leva pour se faire un café ; de toute façon, il ne dormirait pas. Il alluma une autre cigarette, réprima la quinte de toux, ce qui lui fit venir les larmes aux yeux. Il ouvrit la fenêtre du toit, le soleil brillait, l'air était doux. Il retourna s'asseoir sur son lit, le dos calé contre les oreillers. Franck aimait son métier plus que tout mais sentait bien qu'il était en train de tirer sur la corde. La clope, les nuits de boulot, les journées sans sommeil ou si peu, il allait devoir se décider à consulter un médecin et très certainement reprendre un service de jour.

Le jour, ses contraintes, la hiérarchie présente, pesante, avide de résultats, de chiffres. Tous ces mecs formés dans les hautes écoles de police oubliaient que, derrière les statistiques, il y avait des hommes, avec leurs faiblesses, leurs forces, leurs doutes. Ils ne voyaient que les chiffres bruts de la délinquance, en augmentation ou en baisse. Tout ne fonctionnait plus que par chiffres, pourcentages, le plus important étant celui des affaires résolues. Le top pour ces gradés était quand ce chiffre se situait à un niveau proche de celui des mises en garde à vue. Alors là ! À la grande messe du jeudi, dans le bureau du préfet, c'était l'orgasme galonné sous la table pour le patron d'arrondissement qui se voyait gratifier d'un « bien ». Voir les visages contrits des dix-neuf autres commissaires d'arrondissement qui regardaient, envieux son visage extatique, était à la limite de la jouissance. Franck avait d'ailleurs surnommé cette réunion la « branlette contre les murs ». Toutes ces pensées lui donnaient la nausée, alors non, décidément, le service de jour n'était pas fait pour lui.

Un miaulement le sortit de ses songes et lui fit tourner la tête vers la fenêtre. Un chat était en train de se glisser dans son appart' par la fenêtre du toit.

— Tiens, Idem, comment tu vas vieille fripouille ?

Le chat vint se frotter contre lui, ronronnant et miaulant.

— T'as compris que ton vieux copain avait besoin de câlins.

Il le caressait doucement sur la tête, le ventre, le dos, le chat se frottait sur sa barbe dans un bruit de moteur qui allait crescendo.

— Ça fait un bail, hein, t'étais où ? Parti draguer les minettes ? T'as bien raison. T'as faim ?

Le chat répondit par un miaulement un peu plus fort. Franck se leva, sortit un sachet de nourriture d'un placard et le lui vida dans une gamelle. Idem se précipita dessus et mangea comme si sa vie en dépendait.

Ce chat était arrivé chez lui deux ans plus tôt, un après-midi, en pleine canicule estivale. Une boule de poils rêches et d'os saillants. Complètement épuisé, maigre comme un lacet, blessé à la tête et boitant bas. Il s'était écrasé – c'était le mot – sur la moquette après être tombé de la fenêtre. Franck, qui regardait la télé, s'était levé, avait pris le chat dans ses bras, l'avait amené dans la kitchenette et lui avait donné du lait. Il s'était mis à laper comme un forcené. Alors Franck Évrard, le flic, le dur, avait enfilé un tee-shirt et était allé jusqu'à l'épicerie lui acheter des croquettes et des pâtées. Il l'avait nourri et avait soigné sa blessure à la tête, puis était descendu à la cave où il avait retrouvé une caisse et un sac de litière ayant appartenu au chat de son ex. En fin d'après-midi, le matou s'était installé et portait même un nom. Lorsqu'il s'était écrasé sur le sol de son salon, Franck regardait le film « *Ghost* », alors le chat s'était vu baptiser « *Idem* ». Il était resté chez lui deux semaines, passant son temps à dormir, la journée sur la moquette, la nuit sur le lit. Il s'était rapidement refait une santé. Franck le surprenait tous les matins,

dormant à sa place. Le reste du temps, il mangeait. Après une semaine, il avait repris une belle apparence, son poil était de nouveau souple et soyeux, sa blessure à la tête guérie. Un matin, à son retour du boulot, il ne l'avait pas vu sur le lit. Il l'avait appelé mais n'avait reçu aucun miaulement en réponse. Idem n'était plus là. Franck avait regardé par la fenêtre mais ne l'avait pas vu et s'était retourné avec un sourire. La liberté c'était sacré.

Depuis, le chat revenait à intervalles plus ou moins réguliers, blessé ou en bon état comme aujourd'hui. Il retrouvait avec plaisir ce que Franck appelait « sa base arrière ».

Son téléphone se mit à sonner. Il décrocha, écouta, prononça simplement O.K. puis raccrocha. Il se prit la tête dans les mains, et s'assit sur son lit. Il n'avait même plus de larmes pour pleurer. Le capitaine Teissier du commissariat du 20^e arrondissement venait de lui apprendre la mort de son collègue gardien de la paix et ami, Manuel Etchegarray, tout juste âgé de trente ans.

Un frôlement sur son épaule lui fit retourner la tête. Idem était là, assis, le regardant fixement. Il avança la tête et se frotta sur son épaule.

— C'est pour ça que tu es venu, hein, t'as senti que j'allais avoir besoin de toi.

Le chat se frotta encore plus en ronronnant comme s'il comprenait que Franck avait de la peine.

— C'est sympa, mon pote, mais il va falloir que j'y aille, on m'attend. Tu fais comme chez toi, surtout. À demain, si t'es encore là, sinon merci d'être passé.

Le chat était déjà lové sur le lit. Il le regardait partir, les oreilles droites, les moustaches frémissantes.

Guillaume sentit l'angoisse le rattraper en pénétrant dans l'appartement qu'il partageait avec Valérie depuis onze ans. La boule à l'estomac reprenait sa place, lourde, étouffante. Il avait à nouveau l'impression que les murs voulaient l'écraser. Il se dirigea vers le bar, se saisit de la bouteille de *Jack Daniel's*, dévissa le bouchon, se ravisa et la rangea à sa place.

Le souvenir de la fin de nuit ne le lâchait plus. Son arme, devant lui, chargeur engagé, une cartouche chambrée, alors qu'il l'avait mise, vide et en sécurité, dans sa mallette, dans le dernier tiroir de son bureau, fermé à clef. Il n'avait aucun souvenir de sa nuit. Il se revoyait juste sortir de l'appart' et se réveiller dans des conditions qui lui occasionnaient des coulées de sueur glaciale dans le dos. Il s'était aperçu en rentrant chez lui qu'il n'avait plus de clopes et que son billet de vingt euros n'était plus dans son portefeuille. Impossible de se rappeler de ce qu'il avait fait.

Il s'écroula sur le canapé du salon, envoya valser ses chaussures loin devant lui, mit ses bras derrière sa tête. Ses pensées allaient toujours dans le même sens, vers la même personne, et lui faisaient monter la tristesse et la colère.

Malgré lui, ses yeux se fermèrent. Il allait s'endormir quand son portable sonna. Il sursauta, persuadé que c'était Valérie qui l'appelait. Il regarda l'écran : – Appel Boris –

Il mit son portable en mode silencieux, le posa sur la table du salon puis reprit sa position antérieure. Il ferma les yeux et se laissa gagner par le sommeil.

6

Boris raccrocha, énervé. Il avait besoin de tout le monde, une affaire leur tombait dessus un dimanche et toute l'équipe se devait d'être là. Tous avaient répondu présent, sauf Guillaume, qui commençait sérieusement à le gonfler. Trois jours qu'il n'avait pas donné de nouvelles.

Il décida d'appeler Valérie, sa compagne, mais elle ne répondit pas non plus. La C.R.⁷ du procureur Péruchel était tombée dans la nuit. Ils étaient saisis de l'affaire du Père Lachaise dans son intégralité, y compris le trafic d'objets d'art. Un surcroît de travail, alors, dès demain, il verrait avec le patron pour se faire décharger de cette partie du dossier en la laissant au service concerné.

— Il commence à me faire chier le Guillaume ! Il va avoir des explications à me fournir.

— Ben alors le vieux, tu parles tout seul ?

Boris se retourna. Fred arrivait toujours la première, quels que soient l'heure ou le jour, elle répondait toujours présent sans jamais sourciller. Il lui fit un sourire, puis la bise.

— Guillaume fait chier, lui expliqua-t-il. Trois jours qu'on n'a pas de ses nouvelles ! Il ne répond pas au téléphone et sa gonzesse non plus.

— Je vais essayer, dit Fred en attrapant son portable.

Le téléphone à l'oreille, elle faisait une moue dubitative.

— Pareil, répondeur direct. Il a peut-être un problème. Je vais faire envoyer quelqu'un chez lui.

— Oui, et qu'il ramène son cul en vitesse.

— Je m'en occupe. Et il faudra que je te parle quand tu auras un moment...

— Ben vas-y, là, j'ai un moment.

Le ton de Boris était sec, cassant. Il était énervé et ça se ressentait.

— Ouuh là ! Tu t'es levé du pied gauche, on dirait.

— Oui, Soizic me fait chier. Ce matin c'est la gueule parce qu'il y a du boulot qui nous tombe dessus un dimanche, et ça, elle ne comprend pas. Je ne suis pas postier mais flic, et je ne choisis pas à quelle heure ni quel jour un mec va faire le con. Bon, bref, balance ce que tu avais à me dire, et après

trouve-moi Guillaume.

— S'il te plaît, non ? Mais c'est pas grave... Bon, Alain et moi, on traverse une crise. Il ne supporte plus mon boulot non plus, comme Soizic, mais je n'ai pas l'intention d'en changer. Alors j'ai demandé au patron de m'affecter à l'administratif pour tous les groupes. C'est accepté, alors à partir de demain, je deviens « crayon » pour l'ensemble de la crim'.

— Ah...

— Oui, "Ah", comme tu dis. C'est fou comme vous, les mecs, vous ne trouvez rien à dire dans ces cas-là ! Comme quand on vous fait une déclaration d'amour. Vous êtes des handicapés des sentiments... Bon, revenons à nos moutons. Je prends cette mesure pour, d'une part, tenter de sauver mon couple, et d'autre part, préparer le concours de commissaire ; j'ai envie d'autre chose.

— Bien. Ta décision me peine mais je la respecte.

— Tu ne peux pas faire autrement de toutes façons, et puis, si un jour il y a un coup de bourre et que t'as besoin, je serai là pour donner un coup de main, tu le sais.

— D'accord, répondit Boris, d'un air détaché, même si cette nouvelle l'affectait plus qu'il ne voulait le laisser paraître. Tu aurais pu m'en parler avant, au lieu de me mettre devant le fait accompli, mais c'est ton choix. Je te remercie d'être venue quand même ce matin.

— Si je te l'avais dit, t'aurais mis la pression au taulier pour qu'il ne me laisse pas partir, je te connais Boris Le Guenn !

— Oui... Bon, allez, essaie de me trouver Guillaume, s'il te plaît... et quand toute l'équipe est arrivée, briefing dans mon bureau.

— D'acc', chef !

Les pas de Franck l'avaient ramené malgré lui jusqu'au Père-Lachaise. Il se tenait immobile à l'endroit où leur voiture était stationnée la nuit précédente. La rubalise avait été enlevée, les constatations étaient terminées. Il fit le chemin qu'il avait fait en pleine nuit avec Romain et ne put s'empêcher de sourire en apercevant la merde de Manu toujours à sa place, toute recouverte de mouches.

Il arriva enfin au mausolée derrière lequel Manu avait été retrouvé. Le sol était comme labouré suite au passage de dizaines de policiers et de techniciens de l'identité judiciaire. De la rubalise traînait au sol, voletant au gré du vent. L'herbe était marron du sang. Il revoyait la scène de la nuit précédente, lorsqu'il l'avait découvert, sur le dos, les mains autour du tournevis dans sa poitrine. Les larmes lui montèrent aux yeux. Là, il était seul, il pouvait se laisser aller, personne n'oserait le juger, ni répéter à la hiérarchie que le chef de la B.A.C. nuit pleurait comme un môme. Il s'essuya les yeux d'un revers de

manche et fit le tour du mausolée, en scrutant le sol comme s'il cherchait quelque chose. Démarche bien illusoire, les techniciens de l'I.J.⁸ avaient tellement retourné le terrain qu'il ne restait plus rien à glaner.

— Bonjour, je peux vous aider ?

Franck se retourna brusquement et vit un homme en salopette verte traînant derrière lui un chariot-poubelle. Il se trouvait à quelques mètres de lui, il ne l'avait pas entendu arriver.

— Je vous remercie, mais non, je regardais juste le...

— ... Un policier s'est fait blesser gravement ici, la nuit dernière.

— Je sais, et depuis il est mort des suites de ses blessures, comme on dit pudiquement.

— Vous êtes aussi...

— Je suis... et j'étais là, la nuit dernière.

— Ah...

— Je suis revenu là, je sais même pas pourquoi. Peut-être dans l'espoir de retrouver quelque chose, mais il n'y a rien, juste le sang de mon collègue sur l'herbe et les traces des policiers. Mais, j'avais besoin de revenir là.

— Oui, je vous comprends, en ce moment il y a beaucoup de vols dans le cimetière.

— Comment peut-on rentrer en pleine nuit là-dedans ? Il n'y a pas de gardiens ?

— Si, mais ils dorment. C'est trop grand à surveiller et je suis sûr qu'ils ont la trouille. Quant à rentrer, il suffit de grimper par-dessus le mur. Il faut juste être assez nombreux pour transporter le buste et avoir une camionnette garée pas loin. Le mieux c'est de se garer rue des Rondeaux, elle est en cul de sac et la nuit c'est désert. Elle donne sur un square, les mecs sont vraiment tranquilles.

— J'y accède comment, à la rue des Rondeaux ?

— Suivez les flèches « crématorium », et quand vous y serez, vous verrez la sortie rue des Rondeaux. Une fois dans la rue, prenez à droite, vous arriverez au square dont je vous ai parlé. Vous ne pouvez pas vous tromper, la rue finit à cet endroit.

— O.K., merci.

Les coups frappés à la porte le tirèrent de son sommeil. Un sommeil lourd peuplé de cauchemars. Il avait mal à la tête, une envie de gerber, et l'impression que ses yeux allaient jaillir de leurs orbites. Il se tourna sur le côté en réprimant un haut le cœur, et attrapa un oreiller qu'il posa sur sa tête ; il fallut bien cinq minutes avant que le tangage se stabilise. Il ferma les yeux à nouveau, les coups sur la porte lui parvenaient assourdis.

— Guillaume, t'es là ?

— Allez tous vous faire enculer ! s'entendit-il marmonner avant de sombrer à nouveau dans un sommeil éthylique.

Il avait néanmoins reconnu les voix de Dédé et Marco, envoyés par Fred, avec pour mission de le ramener au service. C'était raté. Ils avaient frappé à la porte, sans résultat, l'avaient appelé sur son portable, mais tombaient à chaque fois sur le répondeur. Ils avaient même réussi à descendre au garage où la moto de Guillaume, une superbe Honda *GoldWing* F6B noire, était stationnée à sa place. Un monstre qu'il s'était offert après le salon de Milan, en novembre 2012. Ils étaient donc repartis en glissant un mot sous sa porte, disant en substance qu'il fallait qu'il rappelle le service, le plus rapidement possible.

— Le Guenn, dans mon bureau !

Boris raccrocha, surpris. Le commissaire divisionnaire Marcel Marchand, le taulier de la crim', était là, un dimanche matin, et à sa voix il n'était pas de bonne humeur.

Il se dirigea vers la lourde porte en bois au fond du couloir, frappa deux fois, mais n'attendit même pas qu'on l'invite à entrer pour ouvrir.

— Ah, Le Guenn ! Un p'tit café ? C'est quoi ce merdier qui nous tombe dessus ? Un dimanche, en plus. Florence a dû partir seule au baptême du p'tit fils à Arras, je vous dis que ça...

— J'imagine patron, j'imagine, répondit Le Guenn avec un sourire.

— Et ça vous fait marrer ? Bon alors, c'est quoi ce merdier ?

— Je vous la fais brève. Une planque sur des pilleurs d'objets d'art au Père Lachaise qui tourne mal, un collègue de la B.A.C. 20 tué d'un coup de tournevis. C'était une affaire de l'Office Central de Répression du Trafic des Objets d'Art...

— Et pourquoi on nous la colle ?

— Péruchel sur place a pété un câble. Il a dessaisi tout le monde et nous a refilé le bébé, l'homicide, plus les vols d'objets d'art.

— Il est gonflé ! Je vais l'appeler.

— Un dimanche ?

— Vous pariez qu'il est à son bureau ? Il n'a pas de vie de famille, cet homme-là.

Marchand décrocha son téléphone, en regardant Boris, le regard fixe. Quelques secondes après, il lui faisait un clin d'œil en enclenchant le haut-parleur.

— Marcel Marchand, brigade criminelle, mes respects Monsieur le Procureur.

— Ah ! Marchand, sur le pont aussi ?

— Oui. Votre C.R. est arrivée ce matin.

— Parfait, alors au travail. Je veux des résultats rapides et être tenu au courant au fur et à mesure de l'avancée de l'enquête.

— Bien sûr, Monsieur le Procureur, mais...

— Vous mettez Le Guenn là-dessus.

— Oui, mais...

— ... Bonne journée, Marchand, mes amitiés à Madame.

La tonalité du téléphone retentit dans le bureau de Marchand jusqu'à ce qu'il raccroche.

Il releva les yeux vers Boris.

— Vous avez été intraitable, patron.

— Oh ! Ça va, hein. Bon, vous attendez quoi, là ? Au boulot, Le Guenn, au boulot.

Boris sortit du bureau, le sourire aux lèvres.

— Briefing pour tout le monde ! hurla-t-il dans le couloir.

Franck avait trouvé la sortie du cimetière donnant sur la rue des Rondeaux.

Il l'emprunta sur la droite et remonta jusqu'au numéro 15, tout au bout. Le mur était surmonté de barres de fer acérées, repliées alternativement vers le bas et vers le haut, ce qui empêchait de le franchir. Après, sa hauteur augmentait encore, ne permettant plus du tout de l'escalader. La rue se terminait en impasse devant un mur en ciment derrière lequel apparaissaient des arbres. À droite, se trouvait une grille accessible par un pan coupé, le haut de l'enceinte était surmonté d'un grillage, Franck pouvait voir qu'une partie avait été sectionnée. Il lui semblait facile, à partir de cette grille, d'atteindre le haut du mur et de sauter à l'intérieur du cimetière.

Sur la gauche, il y avait une maison. Franck s'en approcha et sonna. Une vieille femme vint lui ouvrir.

— Bonjour Madame, Police, dit Franck en exhibant sa carte. Ne vous inquiétez pas. Je veux juste vous poser quelques questions dans le cadre d'une enquête.

— Très bien, allez-y.

— Avez-vous vu une camionnette ou une voiture stationner ici la nuit dernière ? Avez-vous entendu du bruit, quelque chose d'inhabituel ?

— Non, rien de tout ça. Mais ma chambre est de l'autre côté et puis je me couche tôt.

— Est-ce que quelqu'un est venu aujourd'hui pour vous poser des questions ?

— Non Monsieur, vous êtes le premier.

— D'accord. Merci madame, bonne journée, et je reviendrai vous voir si besoin.

Il sortit son portable et composa le numéro privé du capitaine Teissier.

— Sébastien, c'est Franck, je suis rue des Rondeaux, à hauteur du square, j'ai trouvé par où les mecs sont entrés dans le cimetière.

— Fais un rapport, c'est la crim' qui est saisie maintenant.

— Non, je veux que quelqu'un vienne là, tout de suite ! Y'a éventuellement des indices, des gens ont peut être vu quelque chose.

— Tu fais chier, Franck... j'appelle le 20, ils envoient une équipe garder les lieux, tu fais un rapport et basta. Là, on a une tonne de trucs à faire suite au décès de Manu.

— Fais comme tu veux, moi je ferais c'que j'ai à faire, en mémoire de Manu.

Il raccrocha, énervé, puis composa un autre numéro.

— Bonjour, Major Franck Évrard de la B.A.C. 20, pourrais-je parler au chef du groupe chargé de l'enquête sur le Père Lachaise ?

— Ne quittez pas.

La petite musique de nuit de Mozart se mit à résonner dans ses oreilles.

— Commandant Le Guenn, j'écoute.

— Bonjour Commandant, Major Évrard de la B.A.C. 20 nuit, le gardien de la paix Etchegarray était sous mes ordres la nuit dernière.

— Condoléances...

— Ouais, merci, mais là n'est pas le sujet. Je pense avoir trouvé par où les mecs sont entrés dans le cimetière, y'a des traces.

— T'es où ?

— Rue des Rondeaux, au bout. Ils ne peuvent pas se tromper, elle se termine en impasse.

— Je t'envoie deux de mes gars et l'I.J. Tu attends sur place.

— Oui, Commandant. Je bouge pas.

Il raccrocha, soulagé. Il fut tenté de rappeler Teissier mais se ravisa. Une demi-heure plus tard, Antoine et Marco arrivaient, accompagnés d'une équipe de permanence de l'I.J. Ils firent tout de suite leur travail : photographies, prélèvements d'huile sur le sol, et deux mégots de cigarettes récupérés.

— On ne peut pas monter là-haut sans échelle, dit Marco, même à partir du haut de la grille.

— On fait venir les pompiers ? demanda Antoine.

— Ouais !

Quelques minutes plus tard, un véhicule de sapeurs-pompiers arriva sur place. Un des deux militaires grimpa en haut de la grille, l'autre lui fit passer une échelle recourbée qu'il fixa sur le haut du mur. Un des fonctionnaires de

l'I.J. le rejoignit, en empruntant l'échelle que le pompier maintenait stable. Une fois grimpé, il regarda attentivement le haut du mur.

— Il y a des traces. Une échelle similaire à celle-ci a été utilisée pour monter et vu la hauteur, pour redescendre de l'autre côté aussi.

Le technicien prit des photos puis se pencha sur le grillage découpé.

— Grillage et armature coupés à la cisaille, les sections sont nettes. Il y a des traces de sang, j'effectue des prélèvements.

Ils attendirent qu'il soit redescendu puis Antoine libéra les pompiers et, flanqués de Franck, ils retournèrent à l'intérieur du cimetière et firent le trajet en ligne droite depuis le mur jusqu'au mausolée où Manu avait été mortellement blessé. Ils n'empruntaient pas les allées mais passaient entre les tombes, les caveaux et autres édifices mortuaires. Ils ramassèrent tout ce qu'ils trouvaient : deux autres mégots de la même marque que ceux retrouvés dans la rue et un kleenex usagé, peut être emporté par le vent.

— Regardez, dit Franck.

Il désignait une ancienne pierre tombale, dont la stèle, complètement de travers, laissait apparaître au centre une marque circulaire beaucoup plus claire. Tout autour, des marques faites par des outils étaient visibles.

— Faites des relevés d'empreintes sur cette tombe, les gars, dit Antoine aux techniciens de l'I.J.

Les deux techniciens saupoudrèrent en fine pluie de la poudre d'aluminium sur la pierre tombale et la stèle. Ils apposèrent ensuite des films autocollants afin de recueillir les éventuelles empreintes présentes.

— On a deux belles paluches entières, annonça un des gars de l'I.J. et des traces de transpiration.

— Super ! répondit Antoine.

Ils arrivèrent au mausolée où Manu avait été poignardé. Franck recommença à se passer la main droite dans les cheveux, tout en gardant la gauche dans sa poche. Les muscles de ses maxillaires se contractaient de façon involontaire. Il avait le regard fixé sur les traces de sang au sol. Marco vint lui presser l'épaule en silence, leurs regards se croisèrent, les yeux de Franck étaient embués de larmes.

— J'en ai trop vu partir... trop.

— Comme nous tous, Franck, ça vient alourdir le paquetage.

Ils firent à nouveau le tour de l'édifice mortuaire et empruntèrent le chemin que Manu avait pris la nuit précédente, sans rien découvrir de plus. Quand ils regagnèrent le mausolée, les techniciens de l'I.J. arrivaient avec leurs valises contenant leur matériel et les prélèvements.

— C'est fini pour nous.

— Bien, pour nous aussi, on y va. On te dépose quelque part Franck ?

— Au commissariat du 20ème, si c'est possible.

— C'est possible, alors go !

Les pompiers arrosaient la carcasse de ce qui avait été une camionnette. Il ne restait plus que des tôles tordues et noircies. L'intérieur avait été ravagé également, seule l'armature ronde de ce qui avait été un volant se voyait à travers les ouvertures de la cabine. Les portes arrière étaient ouvertes sur un amas de cendres et de déchets fumants. Des policiers en uniforme attendaient un peu plus loin de pouvoir approcher pour tenter d'identifier le véhicule. Deux soldats du feu s'approchèrent avec des fourches recourbées pour dégager l'arrière du fourgon. Ils tiraient les déchets vers l'extérieur pour éliminer toutes braises pouvant encore être actives. L'un des sapeurs-pompiers, préposé au vidage, arrêta son geste, lâcha la fourche, et leva la main.

— Les gars, on a une merguez !

Aussitôt l'arrosage cessa. Le sergent, chef d'engin, s'approcha. La fourche était crochée dans un amas noir carbonisé au bout duquel on pouvait identifier, sans équivoque, une main. Il se tourna vers les policiers, leur demandant de prévenir la police judiciaire.

Guillaume se réveilla avec un mal de crâne terrible, l'impression d'avoir la tête prise dans un étau. Des mouches lumineuses apparaissaient devant ses yeux dès qu'il les ouvrait. Il se tourna sur le côté et se laissa tomber du lit plutôt que de se lever. Il eut la clairvoyance de se dire qu'à quatre pattes sur la moquette il devait donner de lui une image pitoyable, alors il se redressa et ouvrit les yeux. Tout tanguait autour de lui. Il sentit son estomac se retourner et eut tout juste le temps d'arriver aux toilettes. Il resta pratiquement une demi-heure à genoux, enserrant la cuvette de ses bras, secoué de spasmes douloureux qui lui faisaient monter les larmes aux yeux, mais en ressortit soulagé. Le mal de tête avait disparu. L'appartement ne tournait plus autour de lui.

Il se dirigea d'un pas hésitant vers la salle de bains, l'angoisse de l'absence de Valérie revenait. À nouveau les murs voulaient se refermer sur lui et le mal de crâne laissait définitivement place à la douleur dans la poitrine, aiguë, palpitante. Il se déshabilla et jeta ses fringues au sol sur le tas de la veille. Il s'abandonna au jet de la douche avec plaisir. Une fois lavé, rasé et habillé, il partit dans la cuisine se faire un café. En passant devant la porte d'entrée, il vit un papier sous la porte. Celui que ses collègues avaient laissé. Il l'attrapa, le lut, puis en fit une boule qui atterrit dans la poubelle sous le plan de travail. Il avait les yeux fixés sur le liquide qui coulait de la machine. Lorsque le café eût fini de passer, il ne s'en aperçut pas. Il restait là, prostré.

Après quelques minutes, il revint à lui, prit sa tasse et la porta à ses lèvres avec une grimace. Pas de sucre. Il récupéra son téléphone portable et vit qu'il avait au moins une dizaine de messages ou d'appels de Fred, Boris, sans compter Dédé et Marco. Il soupira et appuya sur la touche effacement. « Ils me font chier... » La seule personne de qui il aurait voulu un message était absente des notifications. Alors, une fois son café bu, il enfila ses bottes, son blouson, attrapa son casque dans l'entrée et sortit.

Assis sur sa *GoldWing*, à l'angle de la rue du Présent et de la rue de l'Écluse, à L'Haÿ-les-Roses, Guillaume attendait. Le casque sur la tête, la visière fumée rabattue, il patientait depuis une demi-heure maintenant. Il avait

décidé de se rendre chez Alexandre et avait réussi à trouver son adresse. Bizarrement, il se sentait bien. La boule d'angoisse avait disparu, il n'était plus habité que par une colère froide. Une petite voix intérieure lui disait de ne pas rester là, de partir, que tout cela allait mal se terminer, mais il ne l'écoutait pas. Il restait immobile, les yeux fixés sur le petit pavillon et sa grille d'entrée en fer forgé, ne relevant la visière que le temps de fumer une cigarette. Il avait l'habitude des planques interminables, ça ne lui faisait pas peur, il pouvait rester des heures s'il le fallait, et quand il les verrait tous les deux, il leur tomberait dessus. Il voulait voir la peur dans les yeux de Valérie et casser la gueule de l'autre gros con. À cette seule pensée, il sentit une vague de chaleur l'envahir. Jamais il n'aurait imaginé être habité par tant de haine et de violence, lui pourtant si calme et pondéré habituellement, il en arrivait à avoir des envies de meurtre.

Il chassa ces idées de son esprit, surtout ne pas se laisser gagner par une colère aiguë, rester le plus calme possible. Une voiture passa lentement à côté de lui et s'arrêta devant la grille. Ses mains se crispèrent sur les poignées de la moto. La portière s'ouvrit, Guillaume démarra mais s'arrêta aussitôt. Ce n'était pas l'homme qu'il avait vu avec Valérie, de plus il était seul dans la voiture. Il l'observa. Le type verrouilla les portes de sa voiture et se dirigea vers la grille en fer forgé. Il l'ouvrit en passant la main à l'intérieur pour manœuvrer le loquet, apparemment il avait ses habitudes à cette adresse. Il se dirigea vers le perron et ne sonna même pas pour entrer. Un ami, sûrement, pensa Guillaume, ou un cambrioleur. Cette idée le fit ricaner. Être témoin du cambriolage de la maison de son rival, rien que du bonheur, surtout en tant que flic, l'idée était jouissive.

Il releva sa visière et alluma une cigarette. Dans sa poche, son téléphone vibra pour la énième fois. Il consulta l'écran, c'était Boris. Il coupa la communication et rangea le téléphone dans son blouson. Après vingt minutes, le visiteur ressortit. Il n'avait vraiment rien à voir avec Alexandre. Il était aussi grand que l'autre était petit, et aussi maigre qu'il était rond.

En ressortant, l'homme s'arrêta au seuil du portail. Son regard balaya la rue de droite à gauche. Ses yeux s'arrêtèrent un moment sur Guillaume, puis il regagna sa voiture et démarra. Guillaume avait eu le temps de mémoriser la plaque d'immatriculation. Il reprit l'observation silencieuse du portail, le dos calé contre le petit dossier de sa selle. Il savait qu'il pouvait rester des heures comme ça, sans se décourager, sans manger, sans boire ou sans pisser. Soudain, un bruit de moteur lui fit tourner la tête. Une voiture sérigraphiée « Police » approcha et s'arrêta à sa hauteur. Deux policiers en descendirent et s'approchèrent de lui. L'un d'eux avait la main sur la crosse de son arme. Guillaume écarta ses bras le plus possible, il craignait les furieux de la gâchette et les nerveux plus que tout.

— Police Nationale, Monsieur. Les riverains nous ont signalé que vous êtes là depuis pratiquement une heure et ça les inquiète.

— Police Nationale aussi, répondit Guillaume, si je peux mettre la main

dans mon blouson pour attraper ma carte.

— Faites-le, mais lentement, et ouvrez bien votre blouson qu'on puisse voir.

Guillaume en écarta les pans, mit doucement la main dans la poche intérieure pour en extirper son portefeuille. Il l'ouvrit et exhiba sa carte tricolore.

— Brigade Criminelle, annonça-t-il, je suis en surveillance, je peux pas vous en dire plus.

— Bien, c'est comment votre nom ? Pour la main courante.

— Ta main courante, tu peux te la mettre au cul, riposta Guillaume, et si tu veux un nom, ben... Tiens ! Loiseau de la Brigade Volante, ça te va ? Et maintenant, dégagez de là parce que vous allez me faire repérer. Et dans ce cas, je peux vous dire que je ferai pas seulement une main courante.

— Faites le malin, mais on fera quand même une main courante en mentionnant vos propos. Au revoir.

— Ouais, c'est ça, salut !

Les deux flics remontèrent dans leur véhicule. Guillaume les vit noter le numéro d'immatriculation de sa moto.

Il se cala de nouveau sur son dossier et prit une clope. Sa colère retombait, il se sentait fatigué, le point douloureux dans sa poitrine revenait encore, insidieux, étouffant. Il regarda une nouvelle fois le petit pavillon, il n'y avait aucun signe de vie à l'intérieur, la lassitude le gagna.

Il écrasa sa cigarette du talon de sa botte, baissa la visière et démarra en trombe...

Boris était en colère. Le dossier de l'affaire, en plusieurs tomes, venait d'arriver de la Brigade de Répression du Trafic d'Objets d'Art. Depuis des mois, les sépultures des cimetières parisiens se faisaient dépouiller de leurs bronzes signés par de grands sculpteurs. Il avait devant les yeux des mois d'investigations, qui ne menaient nulle part. Aucune empreinte, aucune trace A.D.N., des enquêtes de voisinage qui n'apportaient rien, des planques interminables pendant des mois qui n'avaient pas permis d'avancer d'un pouce. Les cimetières les plus visités étaient le Père Lachaise et celui du Montparnasse. Des dizaines de bronzes, de bustes, ou encore de médaillons avaient été arrachés des monuments funéraires sur lesquels ils étaient fixés. Dans quel but ? Être revendus à des amateurs d'art ou bien fondus ? Au prix des métaux, ces bronzes attiraient autant la convoitise que le cuivre présent le long des lignes de chemin de fer. Lors du briefing, Boris avait branché tout le monde sur le dernier vol qui avait entraîné la mort de Manu Etchegarray. Marco et Antoine venaient de rentrer du Père Lachaise.

— Alors, ça a donné quoi ?

— Plutôt futé, le collègue de la B.A.C. 20, et tenace. Il a trouvé l'endroit où les mecs sont entrés dans le cimetière. On a du sang, des mégots, un mouchoir, bref, l'A.D.N. des auteurs potentiels, enfin, surtout le sang, le reste on ne sait pas. J'ai envoyé tout ça au labo, en urgence.

— Bien, on reste en contact avec ce collègue. Comment il s'appelle déjà ?

— Major Franck Évrard, un nuiteux et un vrai baqueux. 25 ans de nuit et de B.A.C., il a tout vu, tout encaissé, il est usé, mais là, je l'ai senti démolir par la mort de son coéquipier.

— Il pourrait faire des conneries ?

— Non je ne pense pas... tu veux que je le fasse mettre en surveillance à son service ?

— Juste le signaler, qu'ils y fassent gaffe.

— Je m'en occupe.

— On s'occupe en priorité de ce qui a été découvert au Père Lachaise, il faut des résultats rapidement. Sur place, personne n'a rien vu ?

— Il y a une maison au fond de l'impasse, habitée par des personnes âgées, mais rien vu, rien entendu.

— O.K, eh bien on va continuer à gratter tous azimuts, allez, au taf !... Eh, en fait, et Guillaume ? Quelqu'un a des nouvelles ?

— Non, aucune.

— Il commence sérieusement à me faire chier, lui, je vais être obligé de le signaler.

— Attends, demain c'est lundi, il va réapparaître la bouche en cœur et la queue entre les jambes.

— Ouais, et bien il va se prendre deux mois de permanence week-end, et ça lui fera les pieds.

Deux corps carbonisés avaient été sortis de la fourgonnette brûlée, rue Louis Pergaud. Cette petite rue commençait rue du Val de Marne, passait sous le périphérique, terminait en impasse, et donnait sur une sorte de place circulaire, à l'entrée du cimetière de Gentilly. Souvent des véhicules en feu y étaient découverts. L'endroit était discret, désert la nuit, et se prêtait parfaitement à ce genre de pratique. Une équipe de cambrioleurs y avaient même amené quelques années plus tôt un coffre-fort qu'ils avaient tenté d'ouvrir à l'explosif.

Les enquêteurs de la deuxième D.P.J.⁹ en charge du secteur avaient fait aviser le parquet de Paris qui envoya un substitut de permanence sur place. Les techniciens de l'I.J. avaient pris des photos avant et après le dégagement des corps, et effectué des prélèvements des matières brûlées qui les entouraient. Ils avaient ensuite été placés dans des housses de transport et attendaient d'être chargés dans le fourgon qui les conduirait à l'I.M.L.¹⁰ où le médecin légiste essaierait d'en apprendre plus sur eux.

Un scooter s'arrêta à hauteur du fonctionnaire de Police interdisant l'accès à la place. Après quelques mots, le gardien de la paix écarta la barrière et le salua impeccablement. Le conducteur finit d'avancer et descendit de son véhicule. Il enleva son casque, révélant une chevelure noire, longue et bouclée que la jeune femme secoua de droite à gauche en un mouvement gracieux. Elle s'approcha des enquêteurs, tendit la main.

— Marie-Christine Poirier, substitut de permanence.

— Capitaine Saussey, mes respects, Madame le Substitut.

— Qu'est-ce qu'on a ?

— Deux corps carbonisés dans une fourgonnette. Ça ressemble fortement à un règlement de comptes. La fourgonnette a l'air volée, mais avec les dégâts occasionnés par le feu il faudra des investigations plus poussées pour en être sûr.

— Bien. Et les corps ?

— Même chose. Carbonisés, non identifiables comme ça. Il faudra une recherche d'A.D.N. mitochondrial, je pense...

— Et ils sont où ?

— Dans les housses, Madame le...

— Faites voir.

— Vous êtes sûre ?

— Cessez de penser pour moi, faites voir...

— Bien, comme vous voulez.

L'O.P.J.¹¹ fit signe au technicien de s'approcher. Ce dernier ouvrit les housses et en écarta les pans. Marie-Christine Poirier s'approcha sous le regard moqueur du capitaine de Police. Elle se pencha, réclama des gants chirurgicaux au technicien de l'I.J, écarta à nouveau les pans des housses, puis regarda attentivement les corps. Elle s'adressa au médecin légiste.

— Une idée approximative de l'heure de la mort ?

— Aucune idée, Madame.

— Et les causes ?

— Même chose, l'autopsie le dira si le feu n'a pas tout masqué.

— Bien, merci.

Elle se redressa. Aucune émotion lisible sur son visage. Elle retira ses gants, en fit une boule qu'elle jeta dans la poubelle la plus proche.

— Je n'ai pas vomi, Capitaine, déçu ?

— Non, Madame le... bredouilla Saussey.

— Bien. Je saisis la Brigade Criminelle, j'ouvre une information pour assassinat. Vous transmettez les pièces du dossier demain. Faites transporter les corps à l'I.M.L. pour autopsie. Quant à la fourgonnette, direction votre garage central pour examen approfondi.

— Bien, Madame.

— Vous aurez copie de la commission rogatoire que j'envoie à la crim'.
Bonsoir, Monsieur Saussey.

— Bonsoir Madame.

La jeune femme regagna son scooter, remit son casque et démarra sous l'œil médusé de Saussey.

Au numéro 48 de l'avenue Gambetta, dans le 20^e arrondissement, un crêpe noir avait été tendu au-dessus de l'entrée du commissariat. Dans la salle d'appel, la photo de Manu avait été installée sur le bat-flanc, un ruban noir barrait le coin du cadre en bois. Une tirelire avait été installée pour y recueillir les dons. Il en était de même dans tous les commissariats parisiens. La brigade de nuit prenait son service, alors que les effectifs de jour se préparaient à

partir. En général on reconnaissait les *nuiteux* à leurs traits tirés et leur teint gris. Ils avaient les yeux fatigués de ceux qui ne dorment pas assez, ou mal, le jour.

Franck arriva, et après avoir salué ses collègues, il s'approcha de la photo de Manu, puis glissa une enveloppe dans le tronc. Il avait les yeux plus rougis que d'habitude. Ses mâchoires se crispaient. Il régnait dans la salle de repos, ainsi que dans la salle d'appel, un silence palpable. Les saluts étaient effectués à voix basse, presque murmurés. Soudain, la voix du capitaine Teissier claqua dans la salle.

— Brigade de nuit, à l'appel !

Tous les fonctionnaires de police, habillés en tenue ou en civil, vinrent se mettre sur les rangs. Franck se joignit à eux, face au bat-flanc. Derrière celui-ci, se tenait le capitaine, le major chef de brigade, tous les brigadiers-chefs et les brigadiers. Les visages étaient fermés et l'on pouvait voir sans conteste que certains avaient pleuré.

— Le major Évrard, derrière le bat-flanc, s'il vous plaît, annonça le Capitaine, sans lever les yeux de ses feuilles de papier qu'il avait amenées avec lui.

— Avec tout le respect que je vous dois, Capitaine, je préfère rester là, avec les gars.

— Comme vous voudrez, mais venez me voir après l'appel.

— Oui, Capitaine.

Le chef de brigade procéda à l'appel. Les noms s'égrenaient dans le silence, suivis d'un « présent » de l'intéressé. Le chef donnait le service de la nuit et passait au nom suivant. Il termina l'appel par la phrase habituelle.

— Tout le monde en a ?

Un « Oui, chef ! » général, lui répondit.

C'est alors que Franck ouvrit sa grande gueule.

— T'as oublié quelqu'un, Emmanuel Etchegaray.

— Tué en service, répondirent ensemble les policiers.

— Bien, reprit le capitaine, je vois que le Major Évrard est toujours égal à lui-même. Vous avez terminé l'appel ?

Le chef de brigade lui répondit par un hochement de tête affirmatif. Il reprit la parole.

— Pour l'ensemble, repos, mais restez sur les rangs... Je comprends votre douleur et votre peine, je ressens la même que vous. Manu, comme tout le monde l'appelait ici, était apprécié de toutes et tous. C'était un excellent fonctionnaire et un très bon collègue. Sa disparition nous afflige. Encore un policier victime de son devoir. La Police paye chaque année un lourd tribut au maintien de l'ordre public. La disparition de Manu nous touche plus particulièrement parce qu'il faisait partie de la famille des flics du

20^e arrondissement. Un tronc a été mis à disposition de vous tous. Le montant récolté sera reversé à la famille. Je vous rappelle qu'il laisse une femme et un enfant de quatre ans. Après-demain aura lieu la cérémonie dans la cour de la Cité, avant le départ du corps pour Hendaye, lieu des obsèques. Je fais appel à des volontaires pour former la haie d'honneur à la Préfecture, le porté de cercueil, et il me faut également des volontaires pour se rendre aux obsèques, à Hendaye. Une cellule de soutien psychologique a été mise en place, alors pour ceux qui en auraient besoin, n'hésitez pas.

— Ouais, c'est ça... t'as raison. Et après, se faire désarmer et interdire de voie publique parce qu'on sera catalogué direct comme dépressif, marmonna Franck.

— Franck, ça suffit, j'ai entendu. Pour l'ensemble, garde à vous !... Repos ! Rompez les rangs, à vos services. Franck, dans mon bureau.

Chacun repartit vers son service, la nuit, police-secours, la permanence, les patrouilles ou l'accueil.

Franck se dirigea vers le bureau du capitaine. La porte était entrouverte, il entra sans frapper.

— Je te préviens, Sébastien, si c'est pour me faire la morale, ça va pas le faire. Je ne suis pas d'humeur.

— Non, je n'ai pas l'intention de te faire la morale, simplement ton petit éclat de tout à l'heure durant l'appel, c'était moyen, et puis ta réflexion sur la cellule psychologique, pas très utile non plus.

— Tu m'empêcheras pas d'ouvrir ma gueule, tu le sais. Bon, tu voulais me dire quoi, sinon ? Mes gars m'attendent, *the show must go on* !

— J'ai eu un appel du commandant Le Guenn, de la crim'. Il tenait à me dire que tu avais fait du bon boulot. Ils ont fait des prélèvements.

— Sébastien, tu ne vas pas me le raconter, j'y étais.

— Je tenais à te le dire, c'est tout. Maintenant tu vas me faire un rapport sur ta petite enquête perso au Père Lachaise, parce que rendre des comptes à sa hiérarchie, ça fait aussi partie de ton boulot de flic, Franck.

— Je te rappelle quand même que je t'ai appelé avant la crim', et que tu m'as plus ou moins envoyé chier, plutôt plus que moins, d'ailleurs.

— T'as tout simplement oublié de me dire que tu appelais la crim', alors moi je peux te comprendre, mais le patron, lui, il veut un rapport.

— En parlant du patron, il était même pas à l'appel, ce soir. Ça aurait pourtant été bien pour tout le monde... Allez, j'ai du taf, bonne nuit Sébastien.

— O.K. et n'oublie pas le rapport. Demain matin sur mon bureau, cria Teissier au moment où Franck sortait.

Il ne se faisait pas d'illusions. Il savait très bien que le rapport ne serait pas sur son bureau le lendemain matin et qu'il allait falloir qu'il le harcèle pour obtenir ce qu'il voulait, enfin, ce que le patron voulait. Il comprenait Franck, mais ne pouvait se permettre d'abonder en son sens, vu sa position.

Il soupira tout en regardant le dos voûté du major Évrard s'éloigner...

— Sergueï ! Amène-toi.

— Oui.

— C'est réglé pour les trois connards ?

— Réglé, patron, poseront plus problèmes.

— Va falloir les remplacer. Tu me trouves d'autres mecs, mais moins émotifs que ces trois-là.

— J'ai ce qu'il faut.

— Bien, et tu me dégoteras aussi une autre fourgonnette.

— Faudrait attendre un peu avant remettre ça, non ?

— On va changer de cimetière. J'ai des commandes, moi, et puis le week-end prochain, y'a un château à vider dans les Yvelines. J'ai repéré des meubles d'époque, quelques bibelots et des tableaux intéressants. Les proprios ne seront pas là... les gens parlent vraiment devant n'importe qui.

— Non, non, patron. Nous faire mort un peu de temps.

— Certainement pas ! On ne peut pas remonter jusqu'à nous, alors, y'aura qu'à faire gaffe, mais ça, c'est ton boulot.

Les deux hommes s'étaient isolés dans la cuisine d'un appartement parisien qu'ils étaient en train de réaménager complètement. Les ouvriers, légaux ceux-là, de Monsieur Dubreuil ne pouvaient pas les entendre.

— Allez, trouve-moi deux mecs valables parce que ça me fait un peu chier en prime, de passer mon temps sur les chantiers. Et trouve-les rapidement.

— Oui, patron. Demain, tou as deux gars. Je les appelle.

— Eh, depuis quand tu me tutoies ?

— Tou me tutoies, alors j'te tutoie. On est liés maintenant, non ?

Sergueï tourna le dos et sortit de la cuisine sous le regard de Dubreuil. Il se retourna au milieu du couloir.

— Je crois que faudrait un associé avec toi. Réfléchis...

— Je vais y penser, répondit Dubreuil, les lèvres pincées.

Sergueï lui fit un sourire que la noirceur et l'éclat de ses yeux

démentaient.

Le commandant Régis Marchat était vert de rage. Son groupe venait d'hériter de l'affaire des deux corps retrouvés carbonisés dans la camionnette, rue Louis Pergaud. Avec cinq effectifs dans le groupe, six enquêtes en cours, c'était de trop.

Il se dirigea vers le bureau du patron, bien décidé à faire entendre ses récriminations. À cinquante-cinq ans, Marchat était, hormis le patron, le doyen de la crim'. Petit, rougeaud, le cheveu rare et blanc coiffé en arrière pour masquer une calvitie déjà bien installée, c'était un sanguin, le Marchat. Il avait des allures de paysan madré des Cévennes dont il était originaire. Encore un an pour être au « taquet », comme il disait, et il partirait en retraite chez lui, là-bas, dans la maison qu'il avait achetée avec son épouse et qu'il restaurait depuis quinze ans dans cette attente. Il frappa à la porte et entra.

— Marcel, c'est quoi ce bordel ! Une septième affaire est attribuée à mon groupe, et on fait comment pour les repos ? On travaille H-24, c'est ça ?

— Bonjour Régis, comment vas-tu ? lui répondit Marchand d'un ton calme.

Les deux hommes se connaissaient depuis l'école d'inspecteur. Ancien nom des lieutenants de police de Cannes-Écluses, où ils étaient arrivés ensemble au début de leur carrière. Marcel Marchand avait passé ensuite le concours de commissaire, tandis que l'inspecteur Marchat franchissait les échelons les uns après les autres, en attendant l'avancement automatique. Ils s'étaient retrouvés lorsque Marchand avait été nommé à la tête de la crim'.

— Fais pas chier, Marcel, tes ronds de jambes m'emmerdent.

— Tu vas te calmer, Régis, sinon tu sors. Quel est ton problème ?

— Y'a du favoritisme, bordel ! J'ai sept affaires sur le dos, le groupe Le Guenn n'en a que cinq, et on a le même effectif. Normalement, cette affaire était pour eux. Pourquoi c'est mon groupe qui la récolte ?

— Favoritisme, tu exagères un peu. Le groupe Le Guenn a écopé d'une grosse affaire, celle du Père Lachaise. Le commandant Belvet quitte le groupe et devient crayon pour l'ensemble de la brigade, donc il a un effectif de moins que toi. Ça te va ?

— Ça me va, ça me va, faut que ça aille de toute façon, je peux dire quoi, hein ? J'ai vraiment l'impression de me faire baiser la gueule. Et mes gars aussi, mais bon...

Marcel Marchand se redressa, les deux poings fermés sur son bureau.

— Tu m'emmerdes, Régis, c'est comme ça ! Si ça ne te convient pas, tu peux passer ailleurs l'année qu'il te reste à faire. Mais un autre taulier que moi supporterait sûrement très mal ton putain de caractère et tes écarts de langage. Tu comprends quand on te parle comme ça ?

— Écoute-moi bien, Marcel, on...

— ... Non ! Je n'écoute rien. Sors de ce bureau, et au boulot, t'as compris ?

— O.K., tu fais péter les galons, c'est de mieux en mieux. Je me casse, mais on en reparlera. Les syndicats sont pas faits pour les chiens...

Régis Marchat sortit en claquant la porte. Il croisa Boris qui se dirigeait vers le bureau du patron.

— Un problème, Régis ?

— Oh, toi, ta gueule !

— Bonne journée à toi aussi, Régis.

Il n'entendit pas ce que Marchat grommela en s'éloignant, mais ce n'était sûrement pas très sympathique.

Guillaume roulait sur le périph' comme un taré au guidon de sa *GoldWing* en slalomant entre les véhicules. Le compteur affichait plus de 130 km/heure.

La veille, Valérie était rentrée vers vingt-deux heures. Il était affalé sur le canapé du salon, à moitié endormi et elle l'avait violemment apostrophé.

— Guillaume ! Ça pue, là ! La clope, l'alcool... je te préviens, je te garde ici, mais si tu fais pas un effort, tu gicles !

— Ferme-la, salope ! lui avait-il répondu, la bouche encore pâteuse.

— Pardon ? Qu'est-ce que tu viens de dire ?

Elle s'était précipitée sur lui, l'avait agrippé par le col et secoué comme un prunier.

— Tu ne me parles pas comme ça, connard, t'as compris ? Alors maintenant, tu prends tes affaires et tu dégages.

Il s'était redressé brusquement pour se relever non sans peine.

— Ben dis donc, t'as pris de la gueule, toi. C'est ton mec qui te motive ?

Elle l'avait giflé à deux reprises. Guillaume ne savait plus très bien comment ça c'était passé ensuite, mais il avait bousculé Valérie, l'avait giflée à son tour, il était sûr de cela, et avait tenté de lui arracher son portable des mains. Il était sorti alors qu'elle se réfugiait dans sa chambre, remplissant au passage un sac à dos avec quelques affaires. Il avait passé le reste de la nuit à

sillonner les rues de la capitale et avait pris au petit matin la direction d'Amiens. Sa mère ne lui poserait aucune question et serait trop contente de l'avoir quelques jours avec elle.

Il approchait de la porte de Bagnolet lorsqu'il prit conscience du ronflement de moteur derrière lui et de la musique caractéristique de l'avertisseur sonore deux tons d'un véhicule de police. Il jeta un coup d'œil dans le rétro. En effet, un véhicule sérigraphié le suivait au cul. Le passager avant-droit avait passé la main par la vitre ouverte et lui faisait signe de se garer à droite. Il fut tenté de mettre les gaz mais y renonça. Il ralentit, se rangea sur la bande d'arrêt d'urgence, puis coupa le contact.

— Enlevez votre casque doucement et laissez bien vos mains apparentes.

Le flic n'avait pas l'air de vouloir plaisanter. La main sur la crosse de son arme, l'étui dégrafé, un deuxième policier se tenait légèrement en retrait, dans la même position. Les véhicules ralentissaient, les yeux se braquaient sur la scène. Il se passait quelque chose d'inhabituel, un truc à raconter au bureau, de quoi mettre un peu de piment dans une vie terne ; un bouchon était donc en train de se créer.

Guillaume obtempéra, ôta son casque, le posa sur le réservoir et posa les mains dessus.

— Je suis collègue, leur dit-il.

— Alors doucement. Tu sors ta carte et tu nous la montres.

Dès qu'il leur montra, les deux policiers se détendirent mais apparemment, ils n'avaient pas l'intention d'en rester là avec lui.

— Flashé à 135 km/heure porte de Vincennes, je ne peux pas fermer les yeux, là, tu roulais vraiment trop vite.

— Je dirais plutôt que je volais bas, tenta avec humour Guillaume.

— Si ça te fait marrer, je te verbalise et j'immobilise la moto.

— Je suis en mission mon gars, alors tu me verbalises, O.K. vas-y, fais-toi plaisir, mais je repars avec la bécane.

— Ce n'est pas toi qui décides.

— Ah oui, vraiment ?

Guillaume remit son casque, démarra sa bécane, puis remonta la béquille. Le flic remit la main sur la crosse de son arme.

— Arrête tout de suite, coupe ton moteur.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? Me tirer dessus, connard ?

Guillaume démarra brutalement, la roue arrière patina et, en quelques fractions de secondes, il fut sur la bretelle d'accès de l'autoroute A1, tandis que la voiture de Police, n'avait même pas encore quitté son stationnement.

— Bonjour Le Guenn, un petit café ?

— Volontiers patron. Dites-moi, j'ai croisé Régis qui sortait de chez vous, il avait l'air, comment dire ?... Chafouin.

— Oui, il vieillit mal. J'ai même peur qu'il ne devienne un vieux con, si vous me permettez cette expression.

— Oui, même jeune, il était déjà vieux, quant à la connerie... on est tous le con de quelqu'un.

— Je vous reconnais bien là, Le Guenn. Bon, à midi, vous viendrez dans mon bureau. Mon successeur arrive dans quelques jours et j'aimerais le présenter aux chefs de groupes.

— La retraite ?

— Pas encore, non, mais on m'offre un autre poste à la direction de la Police Judiciaire, alors place aux jeunes ! Vous verrez, il est très bien. Il s'appelle... je ne m'en rappelle jamais... où l'ai-je noté ? Ah ! Voilà. Arnaud Hérault de la Viguerie.

— J'avais entendu parler de votre départ, mais je ne pensais pas que ça aurait été si rapide. C'est un premier poste pour votre successeur ?

— Non, je vous rassure. Il était en poste à l'I.G.P.N.¹² Et votre affaire, ça avance ?

— Tout le monde est dessus, patron. Apparemment, on a trouvé l'endroit où les cambrioleurs sont entrés dans le cimetière. Un mur, au fond de la rue des Rondeaux. C'est le major de la B.A.C. nuit du 20ème qui l'a découvert, un teigneux qui a mené sa propre enquête. Il était sur les lieux cette nuit-là et doit se sentir responsable de la mort de son co-équipier. On a des traces A.D.N., des empreintes, des paluches, maintenant il faut attendre les résultats des analyses. J'ai demandé que ce soit fait en urgence.

— Très bien. En espérant que ça parle... j'aimerais que ce ou ces tueurs de flics soient mis à l'ombre rapidement.

— Moi aussi, patron. Dites-moi, en ce qui concerne le remplacement de Fred, c'est prévu ou pas ?

— Pour l'instant elle n'est pas remplacée, il faut attendre la prochaine promo de lieutenants et les mouvements inter-services.

— Je me retrouve avec un effectif en moins et pas mal de boulot en plus, si elle pouvait rester jusqu'à son remplacement...

— Non, Le Guenn, c'est fait. La note de service est parue, je ne reviens pas dessus. De plus, Madame Belvet compte passer le concours de commissaire de Police, donc elle a besoin de temps. C'est irrévocable. Les affaires à venir seront désormais confiées au groupe Marchat, c'était d'ailleurs le sujet de sa colère tout à l'heure. Deux corps carbonisés retrouvés hier dans une camionnette signalée comme volée.

— Bon, eh bien on va faire avec ce qu'on a.

— Il n'y a pas le choix, Le Guenn, c'est comme ça. N'oubliez pas, à midi dans mon bureau.

— J’y serai, patron.

Guillaume était arrivé une heure plus tard chez sa mère à Margny-les-Cerises. Il aimait se retrouver dans cette maison à l’écart du village, en bordure de la forêt de Beaulieu, à la limite de la Somme et de l’Oise. Il avait eu un coup de chaud en sortant au péage de Roye, à la vue des gendarmes derrière les barrières, mais ils lui avaient à peine accordé un regard.

« La communication fonctionne toujours aussi bien entre les différents corps... » marmonna-t-il. Il avait planqué la moto dans la grange, histoire de ne pas tenter le diable quand même. Il s’était assis à la table, dos à la cuisinière à bois qui ronflait doucement et diffusait une douce chaleur. Une tasse de café fumait devant lui et il percevait le babillage de sa mère mais n’entendait pas vraiment ce qu’elle disait.

— T’en pense quoi, mon grand ?

— Hein ? Excuse-moi, m’man, j’ai pas tout suivi.

— Je vois ça, t’as des soucis ?

— Non, non, je suis fatigué. Alors, tu disais quoi ?

— Je vais peut-être partir habiter dans le Var, à côté de chez ton frère. Il insiste et je vais finir par accepter.

— Depuis le temps que je te le dis aussi. Fais-le.

Cela faisait des années, depuis le décès de leur père, que Guillaume et son frère insistaient pour que leur mère aille habiter dans le sud. De plus, Pascal, le frère cadet, était beaucoup plus disponible pour s’occuper de sa mère et lui rendre visite. Elle répugnait à l’idée de quitter cette maison où elle avait vécu heureuse avec Georges, son mari, et le père de ses enfants qui avaient grandi, ici. Les années passant, la raison faisait son chemin. « *Ce n’est pas en restant là que ça ferait revenir Georges* ». Et le souvenir, elle l’emmènerait avec elle.

— Oui, je vais faire ça, mais tu es sûr que ça va, toi ? T’as mauvaise mine.

— Oui, ça va. Promis. Ah, oui... Si quelqu’un téléphone, même pour mon boulot, dis que je suis pas là, d’accord ?

— D’accord, mais si tu me disais ce qu’il y a, plutôt ? Je vois bien que quelque chose te tracasse, une maman ça ressent ces choses-là.

Après un moment de silence, Guillaume redressa la tête, les yeux embués de larmes. Il raconta tout à sa mère : Valérie, la séparation, les disputes, le fait qu’il ne soit pas allé travailler depuis trois jours. Il omit simplement l’épisode de l’arme, pour ne pas l’inquiéter outre-mesure. Elle avait fait le tour de la table, l’avait serré dans ses bras, alors il s’était laissé aller à de gros sanglots pendant plusieurs minutes, comme un enfant. La douleur qui lui comprimait la poitrine partait en même temps que ses larmes, sa tête se vidait. Il avait bien fait de venir.

— Tu restes là autant que tu veux, Guillaume.

— Merci m'man.

— Mais tu devrais appeler ton travail, expliquer à ton chef tout ce qui se passe. Je l'ai vu une fois, c'est un homme qui comprend les choses.

— J'ai pas envie, pas maintenant.

— Comme tu veux, mais tu devrais.

Tout à coup, le portable de Guillaume vibra dans sa poche. Il le sortit, regarda l'écran. Une énorme émotion l'envahit. Une intense sensation de chaleur le parcourut de la tête aux pieds quand il lut que Valérie lui avait envoyé un message. Son cœur s'accéléra lorsqu'il lut : Laisse Valérie tranquille ou tu auras affaire à moi. Alexandre.

L'émotion fit place à la rage. Il leva son téléphone au-dessus de sa tête, en poussant un hurlement qui fit peur à sa mère, et amorça le geste de le lancer contre le mur.

— Non, mon grand, calme-toi.

La voix de sa mère l'apaisa tout de suite. Il se laissa tomber sur sa chaise, la tête dans les bras, et se remit à pleurer. Sa mère s'approcha de lui en jetant un regard au message. Elle lut rapidement et poussa le téléphone à l'autre bout de la table.

Après un long soupir, mélange de tristesse et de désolation, elle posa sa main sur la tête de Guillaume et, tout en lui caressant les cheveux, elle pleura à son tour.

Dans son entrepôt, Dubreuil ne décolérait pas. Il avait sous les yeux le journal du matin. En page trois des faits divers s'étalait la photo d'une camionnette calcinée, accompagnée d'un article éloquent. Deux corps brûlés retrouvés à l'arrière, la brigade criminelle saisie de l'enquête. Il attendait Sergueï de pied ferme, parce que la camionnette cramée ressemblait à s'y méprendre à celle qu'ils avaient utilisée pour piller les cimetières. De là à penser que les macchabées à l'intérieur étaient deux des trois connards qu'il avait renvoyés à Vilnius, il n'y avait qu'un pas qu'il franchissait allègrement.

Soudain, le ronflement d'un moteur le fit sursauter. Il jeta un regard par la fenêtre : Sergueï arrivait et il avait du monde avec lui. Il s'assit à la table au fond du hangar, celle qui lui servait de bureau, ferma rapidement le journal et fit semblant d'être plongé dans la lecture d'un dossier.

— Bonjour, patron, dit Sergueï avec un sourire de carnassier.

— Bonjour, Sergueï, répondit Dubreuil, tentant de prendre un ton enjoué. Alors, tu m'as trouvé de la main d'œuvre ?

— Oui. Voici Piotr et Casmir. Parlent pas bien français mais prêts à tout pour moi.

Dubreuil fit un signe aux deux gars qui attendaient en retrait. Ils lui répondirent d'un hochement de tête.

— Installe-les au fond et reviens me voir, j'ai des trucs dont il faut que je te parle.

— D'accord.

Il s'adressa en russe aux deux types qui le suivirent vers ce qui allait devenir leurs appartements pour les semaines à venir. Dubreuil rouvrit le journal en page trois et l'étala sur la table. À chaque fois qu'il posait son regard sur la photo, il sentait son estomac se nouer et la colère monter.

Il perçut l'arrivée de Sergueï derrière lui plus qu'il ne le vit. Toujours en silence, furtivement, ses pas glissaient sur le sol. Un jour, alors qu'il avait bu, il lui avait raconté que, lorsqu'il était à l'armée dans son pays, on le surnommait « le serpent ».

Il faut reconnaître que ça lui allait comme un gant.

— Tou voulais parler de quoi, patron ?

— De ça, répondit Dubreuil en poussant le journal ouvert devant lui.

Sergueï regarda la photo, lut l'article péniblement, redressa la tête, puis fixa Dubreuil droit dans les yeux. Il ressentit des fourmillements dans la nuque.

— Oui, et alors ?

— La camionnette, c'est celle qu'on utilisait, et les deux gars à l'intérieur... ?

— Soûr, il y a Anton, et l'autre, c'est soit Dimitri, soit Igor.

— Mais t'es con ou quoi ?

— Tou m'as dit de m'en débarrasser, et vite, j'ai débarrassé et vite.

— Et le troisième, il est où ?

— Le troisième, il est dans fondation sur chantier. Y'avait pas la place pour trois, alors j'ai brûlé.

— Ouais, super ! Ben tu vas reprendre tes deux gugusses, là, et vous disparaîsez, je ne veux plus te voir, Sergueï. Notre collaboration est terminée.

— Non, elle commence. Tou as dit, on risque rien, encore moins maintenant. Les morts, ils parlent pas.

Dubreuil se leva d'un bond et s'approcha d'un air menaçant de Sergueï.

— Non ! J'arrête tout et si je reprends un jour...

— ... Tsst ! Tsst ! Tou peux pas. On est liés maintenant, patron, alors tou fermes ton gueule et on continue à travailler ensemble, karacho ?

En disant cela, il avait écarté les pans de son blouson et Dubreuil avait pu apercevoir la crosse d'un pistolet automatique glissé dans sa ceinture. Il ne pouvait plus en détacher son regard.

— Toi intéressé par mon joujou, hein ? Tokarev 9 mm... ça fait un tout petit trou en rentrant, mais en sortant, c'est un cratère. Alors imagine à l'intérieur le bordel.

Dubreuil resta un moment sans voix. Une tempête se levait sous son crâne. La situation lui échappait, il comprit alors qu'il allait devoir faire le dos rond et attendre une occasion pour se sortir de cette merde.

— Ouais, de toute façon, j'ai l'impression que j'ai pas trop le choix, dit-il, la voix blanche.

— Voilà, tou deviens raisonnable, c'est bien. Je vais prendre livraison camionnette. Un de mes amis a trouvé une pour nous. Cette semaine, on recommence les cimetières, et week-end prochain, visite château dans Yvelines.

— O.K. On fait comme ça...

— Ah, oui ! J'ai parlé toi à mes associés russes, alors toi pas jouer au con, patron, parce que eux, pas rigoler, tou sais bien...

Sergueï sortit du hangar. Dubreuil était effrayé mais tentait de ne pas le

montrer. Le journal laissé entrouvert sur la table attira de nouveau son regard. Il se passa la main sur le menton, il tremblait de peur...

La lumière ne fonctionnait plus dans la grange. C'est donc au moyen d'une lampe torche que Guillaume cherchait quelque chose au milieu des cartons, des malles et des autres caisses au contenu hétéroclite déposées là au fil des années.

Il s'était ressaisi et son esprit était maintenant habité par une rage froide, une détermination qu'il n'avait jamais connue jusqu'alors. Le texto d'Alexandre l'avait anéanti, puis avait fait remonter cette colère sourde, cette violence qu'il refoulait depuis des années. C'était ça qui le faisait avancer, qui lui donnait la force de soulever les cartons, les ouvrir, puis les rejeter en arrière. Il savait exactement ce qu'il cherchait, il en était sûr, c'était là, quelque part, dans une de ces malles. Ses parents ne jetaient rien, ils gardaient tout. Il était certain qu'il le retrouverait. La vue de ses jouets d'enfants, de ses livres, de ses cahiers de classe dont les pages étaient couvertes de son écriture à l'encre violette et des annotations en rouge de ses instits aurait dû l'assaillir, mais il était insensible aux souvenirs.

Sa mère, sur le pas de la porte, était venue voir ce qu'il faisait. Elle ne voyait pas grand-chose mais entendait le bruit des cartons qu'il envoyait valdinguer.

— Met pas trop de bazar quand même.

— Je cherche un truc, m'man, laisse-moi tranquille.

— Si tu me disais quoi, je pourrais t'aider.

— Ça m'étonnerait...

Elle était repartie sans insister, mais inquiète malgré tout.

Après un moment, il s'était redressé, essoufflé par tant d'efforts, le teint rouge et le front dégoulinant de sueur. Les mains sur ses hanches, il contemplait tous les cartons, les malles et les caisses qu'il avait ouverts. Il n'avait pas trouvé ce qu'il cherchait, et pourtant il savait que c'était là. C'était impossible que son père l'ait jeté. Il devait être là, quelque part.

— *Qu'est-ce que c'est, papa ?*

— *Une assurance, mon bonhomme. Si un jour il se passe des choses*

graves, ça pourra me servir à vous protéger, ta mère, ton frère et toi.

— Fais voir.

— Ce n'est pas le moment, tu es trop jeune. Allez, file, va jouer."

Pourtant, il avait vu son père le ranger dans une boîte à gâteaux métallique, enveloppé d'un chiffon. Il n'avait pas rêvé. Il l'avait vu plusieurs fois faire ce geste. Il l'avait cherché aussi, sans jamais réussir à le retrouver. Mais aujourd'hui, il le fallait. Il en avait besoin. Il fallait qu'il le retrouve.

Il s'assit sur une malle, éteignit la lampe torche et se prit la tête entre les mains. Son esprit, embrumé par la colère, lui représentait le visage de Valérie qui se superposait à celui d'Alexandre, les lignes de leurs textos s'intercalaient en lettres de feu. Son père s'invitait lui aussi dans son délire, il se tenait là, debout, devant lui, une boîte à gâteaux dans une main, un tournevis dans l'autre. Guillaume n'avait même plus de larmes.

Ses yeux étaient secs.

Son cœur, lourd.

Son ventre, plein de rage.

Tout son être criait vengeance.

"— Tu fais quoi, papa ?

— Je bricole, je répare un truc dans le coffre.

— Je peux t'aider ?

— Non, j'ai fini mon grand, va jouer."

Le regard fou, il dirigea d'instinct ses yeux vers le fond de la grange. Et il l'aperçut... La C4 de son grand-père, tant bichonnée par son père. Elle était là, sous sa bâche camouflage. Pas la C4 d'aujourd'hui, mais celle produite entre 1928 et 1930 par les usines Citroën. La première et unique voiture du grand-père, conservée religieusement par son fils.

Il se précipita vers elle en trébuchant sur les caisses et les cartons disséminés au sol et arracha la bâche qui dégagea un grand nuage de poussière. À sa surprise, elle était moins belle que dans ses souvenirs d'enfant. La peinture était ternie, les vitres opaques, et l'un des phares cassé.

"— Tu as vu comme ils sont beaux, ces phares, on dirait les yeux de Michelle Morgan.

— C'est qui Michelle Morgan ?

— Une comédienne très belle, avec des yeux sublimes !"

Il en fit le tour en passant le doigt sur la carrosserie et ouvrit les portières. Les banquettes en cuir, grises de poussière, étaient craquelées par endroit, laissant échapper ainsi leur lot de crin de cheval. Lorsqu'il arriva à hauteur du coffre, il actionna la poignée pour l'ouvrir mais n'y parvint pas. Elle était bloquée, oxydée par le temps. Il fut tenté de prendre un marteau et de casser la vitre mais se ravisa; réminiscence d'une crainte révérencielle d'enfant.

Pourtant, tous les outils de son père étaient encore là, sur une planche de bois fixée au mur au-dessus de l'établi. Alignés comme à la parade, du plus petit au plus grand, rangés selon leur utilité. Il saisit sur une étagère la burette rouge et blanche de dégrissant universel. Le bouchon était collé par les ans, mais il en restait à l'intérieur. Après plusieurs giclées sur le pourtour de la poignée et une demi-heure d'efforts titanesques, le coffre s'ouvrit enfin dans un grincement de métal rouillé.

Sa jubilation fit rapidement place à la déception. Le faisceau lumineux de sa lampe allait et venait à l'intérieur du coffre, mais il ne voyait rien, c'était totalement vide.

“Je bricole, je répare un truc dans le coffre.”

Il se pencha et l'examina très attentivement, mais toujours rien en vue. Il sentit le découragement le gagner lorsque, sans vraiment savoir pourquoi, il toucha le plancher du coffre et sentit quelque chose de rugueux. Il le saisit du bout des doigts et souleva une couverture militaire. Elle avait été si impeccablement tendue qu'elle en était demeurée invisible à l'œil nu. Il la balança violemment derrière lui et vit une plaque vissée aux quatre coins du coffre.

À grands renforts d'huile et de tournevis, il réussit à faire glisser la plaque. La roue de secours était là, dans son logement. À sa droite, le cric et la manivelle. Au centre, sur la jante, un paquet de chiffons qu'il prit fiévreusement. C'était lourd. Il ôta les chiffons, et la boîte de ses souvenirs, bien que rouillée, apparut enfin. Il la saisit, s'assit sur le bord du coffre, l'ouvrit puis écarta de façon méticuleuse les pans du chiffon gras qui protégeait ce qu'il était sûr d'y trouver. « *Smith & Wesson*, modèle 29, calibre 44 magnum... » marmonna-t-il.

Il referma la boîte, remit la plaque, la couverture, et claqua le coffre. Il recouvrit la C4 de sa bâche, un sourire nerveux sur les lèvres et sortit de la grange.

— *Guillaume ! Guillaume ! Que vas-tu faire avec ça ?*

— ...

— *Guillaume !*

— ...

— Guillaume ! Tu as trouvé ce que tu cherchais ?

— Oui, m'man.

Dans son jardin, sa mère, jusque-là occupée à retirer les mauvaises herbes, s'était redressée et le regardait, inquiète.

— C'était quoi ?

— ...

— *Guillaume !*

— ...

— Qu'est-ce que tu cherchais ?

— ...

— Alors, mon grand ?

— Mais foutez-moi la paix, merde !

— Mesdames et Messieurs, je vous ai demandé de venir afin de vous présenter mon successeur à la tête de la brigade criminelle, le commissaire Arnaud Hérault de la Viguerie. Vous n'êtes pas sans savoir que je suis appelé à d'autres fonctions...

Boris n'écoutait même pas ce que Marchand racontait. Il regardait le nouveau patron. Impeccable dans son costume bien taillé, plutôt grand, la trentaine, les cheveux courts coupés en brosse. Un menton volontaire, des yeux bleus, il dégageait une sorte d'assurance, hochant la tête aux propos de son prédécesseur, souriant lors d'un bon mot. Une première impression plutôt favorable, même s'il se méfiait toujours de ces jeunes patrons tout droit sortis de Saint-Cyr-au-Mont-d'Or, avec leur plein de certitudes.

Il croisa le regard de Fred qui lui adressa une mimique interrogative des sourcils. Il lui répondit par une moue dubitative, du genre : « On verra à l'usage. »

— Bienvenue à la crim', Arnaud, et bon vent.

— Marcel, je te remercie de ton accueil, et vous aussi, Mesdames et Messieurs. Je suis sûr que nous ferons du bon travail ensemble. Votre patron actuel vous a présenté à moi comme des gagnants, des vainqueurs, alors je ne demande qu'à voir cela, mais je tiens à vous rassurer, on ne change pas une équipe qui gagne.

— Des questions ? demanda Marchand.

— Je pense que les questions viendront quand je serais officiellement nommé, lui répondit le jeune commissaire, accompagné d'un sourire bien trop forcé pour être totalement sincère.

— Bien, alors maintenant, place au verre de l'amitié !

Marchand déboucha une bouteille de champagne et remplit les flûtes disposées sur son bureau. Les chefs de groupe se servirent et levèrent leurs verres à la santé du nouveau.

— Dites-moi, Le Guenn, il y a un problème avec le lieutenant Farès ?

Marchand, qui s'était approché de Le Guenn, lui posa cette question discrètement par-dessus l'épaule.

— Un problème ? Non, pas à ma connaissance patron, mais pourquoi cette question ?

— Répondez-moi, Le Guenn, il est où Farès en ce moment ?

— À l'extérieur, tout le monde est sur les dents avec cette affaire qui nous tombe dessus...

— ... Ne vous foutez pas de ma gueule, Le Guenn. Où est Guillaume Farès ?

— Je n'en sais rien, patron, aucune nouvelle, il ne répond pas au téléphone, il n'est pas chez lui, ça fait trois jours qu'on ne l'a pas vu.

— Et sa femme ? Vous l'avez contactée ?

— Elle ne répond pas non plus. Je voulais envoyer quelqu'un à son domicile aujourd'hui, mais il y a eu d'autres priorités.

— Et quand comptiez-vous m'en parler ? Parce que moi, j'ai des nouvelles de votre zozo.

— Ah, vraiment ?

— Oui. Figurez-vous qu'hier, il a envoyé chier une patrouille à l'Haÿ-les-Roses, et ce matin il s'est fait flasher à 135 km/heure sur le périphérique. Il s'est soustrait au contrôle et a pris la fuite en direction de la porte de Bagnolet.

— Très bien. Alors je vais envoyer quelqu'un chez lui pour voir si sa compagne peut nous en dire plus.

— Oui, ce serait utile en effet, parce que là, je ne sais pas à quoi il joue, mais il va avoir de sérieux problèmes.

— Qui va avoir des problèmes ?

Arnaud Hérault de la Viguerie, venait de s'approcher et n'avait entendu que la fin de la question.

— Moi, répondit Boris, si je ne trouve pas rapidement un début de commencement de piste concernant le Père Lachaise.

— Ah oui, j'ai entendu parler de cette affaire... dramatique.

— Oui, patron, et nous sommes tous dans le flou total. D'ailleurs, je vous laisse, je vais retourner motiver les troupes et voir si les prélèvements de l'I.J. ont parlé.

— Bon courage, Commandant.

— Merci, patron.

— Le Guenn, n'oubliez pas, je veux une réponse rapide et dans mon bureau dès que c'est là, compléta Marchand.

— Oui, patron, vous serez tenu informé heure par heure.

Boris s'éloigna :

— Fred, viens voir, lui chuchota-t-il en passant.

Fred le suivit et sortit de la pièce.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Trouve-moi quelqu'un, envoie-le chez Guillaume, il a joué au con,

apparemment. Je veux savoir pourquoi il fait ça, et où il est. Et s'ils le trouvent, qu'ils me le ramènent par la peau du cul !

— Tu m'expliqueras ?

— Oui, mais plus tard. Là, je n'ai pas le temps.

Guillaume était reparti deux heures après. Il avait mis la boîte à gâteaux dans son sac à dos, puis s'était rendu à la gare. Plus de trois heures pour retourner à Paris et deux correspondances : Roye-Montdidier, Montdidier-Amiens puis Amiens-Paris. La galère, mais il préférerait ne pas prendre sa moto qui devait maintenant être signalée.

Assis dans le train, il tapotait la boîte au travers du tissu de son sac à dos. Chez sa mère, il avait regardé le flingue. Il était en super état, pas une éraflure, pas un point de rouille, comme neuf. Après manipulations, il lui paraissait fonctionner. La boîte de cartouches était intacte, toute neuve, les douilles brillaient encore et ne semblaient pas affectées par les années passées dans le coffre de la voiture. Il les avait examinées attentivement et en avait conclu qu'il ne risquait pas de se faire péter la tronche. De toute façon, il n'en aurait besoin que de deux ; une pour l'autre gros con, et la deuxième...

Pour la deuxième... l'idée faisait son chemin. Il y réfléchissait encore un peu, afin d'être bien sûr de sa décision.

Il chassa ces pensées d'un revers de la main, comme on chasse un moustique importun. Le poids dans sa poitrine était revenu, la boule dans le ventre, toujours là, pesante. Il se sentait vieux, malade et désespéré. Le répit avait été de courte durée. Il attendrait la nuit pour aller récupérer son scooter dans le parking, rue Dareau. Et la chasse allait pouvoir commencer, la traque. C'était ça qu'il préférerait dans le boulot de flic. Les heures de planque interminable, la filoché, et attendre le moment opportun pour « sauter » le mec. Là, il allait agir pour son compte, sans aucun appui logistique, et c'était pour lui encore plus excitant.

Son esprit s'embrouillait, ses pensées s'emmêlaient, le sang battait contre ses tempes. Il avait mal dans la poitrine, son souffle était court. Il ferma les yeux, cherchant un peu de repos. Le visage de Valérie lui revint, et l'envie de hurler le reprit. Il n'avait plus la force de faire la part des choses, de faire le point, d'admettre ses propres erreurs, non. Tout était de leur faute, mais surtout de celle d'Alexandre, et pour ça, il allait payer...

Il ne dormait pas vraiment mais se trouvait dans un état de demi-somnolence délirante, tout se mélangeait : Valérie, Alexandre, Boris, son père, sa mère, la fuite en moto sur le périph', une voiture de police le poursuivant avec Marco et Antoine qui grimaçaient derrière le pare-brise.

« *Guillaume, arrête tes conneries !* » Le flic qui le contrôlait au bord de la route venait de relever la tête, c'était son père. Il avait dans les mains son Sig-

Sauer, mais pourtant, il l'avait mis au coffre, ce n'était pas possible.

« *Guillaume arrête tes conneries !* »

La vibration de son téléphone le tira de son demi-sommeil en un sursaut. Il ouvrit le clapet : c'était Fred. Il ne répondit pas et rangea le téléphone, il n'en avait plus rien à faire du boulot, des collègues. Sa vie d'avant faisait bel et bien partie du passé et il allait la terminer en apothéose...

Aujourd'hui, plus rien d'autre ne comptait que la vengeance qui prenait toute la place et lui bouffait les neurones.

Sergueï était venu chercher Piotr et Casmir à l'entrepôt. Il avait récupéré une camionnette volée par l'un de ses copains ukrainiens sur un chantier. Sergueï était exigeant. Il souhaitait travailler uniquement avec des Renault Trafic blancs, comme celui de Dubreuil. Le voleur récupérait le matos à l'intérieur et reflipait la fourgonnette à Sergueï, qui changeait l'immatriculation en apposant les plaques de son patron, une vraie doublette. Il s'était fait contrôler plusieurs fois mais les flics n'allaient pas plus loin que la carte grise. Pas un ne s'intéressait au numéro de châssis ou de moteur.

Dubreuil finissait de ranger le matos.

— Ce soir, on se fait la tombe de Gustave Jundt à Montparnasse, y'a un buste de Bartholdi à récupérer. Je vais avec eux, tu viens, patron ?

— Non. J'ai une bombe sur le feu en ce moment, si tu vois ce que je veux dire... et le week-end prochain, vous vous ferez le château tous les trois, j'y serai pas.

— D'accord, patron, mais pas de coup fourré.

— Mais non, tu me connais... Allez, j'y vais, elle m'attend.

Sergueï avait expliqué à ses deux recrues, Piotr et Casmir, ce qu'il attendait. Ils l'avaient écouté avec attention, hochant la tête à chaque consigne donnée. Sergueï préférait leur donner quelques conseils, sorte de formation initiale, et après deux ou trois sorties nocturnes ils pourraient voler de leurs propres ailes. Ils étaient allés chercher des pizzas, avaient dîné dans l'entrepôt puis chargé la camionnette. Sergueï avait bien insisté sur un point : si la police intervenait, tous devaient se barrer en courant et en aucun cas ils ne devaient chercher l'affrontement. Ses associés russes avaient été très contrariés par l'affaire du Père Lachaise. Il avait fallu toute la persuasion de Sergueï, qui leur avait prouvé par A plus B que la police ne pouvait pas remonter jusqu'à eux, pour qu'ils continuent à travailler avec lui. Ils avaient voulu en savoir plus sur Dubreuil et n'avaient pas caché qu'ils ne lui accordaient aucune confiance.

Après quelques bières et verres de vodka pour Piotr et Casmir, ainsi que du thé pour Sergueï, ils se mirent en route vers le cimetière. Porte d'Orléans,

boulevard du Montparnasse, boulevard Raspail et la discrète rue Émile Richard. Ils stationnèrent le véhicule du côté gauche de la rue, marchèrent jusqu'à la rue Froidevaux. Ils restèrent un moment à discuter et fumer puis partirent dans l'autre sens. Ils n'avaient rien remarqué de suspect, enfin, Sergueï surtout n'avait rien repéré. Les arbres qui bordaient le mur leur furent d'une grande utilité pour pénétrer dans le cimetière. Les jours précédents, Sergueï avait localisé les lieux. Il s'agissait de ne pas se tromper de buste, la commande était précise, c'était celui-là que voulait un des riches clients de ses associés pour sa datcha au bord de la mer Noire.

Ils restèrent un moment accroupis derrière le cénotaphe, scrutant les alentours autant que la nuit sans lune le leur permettait, et écoutant les moindres bruits. Une fois assurés que tout était tranquille, ils se redressèrent. Piotr saisit un pied de biche, le glissa sous le socle du buste et força dessus, tandis que Casmir glissait une lame de scie à métaux à hauteur des goujons qui la maintenaient dans la pierre tombale. Sergueï avait mis des gants et se tenait en retrait. Il scrutait de droite à gauche, écoutait, mais, mis à part le raclement de la scie sur le métal, il n'entendait rien d'étrange. Il leur fallut une heure pour réussir à désolidariser totalement le buste de son socle. Piotr et Casmir le descendirent en ahanant. Le buste était lourd, vraiment trop lourd pour deux hommes alors l'un d'eux demanda à Sergueï de les aider ; il leur répondit que ce n'était pas son rôle.

Une heure plus tard, ils parvinrent à regagner le mur, en marquant des pauses. Ils passèrent le buste par-dessus bord au moyen de grosses cordes puis le chargèrent tant bien que mal dans la camionnette. Le travail achevé, Sergueï ramena ses hommes à l'entrepôt et partit livrer ses commanditaires sans tarder...

Fred avait envoyé deux stagiaires chez Guillaume, ils avaient été reçus par Valérie. Cette dernière leur avait déclaré qu'elle ne savait pas où il se trouvait. Elle avait probablement trouvé judicieux d'ajouter qu'elle n'en avait rien à foutre, et, pour clôturer la conversation avec classe, leur avait indiqué qu'il ne valait mieux pas pour lui qu'il revienne chez elle s'il ne voulait pas se prendre sa main dans la gueule. Néanmoins, elle leur avait tout de même précisé, entre deux jurons, qu'il était sûrement parti chez sa mère dans la Somme, avec sa *chère* moto, puisqu'elle n'était plus dans le garage.

Fred avait essayé de l'appeler mais il n'avait pas répondu, alors elle téléphona chez sa mère. Elle lui affirma qu'elle n'avait pas revu son fils depuis très longtemps. Fred n'y crut pas une seule seconde. L'hésitation dans la voix était perceptible, alors elle insista un peu. Madame Farès finit par avouer. Guillaume était passé la voir aujourd'hui, sa moto était restée dans la grange et il était reparti en train. Elle avait ajouté qu'elle l'avait trouvé nerveux, triste et déprimé.

— Tu as vérifié que son arme était au coffre ? demanda Boris.

— Oui, c'est la première chose que j'ai faite et elle y est.

— Bon c'est déjà ça. On sait ce qu'il se passe avec sa nana ?

— Non. Je sais juste qu'ils se séparent, mais sans plus de détails. Elle a expédié les deux collègues rapidos...

— Bon. On ne va quand même pas mettre une planque rue Dareau et chez sa mère pour le récupérer ?

— Non. Les collègues ont demandé à sa femme de nous appeler s'il pointe le bout de son nez.

— Elle le fera ?

— J'en sais rien.

— O.K. Il va falloir attendre ce monsieur, alors.

Boris sortit son téléphone pour appeler Guillaume. Fred l'observait.

— C'est Boris, rappelle-moi, et vite. On peut t'aider. Je ne vais plus pouvoir te couvrir encore très longtemps. Je compte sur toi.

Il raccrocha dans un soupir.

Fred connaissait bien Boris. Même s'il ne laissait rien paraître, il n'aimait pas voir un de ses hommes partir à la dérive sans pouvoir lui venir en aide.

— Merci Fred, je vais rendre compte au patron et prévenir les autres.

— Si t'as besoin, n'hésites pas.

Franck était reparti chez lui au petit matin, sans avoir rédigé le rapport demandé par le capitaine Teissier. Ce dernier l'avait intercepté au moment où il s'en allait.

— Franck ? Le rapport.

— Oui, plus tard, Sébastien, plus tard...

Lorsqu'il entra dans sa chambre, Idem était lové sur son lit. Le chat avait relevé la tête en le voyant arriver et lui avait adressé un miaulement rauque empreint de tristesse, enfin c'est ainsi que Franck l'avait interprété. Il avait envoyé valser ses godasses à l'autre bout de la piaule, s'était laissé tomber sur son lit et avait allumé une cigarette. Le cendrier débordait déjà de mégots. Il tirait sur sa clope, caressant de façon distraite le chat qui ronronnait.

La nuit avait été longue. La voiture conduite par Romain avait sillonné sans interruptions les rues du 20^e arrondissement. Le volant les ramenait inexorablement aux alentours du cimetière du Père Lachaise. Ils échangeaient des regards douloureux. Inutile de parler, un nouveau cauchemar, un nouveau fantôme les hanterait pendant les nombreuses années à venir. Au début de la tournée, Luc, le troisième effectif, avait posé des questions. Il voulait savoir, comprendre et se sentait coupable de ne pas avoir été là. Les réponses laconiques de Franck et Romain l'avaient rapidement découragé, alors il était devenu mutique lui aussi, créant dans l'habacle un silence lourd et palpable. Par moments, il croisait le regard du major dans le rétroviseur, et pouvait y lire toute la peine du monde, associée à la colère.

— Va rue des Rondeaux, avait demandé Franck à Romain.

La voiture avait emprunté la petite rue. Franck s'était redressé sur son siège et Romain avait éteint les phares. Espéraient-ils vraiment qu'ils soient revenus, qu'ils allaient voir une camionnette et des types en train d'escalader le mur ?

Un véhicule sérigraphié « Police » était stationné au fond de la rue. Deux fonctionnaires en uniforme, postés à l'intérieur, gardaient les lieux à la demande de la crim'. Un lieu encore sous surveillance quelques jours, au cas où des investigations supplémentaires seraient nécessaires.

Ils étaient descendus de la voiture, avaient fumé une clope ensemble, échangé quelques mots, ponctués de longs silences. Sur un signe de Franck, ils étaient remontés en voiture et avaient repris la ronde. Assis sur leur siège, les yeux scrutaient les ténèbres mais l'esprit était ailleurs.

— J'aurais dû aller avec lui, marmonna Romain.

— Il allait chier, Romain ! Chier ! Il partait pas à la guerre, bordel ! T'aimes qu'on vienne te tenir la main, toi, dans ces moments-là ?

Romain ne sut quoi répondre. Franck s'était laissé aller sur le dossier du siège, et observait au travers de la vitre. Il ne voyait pas les trottoirs vides, les façades aux fenêtres sans lumières, les barmen qui rangeaient les terrasses vidées de leurs occupants. Non. Il ne voyait rien de tout cela parce que son esprit revenait sans cesse à la nuit précédente, comme ce matin, comme tout le temps depuis le drame.

Franck écrasa sa clope dans le cendrier et se leva pour remplir la gamelle d'Idem, mais il ne pouvait plus rester là sans rien faire. Il enfila son blouson et sortit. En vingt-sept ans de carrière il n'avait jamais fait ça, mais là, il allait le faire, il en avait besoin.

— Boris, on a les résultats A.D.N. et empreintes, en ce qui concerne le Père Lachaise.

Antoine venait de rentrer dans le bureau, les procès-verbaux de l'I.J. dans les mains. Ils avaient fait vite et tenu compte de l'urgence.

— Et alors ?

— Deux A.D.N. masculins distincts, sans aucun lien entre eux et trois jeux d'empreintes digitales différentes.

— C'est bon ça !

— Oui, bon, si on veut, parce que c'est inconnu dans les fichiers, tout ça.

— Merde... Vois du côté des caméras de surveillance aux carrefours, on sait par où ils sont passés. Ils devaient avoir une camionnette. Mets quelqu'un là-dessus, avec une réquisition à la S.I.C.¹³

— Oui j'y avais pensé, Marco est dessus. L'équipe des objets d'art avait déjà cherché en ce sens. Ils avaient repéré une camionnette blanche, mais impossible d'avoir l'immatriculation. La nuit, la définition des images est trop pixélisée.

— Je sais. Mais on continue à ratisser large.

— On ratisse. Les profils génétiques et empreintes ont été entrés en urgence dans le F.N.A.E.G.¹⁴ et le F.N.A.E.D¹⁵, si ça apparaît quelque part, aussitôt, on en sera avisés.

— Bien, alors on continue comme ça, et je veux tout savoir de ce qui se passe dans les cimetières parisiens.

— Une demande a été déposée à l'état-major et... Guillaume ?

— Pas de nouvelles. Je lui ai laissé un message et j'ai été obligé de dire au patron que ça faisait pratiquement une semaine qu'on ne l'avait pas vu.

— Et je n'ai personne à mettre dessus pour le ramener.

— C'est gentil, Antoine, mais on a autre chose à faire. Si demain il n'a pas ramené son cul ici, il sera signalé en absence irrégulière et tant pis pour lui.

— Ça ne lui ressemble pas d'envoyer chier des collègues et de prendre la

fuite comme un malfrat.

— Je suis d'accord avec toi. Là, il a pété un câble, le Guillaume. Avec le patron, on lui laisse jusqu'à demain et on le signale. S'il fait le con, il faut qu'on se couvre.

— Je comprends.

— Appelle-le et laisse-lui un message toi aussi. Si on s'y met à plusieurs, il y a peut-être une chance pour qu'il nous écoute.

— Ok, je vais...

Dédé entra en coup de vent dans le bureau.

— Un buste de Bartholdi a été volé cette nuit au cimetière du Montparnasse. J'ai avisé l'I.J., on se retrouve là-bas.

— Je viens avec vous ! hurla Boris. Antoine, balance l'info à Marco, caméras Denfert Rochereau, et tout ce qu'il y a dans les rues adjacentes.

— C'est parti, mais je voulais te dire...

— ... Plus tard.

Cimetière du Montparnasse, la nuit.

Des lampes halogènes étaient installées. Le buste en bronze de Gustave Jundt par Bartholdi, ornant un caveau, avait disparu. Il ne restait que quatre tiges filetées, coupées et tordues, qui dépassaient du béton. On pouvait apercevoir des traces de pesées et de frottement sur le pourtour du monument. Des pas étaient également visibles dans la terre herbeuse qui entourait la tombe. Deux individus, selon toute vraisemblance, lourdement chargés. Un des gardiens du cimetière était là. C'est lui qui avait donné l'alerte après qu'une vieille dame, venue fleurir la tombe de son défunt mari, lui eut signalé que des travaux avaient été effectués sur la sépulture de Jundt, mais que les ouvriers avaient tout salopé. Or il n'y avait pas eu de travaux inscrits pour la veille. Le gardien s'était donc arraché au 95D de la page centrale de son magazine de charme et était allé voir la tombe en question. Effectivement, sur le sol se trouvaient des éclats de béton, une lame de scie à métaux cassée en deux et, dans l'herbe, un pied de biche. Il s'était avancé en pestant contre ces sans-gêne qui lui donnaient du boulot et que *“y'en avait qui allaient l'entendre, non mais !”*.

Quand il releva la tête, les quatre tiges filetées lui sautèrent à la gueule. Il avait froncé les sourcils, signe chez lui d'une profonde réflexion, et sortit son téléphone pour en aviser son chef. Là, il en était sûr, il s'agissait d'un incident ! Le chef arrivé sur place avait immédiatement pris les mesures nécessaires – normal, c'était le chef – et félicité son subalterne de n'avoir touché à rien. Il s'en était fallu de peu, mais seul le résultat comptait.

Boris était arrivé avec Dédé et les techniciens de l'I.J. Chaque centimètre carré autour de la tombe avait été inspecté minutieusement. Des relevés

d'empreintes avaient été effectués, ainsi que d'éventuelles traces d'A.D.N. Un moulage des empreintes de chaussure était en cours.

— On en a terminé ici, Commandant. On a tout ratissé, même un mégot de clope à côté d'une tombe, de l'autre côté de l'allée.

— Bien. Une idée de la direction de leur fuite ?

— Oui, par-là, répondit le technicien, en la lui désignant de la main.

— Parfait, on suit les traces.

Ils arrivèrent jusqu'au mur, rue Émile Richard. Petite rue ouverte à la circulation, coupant en deux le cimetière du Montparnasse. Le mur présentait à un endroit des traces d'éraflures importantes, et sur le sommet plusieurs tuiles étaient cassées. Le gardien-chef ouvrit un portillon un peu plus loin qui permit à tout le monde d'accéder à la rue. Sur le trottoir, des débris de tuiles étaient visibles. Ils purent même suivre des traces au sol et arriver jusqu'à l'endroit où devait être stationné le véhicule des pilleurs. Le buste était très lourd, et manifestement ils l'avaient plus traîné que porté.

— J'espère que les caméras de surveillance auront filmé quelque chose... Vous m'envoyez tous les prélèvements à l'I.J., et je veux les réponses en urgence pour recouper avec ceux du Père Lachaise.

Franck était sorti de chez son médecin, avec en poche un « ticket » de quinze jours.

En vingt-sept ans de carrière, il ne s'était jamais arrêté. Pas un jour de maladie, sauf pour des blessures en service, mais là il avait besoin de temps. Il avait fallu qu'il la joue fine avec son toubib. Hors de question de se faire signaler comme dépressif au médecin-chef de la maison poulaga. Sinon, c'était un truc à se retrouver exempté de voie publique, avec la mention : « À ménager, sans arme ». Ce genre de situation, tu sais quand ça commence, mais tu ne sais pas quand ça se termine. C'est le médecin-chef qui décide, et vu l'âge de Franck, il risquait de se retrouver mis à la retraite d'office pour raison médicale. Il n'en avait pas envie du tout. Son toubib en avait profité pour lui prescrire un bilan général, avec radio des poumons, prise de sang, et même un petit toucher rectal. "*À votre âge, Monsieur Évrard, il faut surveiller la prostate.*" Il avait rangé l'ordonnance dans la poche intérieure de son blouson en se disant que, pourquoi pas, éventuellement, s'il avait le temps, ça ne serait pas une mauvaise chose de faire ce bilan, mais dans l'immédiat il avait d'autres préoccupations.

Boris était rentré directement chez lui après avoir quitté le cimetière du Montparnasse.

Lorsqu'il poussa la porte, Soizic était installée sur le canapé du salon,

jambes repliées, leur chien, Armor, blotti contre elle. Elle avait esquissé un sourire sans prendre la peine de lever les yeux sur lui, puis s'était replongé dans son film.

— Les enfants sont dans leur chambre ?

— Oui, ils ont cours demain, avec des horaires fixes et réguliers. Tu as ce qu'il faut pour dîner dans la cuisine...

Boris se pencha vers elle pour l'embrasser, elle lui rendit son baiser du bout des lèvres.

— Désolé, Soizic, on a une grosse affaire qui nous est tombée dessus, donc beaucoup de boulot.

— Et tu n'as pas de téléphone pour me prévenir ?

— Là, je suis impardonnable, c'est vrai, j'aurai dû, mais je n'ai pas eu le temps.

D'un geste brusque, Soizic éteignit le téléviseur.

— Je sais que ton boulot est important pour toi, mais tu ne crois pas qu'à cinquante ans tu pourrais avoir un poste un peu plus tranquille, avec des horaires fixes, des week-ends à passer en famille ? Tes enfants grandissent, Boris, tu ne les vois plus, ou rarement, et moi, je rentre du boulot et je t'attends, je ne fais que ça, t'attendre ! Ou attendre qu'un jour on vienne m'annoncer que tu es blessé, ou pire encore. J'en peux plus de ça, tu comprends ? J'ai envie d'autre chose. J'ai vu aux infos de ce soir pour le flic qui a été tué au cimetière. Je t'ai entendu au téléphone avec tes collègues, c'est donc sur cette affaire que tu travailles. Ils parlent d'une bande organisée, dangereuse, et toi, et bien toi, tu ne trouves pas normal de m'appeler pour me dire que tu rentreras tard. C'est super ! Je m'angoisse, et tu le sais. Je ne devrais pas, mais c'est plus fort que moi...

— J'suis désolé, j'aurai dû...

— ... Vendredi, les enfants sont en vacances pour deux semaines. Ils m'ont demandé si on partait, j'ai répondu que je n'en savais rien parce que je n'en sais rien. Mais ne me dis rien, on en avait parlé, je connais ta réponse. J'ai pris une semaine, je vais partir seule avec eux, en Bretagne.

Boris s'approcha pour la prendre dans ses bras mais elle le repoussa.

— Boris, réfléchis, et vite...

Ce n'était pas la première fois que sa femme lui tenait ce discours et lui balançait ces reproches. Il savait qu'elle n'avait pas tort, et la comprenait, mais il lui était impossible de remédier à ses demandes pour le moment...

— J'en peux plus, ajouta-t-elle, je vais me coucher, je suis fatiguée.

Armor était assis par terre entre ses deux maîtres et les regardait alternativement.

— Bon, O.K. Soizic, je comprends ce que tu ressens. Je termine cette affaire et je demande une autre affectation. De toute façon, tout le monde part.

— Combien de fois tu m'as dis ça, Boris Le Guenn ? Je ne te crois plus.

La dernière fois, c'était quand le fou a voulu s'en prendre à nos enfants. Et alors ? T'as changé de service ? Non ! T'es toujours à la crim', tu rentres à pas d'heures, tu pars à l'aube, et tu passes tes week-ends au boulot.

— Oui, je le sais, je le sais... mais bon, là, de toute façon, on ne pourra pas en discuter, t'es bornée. C'est mon taf, je l'ai dans les tripes, tu peux le comprendre, ça ? Et ça nous fait vivre aussi ! Alors je vais faire des efforts, mais je ne vais sûrement pas devenir un rond de cuir.

— Continue comme ça Boris et tu vas gagner. Ce ne sont plus des menaces... Bon, je suppose que tu pars à l'aube demain ?...

— ...

— Parfait, alors je t'ai préparé de quoi dormir sur le canapé. Tu sortiras Armor, merci, bonne nuit. Non, ne dis rien... À un de ces jours.

Boris soupira en la regardant partir, puis monta dire bonsoir à ses enfants.

Marie travaillait ses cours, elle écourta la discussion, quant à Yann, il dormait. En redescendant, il vit Armor assis au milieu du salon qui le regardait fixement, les oreilles à angle droit, la queue battant sur le sol.

— Et toi ? T'as quelque chose à me reprocher ?

Le chien lui fit la fête.

— T'as intérêt ! Allez viens, je t'emmène pisser...

La nuit avait été longue pour Franck. En sortant de chez le médecin, il s'était rendu au commissariat déposer son arrêt de travail, son arme, et rédiger un rapport signalant qu'il se rendait en province chez ses parents. L'administration ne pouvait pas le lui refuser, mais il fallait toujours ouvrir le parapluie au cas où... Ensuite, il était repassé à son domicile faire une sieste, mais le sommeil l'avait fui, ses pensées revenaient sans cesse vers Manu.

D'une vieille valise sortie d'un placard sous l'œil intéressé d'Idem, il avait extirpé un Walther PPK 7,65, deux chargeurs et un holster. Souvenir d'une époque où il s'était inscrit dans un club de tir. Il aurait dû se débarrasser de l'arme, mais il l'avait gardée, plus par nostalgie que par envie. Il passa quelques coups de téléphone, dont un à Stef, major de Police comme lui, à la salle de commandement, en charge de toutes les transmissions. Ils avaient fréquenté la même école, à Sens.

— Salut Stef, c'est Franck, tu vas bien ?

— C'est plutôt à toi qu'il faut demander ça. J'ai vu passer ton nom sur les télégrammes suite à l'affaire du Père Lachaise.

— Oui, je me suis fait arrêter quelques jours, besoin de souffler un peu.

— Je comprends, mais ça m'étonne, ça ne te ressemble pas, tu ne pars pas en croisade ?

— Non t'inquiètes pas, je vais me reposer. Dis, j'ai un service à te

demander.

— Demande, si je peux, ce sera avec plaisir.

— Si t'entends parler d'un truc qui se passe dans un cimetière, vol ou autre événement, tu pourrais m'en faire part ?

— Fais pas le con, Franck, la crim' est saisie, laisse-les bosser, tu ne pourras rien faire.

— C'est juste de la curiosité, et comme je serais plus au boulot, j'aurais pas connaissance des télégrammes. Mais si tu veux pas, c'est pas grave.

— Sois pas con... Tiens, d'ailleurs, puisque tu me le demandes, il y a deux nuits il y a eu un vol de buste au Montparnasse.

— Des infos ?

— Rien de plus. La crim' est saisie, le groupe homicide qui travaille sur le dossier du père Lachaise. Il pourrait y avoir corrélation, alors...

— O.K. je te remercie et si t'as des infos, tu me transmits.

— Oui, Franck, mais surtout, ne joue pas au con.

— Non, t'en fais pas. Merci, Stef.

Il s'était fait livrer une pizza qu'il avait dévorée sur un coin de table. Idem se frottait à ses jambes en miaulant. Il lui remplit ses gamelles puis s'équipa comme pour partir bosser. Gilet pare-balles, holster dans lequel il glissa le pistolet nettoyé, graissé et approvisionné par un chargeur plein, et se mit une casquette de base-ball sur la tête. Il termina les préparatifs, prit ses clés de voiture et descendit au parking.

La nuit était tombée. Il se dirigea lentement vers le boulevard Gambetta et s'engagea rue des Rondeaux. La surveillance avait été levée. Il n'y avait plus de véhicule de Police au fond de la rue. Il s'en alla, reprit sa ronde, parce qu'il était en ronde. Il avait conscience du côté vain de sa démarche. C'était une ronde toute personnelle qui ne mènerait sûrement à rien.

Instinctivement, il se retrouva dans la rue Émile Richard, et fit au moins trois fois le tour du cimetière du Montparnasse. Il s'arrêta vérifier plusieurs camionnettes en stationnement ; les capots étaient froids, ce qui signifiait qu'elles étaient là depuis longtemps. Il finit par retourner sur le 20^e arrondissement, s'engagea à nouveau rue des Rondeaux puis à gauche, rue Charles Renouvier. Il stationna et se glissa dans le coffre en laissant le hayon légèrement entrouvert. De cet endroit, si une voiture se dirigeait vers le fond de la rue, il la verrait obligatoirement. Il attendit de longues heures, mais il ne se passait rien. Ce n'est que vers cinq heures du matin qu'il se décida à abandonner la surveillance. Trois fois pourtant, son cœur s'était emballé au bruit d'un moteur, mais à chaque fois il s'agissait d'une ronde de Police.

Il rentra chez lui en se traitant de tous les noms, mais il savait que le soir même il serait de nouveau là.

Boris s'était levé lui aussi à cinq heures du matin. Le dos perclus de douleurs, chacune de ses côtes ayant été personnellement maltraitée par les lattes du canapé convertible. Après avoir avalé un café, pris une douche et sorti Armor, il déguerpit au boulot.

Dédé avait bien travaillé. Sur son bureau, Boris trouva les bordereaux de transmission des prélèvements de la veille, avec la mention – Urgent – écrite en large et en rouge sur chacun d'eux. Il se plongea dans la lecture du procès-verbal de constatations que Dédé avait laissé à son intention. À sept heures, Antoine arriva, deux gobelets de café à la main.

— Salut Boris, café je suppose ?

— Oui merci, déjà là ?

— Oui, il y a du taf. Plein de vidéos à regarder, les environs du Père Lachaise, ceux du Montparnasse, il y en a pour des heures ! Il n'y a pas moyen d'avoir des renforts ?

— Je vais à nouveau le demander, mais ça me semble difficile. Et Guillaume qui joue au con, on n'avait pas besoin de ça.

— Boris, je voulais te dire hier, concernant Guillaume. J'ai fait border son téléphone, et je viens d'aller voir. Hier soir, il est resté pendant presque une heure à l'Haÿ-Les-Roses, à l'angle de deux rues.

— Et là, il est où ?

— Après, il a bougé. Il est revenu sur Paris et on l'a perdu, il a dû éteindre son portable. Dès qu'il est à nouveau localisé, je te le dis.

— D'accord, mais discrètement...

— ... O.K.

Au moment où Antoine sortait, la porte s'ouvrit en grand sous l'impulsion de Régis Marchat, un dossier sous le bras.

— Salut, Le Guenn.

— Bonjour Régis, tu vas bien ?

— Oui et ça va aller encore mieux ! Je te ramène ce qui n'aurait jamais dû atterrir chez moi.

— C'est-à-dire ?

— Le dossier des deux macchabées du cimetière de Gentilly.

— Arrête les devinettes, Régis, balance.

Marchat jeta le dossier sur le bureau de Boris.

— L'A.D.N. a causé, comme ils disent, et il a flashé avec plusieurs des prélèvements effectués au Père Lachaise, donc les deux affaires sont liées, et c'est pour ta gueule. Bonne journée...

— Eh, te barre pas comme ça Régis, dis m'en un peu plus, je ne vais pas me farcir tout le dossier !

— Deux corps calcinés découverts dans une camionnette, cramée elle aussi, au cimetière de Gentilly. L'A.D.N. des deux morts flashe sur des

prélèvements effectués dans ton affaire du Père Lachaise. Camionnette signalée volée par les numéros de moteur et de châssis, pas de plaque d'immatriculation, piquée sur un chantier en banlieue, il y a quinze jours.

— Donc il y a deux équipes ou bien le ménage a été fait ? Si c'est le cas, ce ne sont pas des rigolos, les mecs !

Boris s'était mis à réfléchir tout haut en tournant les pages du dossier remis par Marchat.

— Ouais, ben, en ce qui me concerne, c'est plus mon problème. *Kenavo*, comme on dit chez toi.

— Oui, merci Régis, mais évite de parler breton, ça ne te va pas du tout.

Marchat grommela un truc inintelligible en sortant.

— Antoine, rapplique !

Deux minutes plus tard, Antoine entrait dans le bureau.

— Tiens, le dossier des corps carbonisés du cimetière de Gentilly, il y a le même A.D.N. qu'au Père Lachaise. On a affaire à deux équipes, ou alors le ménage a été fait, mais là, c'est du gros. Tu te mets là-dessus.

— D'accord, et les résultats vont arriver concernant le Montparnasse, on va voir.

— Bien. Rien de nouveau sur l'immatriculation de la camionnette ?

— Non. Que dalle.

— Apparemment, celle dans laquelle ils ont trouvé les corps était signalée volée. Vois ce que tu peux en tirer, elle est au garage central.

— Ouais, je m'y colle !

Guillaume était revenu se placer à l'angle de la rue de l'Écluse et du Présent, à l'Hay-Les-Roses ; le scooter d'Alexandre stationnait dans la cour du pavillon. Les lumières de la maison étaient allumées et l'on pouvait entendre de la musique. Des silhouettes se découpaient en ombres chinoises sur les rideaux des fenêtres. « Y'a réception au château... ricana Guillaume. Profite, mon pote, profite. »

Il sentait le poids du *Smith & Wesson* dans son sac à dos. Il avait garni le barillet de six cartouches, calibre 44 Magnum. La puissance de feu d'un petit porte-avions. Un truc à vous faire des trous gros comme une soucoupe et des dégâts irréversibles. Pour l'instant, il lui restait encore un peu de lucidité pour ne pas s'en saisir et flinguer tout le monde dans la baraque.

« *Guillaume, qu'est-ce que tu fais là ?* »

...

« *Va-t'en ! Rentre !* »

...

« *Guillaume...* »

— Me faites pas chier. Merde !

Il tapa violemment sur son casque. Cette voix, celle de son père, ne cessait de le hanter depuis qu'il avait récupéré l'arme dans la grange. Il donna un second coup de poing sur le haut de son casque pour provoquer une résonance dans sa tête et faire taire cette voix.

Il releva la visière, se grilla une cigarette de ses mains tremblantes. Dans le pavillon, la fête battait toujours son plein. Soudain, quelqu'un ouvrit une fenêtre et la musique lui parvint plus forte, ainsi que les éclats de voix et de rires. Il fit glisser son sac à dos devant lui, l'ouvrit et posa la main sur la crosse du revolver. Il descendit du scooter et jeta sa clope au loin. Le sang battait à ses tempes et son mal de crâne, revenu de façon insidieuse, lui barrait le front.

« C'est pas un peu fini ce bordel ! Y'en a qui veulent dormir ici ! »

La voix provenait du pavillon juste derrière lui. Une fenêtre venait de s'ouvrir et un mec vêtu d'un peignoir y gueulait. L'arme retomba tout de suite

au fond de son sac, puis il remonta sur le scooter.

— Oh ! Je vais appeler les flics, moi !

Le mot *flic* fit un électrochoc à Guillaume. Surtout, il ne devait pas se refaire gauler là. Il démarra et repartit en direction de Paris. De toute façon, vu l'ambiance festive de la maison, *ils* ne ressortiraient plus ce soir.

Dubreuil réfléchissait. On le devinait aux rides bien marquées qui apparaissaient sur son front. Le sang battait à ses tempes et ça n'avait rien à voir avec le chantier sur lequel il travaillait en ce moment.

Tout s'était très bien passé au cimetière du Montparnasse. Les commanditaires étaient contents, mais Sergueï avait pris 50 % du montant qui leur revenait sous prétexte que, *maintenant*, ils étaient associés. Ça n'arrangeait pas du tout Dubreuil qui avait besoin de pognon. Il venait de se lever une belle salope, mais la bougresse était gourmande. Elle ne rechignait pas au pieu, sous réserve que la soirée ait été somptueuse, mais au rythme où ils allaient, restos de luxe, week-end à la montagne où à la mer, cadeaux, il allait se retrouver dans le rouge.

Les femmes, en plus du jeu, étaient le vice de Dubreuil. Il ne pouvait pas résister à une belle paire de seins ou un cul bien bombé. Pour peu qu'en plus la nana ait une bouche pulpeuse et une tête de gourmande, il se serait damné. Celle-là était une affaire, mais elle commençait à lui revenir cher. Rien qu'en pensant à la nuit dernière, il en avait des fourmillements dans les reins et une raideur caractéristique s'installait dans son bas ventre.

— Fait chier, merde, marmonna-t-il.

— Problème, patron ?

Sergueï était arrivé derrière lui sans bruit, comme à son habitude. Cela faisait plusieurs fois qu'il le surprenait à l'observer en catimini.

Il sursauta.

— Putain, Sergueï ! Tu me fous les jetons. Arrête d'arriver comme ça en loucedé.

— Fais exprès, patron, pas laisser toi avoir mauvaises idées.

— J'ai pas de mauvaises idées, mais il faut que ce chantier soit fini demain. J'ai besoin de thunes, j'ai un week-end à assurer avec une nana qui dit pas non, mais faut avoir du répondant.

— Toi crever par la queue comme citrouilles.

— On dit « pourrir par la queue »...

— Oui, da. Le chantier terminé ce soir. J'ai commande pour buste au

Montparnasse, et samedi soir on fait château. Un beau paquet de pognon, lundi.

— Ouais, en attendant t'augmentes ton pourcentage et j'suis pas d'accord avec ça. Tu devrais attendre pour retourner au Montparnasse.

— D'accord ou pas d'accord, c'est comme ça. Rappelle que Tokarev et mes amis russes pas très contents de toi. Je fais beaucoup pour toi et c'est mérite récompense. Les flics pas surveiller que cimetières, alors pas problème au Montparnasse.

— O.K. mais il va falloir augmenter les tarifs.

— Niet, tarifs déjà prévus. Travail maintenant, chantier fini demain.

Sergueï partit sans se retourner, laissant Dubreuil bouillonner de rage, les bras ballants. Il était en train de se faire bouffer par ce connard qu'il avait sorti du ruisseau, et il en avait la trouille, une trouille bleue. Il lui donnait maintenant des ordres, "*travaille maintenant*"... mais où il se croyait, ce con ? En Ukraine, en Moldavie ? Il croyait parler aux deux autres glands ? « Putain, je m'embourgeoise, moi ! Il est où le grand Dubreuil hein ? Où ? Attends, tête de nœud, je vais te montrer qui je suis... » Bientôt, il allait voir qui était le « vrai » patron...

Il replongea vers son auge de plâtre et jura comme un charretier. Le temps qu'il avait pris à réfléchir avait suffi à ce que sa gâchée durcisse, il n'avait plus qu'à recommencer. Il entendit Sergueï rire aux éclats depuis la pièce mitoyenne.

— Toi faire connerie, trop penser, pas bon. Bosse pour vider ton tête ! lui cria-t-il.

— Je vais te la vider la tête, moi, tu vas voir... répondit Dubreuil en marmonnant.

En quittant L’Haÿ-Les-Roses, Guillaume était rentré sur Paris, et là, l’angoisse était revenue. Peut-être même qu’elle n’était jamais partie. Elle était là, tout le temps, bien dissimulée mais omniprésente. Il n’avait nulle part où aller désormais, et ne pouvait pas rouler toute la nuit. Les voix dans sa tête étaient de plus en plus fortes, la panique commençait à le gagner.

Il s’arrêta, entra dans un bar à l’angle de la rue de Tolbiac et de la rue Nationale. Il avait dû revenir de L’Haÿ par la porte d’Ivry, remonter la rue de Patay et se retrouver là par hasard. Il s’assit à la première table et commanda un demi.

Les voix... encore... *Guillaume, arrête maintenant, va voir tes potes, explique-leur... Aère-toi, repose-toi... Dégage, connard... Guillaume ! Je ne vais bientôt plus pouvoir te couvrir...*

Il se prit la tête entre les mains.

— Un problème, ça ne va pas, Monsieur ?

— ...

— Monsieur ?

Il releva la tête et vit le regard inquiet du barman. Il lui fit signe que tout allait bien, prit son verre, en but une gorgée ; la fraîcheur et l’amertume de la bière lui firent du bien. Il regarda à l’extérieur.

Le 13^e arrondissement, sa première affectation en sortant de l’école de Police. Gardien de la paix à la vigie Olympiades, sur la dalle du même nom. À l’époque, il y avait encore des effectifs et des vigies ouvertes et équipées, jour et nuit, dans tous les arrondissements, en plus des commissariats centraux. Période bénie de la Pol Prox, ou Police de proximité, tout le monde ne jurait que par ça, c’était la solution miracle à tous les problèmes des cités. Et puis les réductions budgétaires étaient passées par là, exit la Pol Prox, aux oubliettes.

« La v.o., putain, mais oui ! »

Il fouilla dans son sac, ses poches, et sortit son trousseau de clés. Comme il le pensait, elle était encore là, la clé de cette vigie qu’il avait oublié de

rendre. Depuis des années, elle encombrait son trousseau avec beaucoup d'autres clés. Pour la plupart d'entre elles, il ne savait plus ce qu'elles ouvraient...

Il paya son demi et sortit. Sur son scooter, il remonta la rue Nationale en sens interdit, se gara rue du Javelot, une des deux rues souterraines, avec la rue du Disque, qui desservaient la dalle des Olympiades. Il remonta les escaliers et s'engagea sur la dalle. Le vent frais lui piquait le nez et les oreilles. Il y avait toujours du vent en rez de dalle, quelle que soit la saison. Au mur du bâtiment, le panneau « Police » était toujours en place, mais les volets étaient fermés. Il allait devoir passer par le hall de l'immeuble, la clé P.T.T. qui ne le quittait jamais allait lui permettre d'entrer.

Une fois dans le hall, il se dirigea à gauche et passa derrière la batterie de boîtes aux lettres. À droite de la loge des gardiens, fermée à cette heure, la porte intérieure de la vigie de Police. Il glissa la clé dans la serrure en priant pour que ça fonctionne encore. La clé tourna deux fois et, à la troisième, le pêne claqua. Il regarda rapidement autour de lui afin d'être certain que personne ne le voit entrer ici, poussa la porte et entra. Une forte odeur de poussière lui agressa les narines mais confirma ce qu'il pensait : la vigie n'était plus occupée depuis des années.

Il appuya sur l'interrupteur, le néon du couloir s'alluma dans un ronronnement de starter fatigué. Il fit rapidement le tour des deux pièces. Les toilettes et le petit coin cuisine étaient comme dans ses souvenirs. Quelques papiers traînaient encore sur les bureaux. Il y avait toujours le cahier de doléances dans la pièce servant de salle d'accueil. Il donna un tour de plus à tous les volets de façon à ce qu'aucune lumière ne vienne le trahir de l'extérieur. Il se laissa tomber dans un fauteuil en soulevant un nuage de poussière. Il sortit son portable mais, faute de batterie, il était éteint. Il le mit en charge, alla pisser, et s'installa pour la nuit sur le fauteuil, les pieds sur une chaise. La climatisation réversible exhala une odeur de cramé lorsqu'il l'alluma. Rapidement, il fut gagné par le sommeil. Un sommeil lourd, peuplé de cauchemars, et perturbé par la raideur de sa couche inconfortable.

Il fut réveillé en sursaut par un bruit et manqua tomber du fauteuil. Un coup d'œil jeté à son portable pour connaître l'heure, sept heures trente. Le bruit continuait... un bruit de clés dans une serrure. Il se précipita sur son sac à dos, mit la main sur la crosse de son arme avant de se rendre compte que le bruit ne venait pas de la porte de la vigie mais des gardiens de la tour qui arrivaient pour prendre leur service.

Après un passage aux toilettes, il se rinça le visage à l'eau froide dans la kitchenette. Sous ses doigts, sa barbe commençait à crisser. Il se coiffa les cheveux avec sa main, son ventre se mit à gargouiller. À jeun depuis la veille, il avait vraiment faim. Il ouvrit les placards mais ne trouva qu'un paquet de café entamé que côtoyait une souris morte et desséchée depuis des lustres. Cependant il y avait une cafetière dans un des bureaux, et il avait vraiment

besoin d'un remontant, alors pas de fine bouche. Il confectionna un filtre rudimentaire avec des carrés de papier toilette, gratta la croûte de café qui s'était formée sur le dessus du paquet et versa un peu de poudre à l'intérieur. Il remplit le réservoir d'eau et mit en route la cafetière. La machine émit des claquements, un liquide noirâtre commença à couler dans le pichet. L'odeur qui en émanait lui faisait déjà du bien. Il savait pourtant que, sans sucre, ce café serait immonde, mais pas pire que celui de la machine du 36.

Lorsqu'il fut coulé, il s'en servit deux tasses qu'il avala avec une grimace, mais la caféine allait tout de même faire son effet. La journée allait être rude, il fallait au moins cela...

Il chopa ensuite son sac à dos et se plaça derrière la porte d'entrée. Il écoutait et guettait les bruits extérieurs. Il devait attendre que les gardiens partent pour pouvoir sortir et retourner en planque aux alentours de la rue Dareau.

— Boris, les résultats des prélèvements du cimetière du Montparnasse viennent d'arriver.

— Et ils donnent quoi ?

— Trois A.D.N., deux inconnus, mais un qui flashe avec le Père Lachaise.

— Intéressant...

— Ouais, de la salive sur trois mégots de clopes, un retrouvé au fonds de la rue des Rondeaux, l'autre rue Émile Richard, là où s'arrêtent les traces de traînées du buste dérobé au Montparnasse. Et le troisième au pied d'un caveau dans le cimetière lui-même, comme si la personne qui fumait n'avait pas participé directement mais était restée en retrait.

— Donc ça serait bien la même équipe et ils auraient fait le ménage suite au meurtre du fonctionnaire... Le troisième A.D.N., il est connu ?

— Non, il n'est pas dans le fichier.

— Et la camionnette ?

— Signalée volée il y a quinze jours. Elle a été piquée sur un chantier en banlieue. Le conducteur avait laissé les clés sur le tableau de bord, juste le temps de décharger du matériel. Quand il est revenu, plus de camionnette.

— Il n'y a pas des caméras dans le coin ?

— Non, y'en a pas. Par contre, j'ai fait un rapprochement de faits similaires, et il y a une recrudescence de vols de camionnettes Renault blanches sur des chantiers.

— Peut-être tout simplement parce qu'elles sont plus faciles à voler...

— Peut-être, oui.

— Tu creuses là-dessus aussi, Antoine, s'il te plaît ?

— Oui, Boris. Tout le monde est sur le pont. On a une belle pelote de fil et on cherche le bout. La plupart des effectifs sont en train de se mater des heures d'enregistrement vidéo, de carrefours, flash feux rouges, etc. On fait des rapprochements avec des faits similaires connus, mais les vols dans les cimetières, c'est tout récent. Marco écume les sites de ventes entre particuliers à la rubrique bronze d'art, pour voir si un des objets volés ressort, mais à mon avis c'est des commandes.

— Et les intervenants dans les cimetières, j'te parle des légaux, maçons, marbriers ? Vous vérifiez ?

— Oui, on est dessus aussi. Pour l'instant, que des entreprises avec pignon sur rue qui travaillent exclusivement dans les cimetières avec une accréditation « Mairie de Paris ».

— Alors il va falloir étendre à leur personnel. L'entreprise peut être clean, mais parmi les ouvriers, il peut y avoir des faisans.

— Boris, tu te rends compte quand même que, sans renfort, il va nous falloir un temps fou pour vérifier tout ça.

— Je m'en rends compte, oui, mais il n'y aura pas de renfort. Marchand a été intraitable là-dessus alors, je tenterai avec son successeur, dont j'ai déjà oublié le nom, mais j'ai bien peur qu'il faille attendre la prochaine promo de lieutenants pour être renforcés.

— Bon... et bien on s'y colle en espérant le coup de bol du flic.

— Il ne faut pas le négliger, celui-là, c'est une partie intégrante du boulot. On ne peut pas compter que là-dessus, mais... Ah, oui ! Tu enverras quelqu'un à la cérémonie pour le collègue. Je veux des photos de l'assistance dans la cour de la préfecture.

— O.K., j'irai. Tu penses qu'ils seront là ?

— Je ne pense pas, je ne néglige rien, c'est tout.

— Ce sera fait. À plus, Boris.

Franck se sentait engoncé dans son costume acheté en soldes l'an dernier à l'occasion du mariage d'un cousin. Il préférerait, et de loin, les jeans, polos, blousons et Santiags. Ses godasses lui faisaient mal aux pieds, et il n'avait même pas commencé à marcher. Il se regardait dans la glace et ne voyait en face de lui qu'un pingouin ayant du mal à avancer. Idem s'était assis sur le lit. Il le regardait, moustaches frémissantes, oreilles pointées, la queue battant de droite à gauche, attentif, mais semblant un peu désorienté.

— Toi aussi, tu trouves que j'ai l'air d'un con, déguisé en loufiat ? Ben, t'as pas tort.

Il termina de se préparer. Un dernier regard désabusé dans le miroir et il sortit, direction la cour du 19 août, à la Préfecture, siège de toutes les cérémonies importantes, notamment les hommages aux fonctionnaires morts en service.

Après un court trajet en métro, il sortit sur la place du Marché aux Fleurs. La tristesse et la lassitude l'envahissaient.

Toutes les places de stationnement aux alentours étaient occupées par des véhicules de Police. La cour avait été vidée, comme avant toute cérémonie. Franck présenta sa carte de service au planton, il savait exactement ce qu'il allait voir après avoir franchi le porche. Il tourna la tête à gauche et aperçut le

dais noir tendu le long du bâtiment où tout à l'heure prendraient place les autorités. Juste devant, encadré par six policiers en tenue, posé sur deux tréteaux, se trouvait le cercueil de Manu, recouvert d'un drapeau tricolore. Sur le dessus étaient déposés un coussin supportant la Légion d'Honneur ainsi qu'une casquette de lieutenant ; il avait été promu le matin même, à titre posthume, par arrêté ministériel. À droite, la formation de la musique des gardiens de la paix en grande tenue, dont les cuivres luisaient au soleil.

Une délégation de policiers en uniforme du 20^e arrondissement avait pris place face au cercueil, en vis-à-vis de la tribune. Franck sentit les larmes lui monter aux yeux. La cour était déjà remplie de monde, mais les conversations se faisaient à voix basse, aucun bruit ne filtrait. Il aperçut Romain, en costard lui aussi, avec des collègues, dont le commandant Teissier, en tenue d'honneur, gants blancs et fourragère rouge. Les yeux étaient gonflés d'émotion.

— Franck, je te croyais en province ? chuchota-t-il.

— Je pars après la cérémonie, Sébastien.

Teissier l'agrippa par le bras et l'entraîna un peu à l'écart.

— Pourquoi tu t'es arrêté, tu ne vas pas jouer au con ?

— Non, je me sens fatigué, c'est tout. La mort de Manu me perturbe énormément.

— Bien. Alors repose-toi et n'hésite pas à m'appeler si tu as besoin. Il faut que j'aille là-bas... à tout à l'heure, les gars.

Le capitaine Teissier désignait l'estrade sous le dais où commençaient à prendre place la hiérarchie en uniforme. Commissaires de Police, directeurs de secteurs, et le Préfet de Police qui allait arriver également. Tout ce petit monde attendrait la venue du ministre de l'Intérieur, qui serait en retard, comme d'habitude. La famille de Manu, son épouse, son fils, ses parents, frères et sœurs, étaient là. Les yeux dans les mouchoirs, au premier rang. Les officiels venaient les saluer avant de regagner leurs places, le visage grave.

Dans la foule, Franck aperçut Antoine, avec une femme munie d'un appareil photo qui prenait discrètement des clichés de la foule. Il se rapprocha.

— Salut Antoine, vous prenez des photos ?

— Oui, le chef de groupe veut des clichés de la foule.

— Il pense que les coupables seront là ?

— Ils ne seront sûrement pas là. On a retrouvé deux corps carbonisés dont l'A.D.N. flashe avec les prélèvements du Père Lachaise, mais le commanditaire, lui, est peut-être là. Il ne faut rien négliger.

— Des corps carbonisés, où ça ?

— Dans une camionnette brûlée, signalée volée, on pense que le ménage a été fait après le meurtre du collègue.

— Si c'est ça, on n'a pas affaire à des rigolos.

— C'est le moins qu'on puisse dire ! Allez, nous, on continue.

Franck les salua d'un coup de menton. Il était songeur mais il ne renoncerait pas à ses planques nocturnes. Le fait de savoir qu'il avait en face de lui un groupe organisé et prêt à tout lui donnait la rage, il les aurait, ces salopards...

Il se dirigea vers l'estrade, non pour y prendre place, mais pour saluer la famille de Manu. Il connaissait bien Létizia, son épouse. Il salua les parents, les frères et sœurs, se pencha sur Bixente qui, du haut de ses quatre ans, fixait le cercueil d'un regard dur, sans aucune larme. Il l'embrassa sur le front, lui caressa la joue et se redressa. Il prit en pleine face les prunelles dorées de sa maman ; il la serra dans ses bras.

— Ils ne vont pas s'en sortir, ceux qui ont fait ça, hein, Franck ?

— Non, je te le promets.

Il la serra à nouveau dans ses bras, fit demi-tour pour regagner la foule encore plus dense en baissant la tête pour cacher ses larmes. Un tapotement se fit entendre sur un micro, puis une voix forte et sèche.

— Pour l'ensemble, GARDE À VOUS !

Tous les fonctionnaires en tenue rectifièrent leur position, se redressant, droits comme des i, le petit doigt sur la couture du pantalon, regards fixés sur la ligne bleue des Vosges.

Un véhicule aux vitres teintées passa sous le porche. Un fonctionnaire ouvrit la porte arrière, le ministre en descendit et se dirigea vers l'estrade. Il s'arrêta pour saluer la veuve et la famille, puis se mit au micro. L'allocution fut, comme à chaque fois, élogieuse, dithyrambique. Il annonça que le gardien de la paix Manuel Etchegarray était promu au grade de lieutenant de police, que tout serait mis en œuvre pour que soient retrouvés et punis les auteurs de cette agression vile et abjecte. Après le couplet sur le lourd tribut payé par les forces de l'ordre, chaque année, au maintien de la sécurité des personnes et des biens, il annonça qu'en vertu des pouvoirs qui lui étaient conférés, il nommait le lieutenant Etchegarray officier de la Légion d'Honneur à titre posthume.

Il descendit de l'estrade au moment où, dans le micro, la même voix que précédemment annonçait sobrement :

« AUX MORTS ! »

La sonnerie s'éleva dans la cour carrée de la préfecture, se répercutant sur les murs. Têtes baissées, tout le monde était immobile. Au même instant, comme le veut la tradition, dans tous les commissariats de France, une minute de silence était respectée à la mémoire de Manu.

Un policier en uniforme se saisit du coussin supportant la médaille d'officier de la Légion d'Honneur et la casquette. Deux autres plièrent le drapeau en triangle et, marchant derrière le ministre, ils s'approchèrent de Létizia et les lui tendirent. Elle les refusa d'un geste. Le ministre insista un peu, mais elle les repoussa à nouveau, doucement mais fermement.

Au moment où tous repartaient, Bixente lâcha la main de sa mère, saisit le

pantalon du ministre et tendit ses bras vers le coussin. L'homme d'état lança un regard à sa mère qui lui fit un signe de tête approbateur. La médaille, la casquette et le drapeau furent remis à l'enfant qui les serra de ses deux bras sur son cœur. Ce fut plus que ne pouvait en supporter Franck.

Il se retourna violemment, heurtant plusieurs personnes au passage et se dirigea vers la sortie.

Ce n'est que vers huit heures trente, lorsque les gardiens eurent refermé la loge pour vaquer à leurs occupations dans les étages que Guillaume put sortir de la vigie.

Il récupéra son scooter et s'aperçut que le top case avait été forcé. Décidément, cet endroit était toujours aussi mal fréquenté. Il n'avait rien laissé d'important à l'intérieur, mais il ne pourrait plus rien y mettre. Quelques jours auparavant, ça ne lui aurait fait ni chaud ni froid, mais là, il était en colère. Très en colère. Il se sentait personnellement visé, et pour un peu, il aurait mis cela sur le dos de Valérie.

Valérie. Plus il y pensait et plus il se disait que ça ne servait à rien de planquer rue Dareau ; il allait changer ses plans. Surveiller le domicile d'Alexandre lui semblait plus judicieux. En le suivant, lui, il aurait plus de chances de leur tomber dessus lorsqu'ils seraient ensemble.

Il partit en direction de L'Hay-les-Roses en espérant que l'autre gros con ne soit pas déjà au boulot. Sans s'en rendre compte, il sombrait dans une grande confusion mentale, incapable de se raisonner. Son téléphone vibra dans sa poche. Il s'arrêta pour décrocher mais vit un appel manqué de Boris, une fois de plus. « *Rappelle-le, Guillaume, arrête ça... Il est encore temps...* »

Il repartit, manquant de se faire shooter par un taxi dont le conducteur manifesta son mécontentement à grands coups de klaxon. Guillaume lui adressa un doigt d'honneur magistral. Lorsqu'il s'arrêta au feu rouge, le type descendit de son véhicule en l'apostrophant avec violence.

— Connard... Sais pas conduire... Cambrousse... Achète un âne...

Guillaume, perdu dans ses pensées, ne l'entendait que par bribes, mais lorsque le mec l'attrapa par le col de son blouson, il ne prit pas la peine de réfléchir ni d'enlever son casque et lui balança un violent coup de tête. Le chauffeur de taxi tomba au sol, le nez explosé. Guillaume ne lui accorda même pas un regard et redémarra sous l'œil médusé des passants qui venaient d'assister à la scène.

Les fenêtres de toit étaient ouvertes, Boris avait entendu la sonnerie aux morts depuis son bureau. Il avait, comme tous les policiers de France, seuls ou en équipe, scrupuleusement observé la minute de silence. Dans tous les bureaux, à tous les étages du 36, chacun avait fait comme lui, et le bruit de fond habituel avait cessé, comme si une chape de plomb était tombée sur le bâtiment. Seules quelques sonneries stridentes de téléphone s'étaient fait entendre pendant ces secondes silencieuses dédiées à la mémoire d'un flic.

« Piètre hommage, pensa Boris, une poignée de secondes seulement, et la vie, le boulot, reprendront leurs droits. »

Combien de fois s'était-il recueilli ainsi, pendant une minute ? Il n'en avait pas tenu le compte mais ça commençait à faire beaucoup, beaucoup trop. Et si Soizic avait raison ? Peut-être devrait-il trouver un service un peu plus tranquille pour arriver serein à la retraite, avant que ce ne soit pour lui que les collègues fassent une minute de silence...

Antoine surgit dans son bureau, et mit fin à ses sombres pensées.

— Je suis allé avec Fred à la cérémonie, on a pris des photos de la foule, je vais mettre quelqu'un dessus.

— Oui, cherche un type qui ne regarde pas dans la même direction que les autres, qui a l'air moins abattu, ou bien qui redresse la tête au moment où tout le monde la baisse. Tu vois ? Une attitude étrange, inconvenante.

— O.K. On va agrandir et regarder ça attentivement. Tu sais, Boris, je vais le faire manière de fermer toutes les portes, mais j'y crois pas...

— Dans ce genre d'enquête, quand on n'a pas le commencement d'un début de piste, il ne faut rien laisser au hasard.

— C'est pour ça qu'on va s'y coller.

Tout à coup, Marcel Marchand entra dans le bureau.

— Bonjour, Monsieur Furlon.

— Bonjour, patron.

— Le Guenn, dans mon bureau !

Il avait déjà fait demi-tour sans attendre de réponse. Boris, se levant pour le suivre, fit une mimique à l'intention d'Antoine, qui lui répondit de la même

façon.

Marchand s'était assis derrière son bureau et tournait les feuilles d'un dossier, l'air affairé. Le ton badin qu'il employa pour parler de Guillaume ne trompa pas ce dernier.

— Des nouvelles de Farès, Le Guenn ?

— Aucune, patron. Je l'ai appelé ce matin, il ne m'a pas répondu. Je vais devoir le signaler en absence irrégulière.

— Immédiatement, Le Guenn, parce que là, c'est vous qui allez avoir des problèmes à le couvrir comme ça.

— Je ne couvre personne.

— Si. À force de procrastination, vous essayez de noyer le poisson, de faire traîner, de lui laisser le temps de revenir, alors signalez-le maintenant.

— Je vous l'ai dit. Je vais le faire, patron.

— Parce qu'il commence à me fatiguer, votre gugusse, là. Ce matin, il a pété le nez d'un chauffeur de taxi. Un coup de casque en pleine tête, le gars est sur la table d'opérations, minimum trente jours d'I.T.T.P.¹⁶, un délit donc.

— On est sûr que c'est lui ?

— Qu'est-ce que je disais, Le Guenn, vous cherchez encore à le couvrir ! Vous êtes trop près de vos hommes, avec mon successeur ça va changer. Alors oui, ON est sûr. Des témoins ont relevé l'immatriculation du scooter. Inutile de vous dire qu'à la direction on me demande des comptes. Entre hier et aujourd'hui, ça fait beaucoup pour un seul homme. Il est devenu complètement con.

— Je m'en occupe immédiatement, patron.

Toutes affaires cessantes, Boris fila annoncer aux autres membres de l'équipe qu'il allait être obligé de signaler Guillaume et leur en expliqua les raisons. Une fois dans son bureau, il s'occupa de transmettre le télégramme destiné à la direction, signalant l'absence depuis quatre jours du capitaine Guillaume Farès. Quand il eut terminé, il essaya une nouvelle fois de le joindre.

« Eh, bonhomme, comme tu ne réponds pas et que tu joues au con, j'ai été obligé de te signaler en absence irrégulière, alors si jamais tu retrouves la raison, appelle-moi, on peut essayer de limiter la casse... »

Guillaume avait eu de la chance. Quand il était arrivé à L'Hay-les-Roses, il avait vu la camionnette de son rival quitter le stationnement devant chez lui. À cause de ce gros con de chauffeur de taxi, il aurait pu le louper, mais non, il était arrivé juste à temps. Il revoyait la tronche du mec qui l'avait agressé sur la route. Son nez qui se transformait en saucisse de Morteau mal cuite, ses yeux révulsés et sa chute au sol. Il n'éprouvait pourtant aucun remords, seule comptait sa traque, sa vengeance. En d'autres circonstances, face à ce genre de mec, Guillaume aurait tout simplement pensé qu'il sombrait dans la folie. Là, il ne s'apercevait de rien. Son esprit était tendu vers un seul but, plus rien d'autre ne comptait. Même son physique avait changé. En quelques jours, son visage s'était émacié, son teint devenait gris et la barbe, qu'il ne rasait plus, n'arrangeait rien. Il avait maigri de plusieurs kilos. Il ne mangeait plus, sauf lorsque la faim se faisait trop sentir, il avalait vite fait un sandwich, mais carburait au café comme un malade. Ses yeux paraissaient enfoncés dans leurs orbites et brillaient d'un feu intense. Seul point positif, cela faisait deux jours qu'il n'avait plus touché une goutte d'alcool fort.

Le véhicule s'arrêta dans une petite rue du centre de Paris, devant un immeuble en rénovation, Alexandre en descendit. Il attrapa une besace ainsi qu'une caisse à outils dans le coffre, et pénétra dans l'immeuble. Pour Guillaume, l'attente allait commencer. Une attente longue et fastidieuse.

Il avisa un bar à proximité d'où il aurait une bonne vue pour l'observer sans risque d'être repéré. Il s'installa derrière la baie vitrée et commanda un café.

Franck était rentré chez lui directement après la cérémonie. Il aurait dû rester avec ses collègues pour assister au départ du corps, mais la réaction de Létizia et Bixente l'avait anéanti.

Idem n'était plus là, il laisserait la fenêtre de toit ouverte si l'envie lui prenait de revenir. Il mit le dernier album de Bruce Springsteen, ouvrit une bière, et se laissa tomber sur le canapé-lit. Sa carrière défila dans sa tête.

Son arrivée comme élève gardien de la paix à Nantes, un lundi matin, avec des tas de gars comme lui. Les sept mois de scolarité dans ce C.F.P.¹⁷, des vacances en comparaison avec les E.N.P.¹⁸ Ils étaient trente-cinq élèves, contre plusieurs centaines à Sens où à Joinville. Son arrivée à Paris, affecté dans une brigade de jour où il n'était pas resté longtemps. Son affectation à la nuit, et puis la rencontre avec le chef de la B.A.C. 20, qui l'avait coopté. Il y était resté, avait passé les concours, et gravi tous les échelons. Aujourd'hui, dix-huit ans plus tard, c'était lui le chef, mais c'était la première fois qu'il était confronté non pas à la mort d'un policier, mais au décès d'un de ses gars. Ce drame venait s'ajouter au reste, au paquetage déjà important et qui s'alourdissait d'année en année.

“Tous les flics ont des cauchemars, ça fait partie du paquetage”, avait dit un jour Olivier Marchal, ancien policier devenu réalisateur de films à succès. Le problème, c'est qu'au départ le flic n'est pas prévenu que le paquetage s'alourdira au fil des ans, et rien n'est prévu pour les ranger, ces foutus cauchemars. Alors certains, comme Franck, mettent une carapace, s'endurcissent et le payent dans leur vie privée. D'autres se laissent déborder, et à défaut de sac pour y mettre leurs peurs, leurs angoisses et les problèmes personnels qui en découlent, se servent de leur arme pour en terminer, à raison d'une quarantaine par an, toutes forces de police confondues. Sa vie privée avait fait les frais de sa vie professionnelle. Le soir où Manu était mort, il en avait parlé à Romain, et espérait que ce dernier réagirait avant qu'il ne soit trop tard.

Abruti de fatigue et de bières avalées à jeun, Franck tomba dans un sommeil lourd peuplé de petits truands de cité, de nuits de planque, de courses

poursuites, de sang, de sueur et de larmes, sans même avoir ôté ses chaussures. Il s'était écroulé sur le canapé, encore vêtu de son costume.

Il était vingt heures passées lorsqu'il se réveilla, chassant de la main quelque chose qui lui chatouillait sur le visage. Ce n'étaient que les moustaches d'Idem qui venait réclamer sa gamelle. Franck se leva, le costume froissé, la cravate de travers. Il donna à manger au chat, puis se déshabilla rapidement, et fila sous la douche. Il se sentait nauséeux mais plutôt en forme. Il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas autant dormi. Presque huit heures d'affilée, c'était inespéré...

Après avoir revêtu avec bonheur un jean, un polo et des baskets, sa tenue idéale, il réchauffa un plat au four à micro-ondes et s'installa devant la télé pour manger. Le journal télévisé amenait son lot quotidien de misères et de turpitudes politico-politiciennes sur fond de pognon et de trafics en tous genres, dont il ne s'étonnait plus.

À vingt-deux heures, il sortait de chez lui, équipé comme pour une prise de service, grimpait dans sa voiture, direction les cimetières du Père Lachaise et le Montparnasse. Il avait fait une promesse à Létizia, il ferait tout pour la tenir.

Il sillonna les alentours des deux cimetières. Les boulevards se vidaient des piétons et les véhicules se faisaient de plus en plus rares. Vers une heure du matin, tandis qu'il circulait boulevard Edgard Quinet et s'apprêtait à virer à droite dans la rue Émile Richard, il lui sembla voir un reflet rouge, fugace. Aussitôt, il pensa aux feux-stop d'un véhicule stationné. Il renonça à s'engager dans la rue, bifurqua à gauche sur le boulevard Raspail, stationna son véhicule au plus près dans la contre-allée, puis repartit à pied rapidement. L'adrénaline montait en lui, et c'était cela qu'il aimait, même si, à ce moment précis, il se faisait un film.

À l'angle du boulevard Quinet et de la rue Émile Richard, il s'avança un peu et passa juste la tête pour observer. Son cœur s'accéléra, les poils de ses bras se hérissèrent. Trois hommes qui marchaient sur le trottoir se dirigeaient vers lui. Il rebroussa chemin et se dissimula dans les buissons du terre-plein central du boulevard. Les trois hommes stoppèrent, s'assirent sur le muret de la vitrine du magasin de pompes funèbres qui faisait l'angle. Ils semblaient attendre quelque chose ou quelqu'un... Ils allumèrent chacun une cigarette et parlèrent ; Franck pouvait les entendre. Leur dialecte s'apparentait selon lui à une langue des pays de l'Est. Lorsqu'ils eurent terminé leur clope, l'un d'eux, le plus grand, sortit une bouteille de son sac à dos, s'en enfila une rasade et la fit passer à ses deux compères. Franck se dit alors qu'il venait de se faire un film sur ces trois types qui n'étaient en réalité que des S.D.F. pochtrons, et s'en voulut.

Il décida néanmoins d'attendre qu'ils partent pour retourner dans la rue. La bouteille réintégra le sac, et trois nouvelles cigarettes furent allumées, puis les hommes se levèrent. Franck, accroupi dans les buissons, commençait à

avoir des fourmis dans les jambes. Deux des hommes repartirent rue Émile Richard, il poussa un soupir de soulagement. Le troisième, celui qui avait sorti la bouteille, se baissa pour ramasser tous les mégots de clope et les fourra dans son sac.

Une nouvelle poussée d'adrénaline envahit Franck. Ce n'était pas le comportement d'un S.D.F., mais celui d'un gars qui ne voulait laisser aucune trace derrière lui.

Il retourna se placer à l'angle, se baissa et observa discrètement. Il les vit s'avancer sur le trottoir de gauche, puis disparaître derrière les arbres. S'en suivit un bruit de porte coulissante et il les aperçut à nouveau traversant la rue. Les types transportaient une échelle recourbée et des mallettes vers le mur délimitant une partie du cimetière qu'ils passèrent très vite. L'échelle, tirée depuis l'intérieur, disparut.

— Bingo, chuchota Franck.

Il s'avança à son tour dans la rue, caché derrière les arbres, jusqu'à ce qu'il avise une camionnette blanche en stationnement, la seule de la rue. Il passa sa main sur le capot, il était encore chaud. Il mémorisa le numéro d'immatriculation en se le répétant plusieurs fois, s'assura que son arme était bien dans l'étui accroché à sa ceinture, puis se dissimula derrière un arbre. Aucun bruit ne filtrait du cimetière.

Il patienta. Ces types n'étaient pas ici par hasard et Franck avait un pressentiment. C'étaient les assassins de Manu, et il voulait en avoir le cœur net. Après vingt minutes d'attente, il sortit une clope de son paquet, quand soudain, il sentit une présence...

— Tu retournes doucement et tu lèves mains en haut.

La voix était basse, sourde. Quelque chose de dur lui appuyait sur le bas des reins.

Franck s'exécuta en se maudissant.

Il venait de se faire piéger comme un bleu.

Une fois passé le mur, Sergueï avait retiré l'échelle et accompagné Piotr et Casmir jusqu'au caveau sur lequel se trouvait le buste signé Giacometti. Les deux commis se mirent aussitôt au travail. Sergueï alluma un cigare et s'assit un peu plus loin, sur une tombe. Il ressentait un malaise diffus depuis qu'ils étaient arrivés, et la fumée l'écœura vite. Il éteignit son cigare, s'approcha des deux gars qui s'activaient outils en mains, et leur glissa un mot en russe à l'oreille. Il retourna vers le mur, redressa l'échelle, l'appuya dessus sans passer les crosses en haut, puis grimpa doucement. Il regarda avec discrétion au-dessus du mur et scruta la rue vers la gauche puis vers la droite ; tout était calme. Il allait pour redescendre lorsqu'il perçut un mouvement et vit qu'un type était planqué, trois arbres en aval de la camionnette. Il l'avait vu bouger. Il lui semblait seul mais il fallait qu'il s'en assure.

Il prit l'échelle, repassa voir Piotr et Casmir pour leur dire de continuer et de l'attendre planqués quelque part lorsqu'ils auraient finis. Il franchit le mur, assura le Tokarev dans sa main et, fidèle à son surnom, remonta tout doucement la rue. Il n'avait vu qu'un seul type rôder, un curieux ou un concurrent, il voulait savoir. Au moment où le planqué allumait une clope, Sergueï s'avança sans bruit et lui planta le canon de son arme dans le dos.

— Tu retournes doucement, et tu lèves mains en haut.

Le gars obtempéra sans broncher. À voir son visage, il paraissait fatigué mais ne semblait pas avoir peur. Il lui planta le canon de son pistolet dans le ventre, passa la main à hauteur de ceinture, y sentit une arme. Il l'en délesta et la glissa dans sa ceinture. Puis il lui demanda en russe son identité. Ne recevant aucune réponse, il réitéra en français.

— J'ai pas l'habitude de répondre avec un flingue sur le bide, répondit le gars.

Le Tokarev s'abattit avec force sur la tempe de Franck. Quelques étoiles et un trou noir plus tard, il était allongé sur le trottoir. Sergueï regarda tout autour de lui, la rue Émile Richard était déserte. Il ouvrit la portière arrière de sa camionnette, en ressortit avec du fil de fer, lui attacha les chevilles et les poignets, puis le hissa à l'intérieur. Il referma la porte et commença à le fouiller. Lorsqu'il ouvrit le portefeuille, il vit une carte de Police. Il remit le

tout dans la poche de Franck, rangea son arme dans l'étui, puis lui plaça un chiffon dans la bouche qu'il bloqua avec un large morceau de scotch.

Il retourna auprès de Piotr et Casmir, et comme ils n'avaient toujours pas terminé, leur donna un coup de main en leur expliquant ce qui venait de se passer.

Quand ils chargèrent le buste dans la camionnette, Franck était toujours dans les vapes. Du sang avait coulé en grande quantité sur son visage. Ils décidèrent de lui placer un tissu sur les yeux.

— Plus prudent. Lui c'est flic... dit Sergueï en serrant le tissu.

La camionnette démarra...

La journée avait été longue pour Guillaume. Alexandre était resté dans le bâtiment toute la journée et n'était même pas sorti pour déjeuner. Le patron de la brasserie s'était étonné de le voir assis là, consommant café sur café. Guillaume sortait de temps en temps, puis revenait s'asseoir au même endroit. Le tenancier avait fini par lui demander ce qu'il attendait, alors il lui avait sorti discrètement sa carte de Police, et raconté qu'il était en planque mais ne pouvait pas lui en dire plus, ajoutant qu'il comptait sur sa discrétion. L'autre lui avait répondu qu'il était d'accord, flatté d'avoir été mis dans la confiance. Depuis, à chaque fois que leurs regards se croisaient, le taulier lui adressait un clin d'œil complice.

Il déjeuna sur le pouce, un croque-monsieur, et s'octroya une bière. C'est le patron qui vint le servir.

— C'est pour moi, je vous invite, lui dit-il, avec à nouveau un clin d'œil complice.

— C'est gentil mais non, je préfère régler...

— ... Allez, allez, pas d'histoires !

Il se pencha vers lui :

— Je sais que vous êtes là pour le foyer d'Africains au bout de la rue. C'est magouille et compagnie, ces gens-là... depuis qu'ils sont là, y'a des vols partout, alors si vous pouvez nous en débarrasser, ce serait bien.

En d'autres circonstances, Guillaume lui aurait mis son poing dans la gueule, mais là, il se retint. Que ce type soit raciste, il s'en foutait complètement, seule la planque l'intéressait. Il lui répondit simplement « merci », d'une voix un peu étouffée.

Vers dix-huit heures, il vit sortir Alexandre en compagnie de trois autres types avec qui il discuta un moment sur le trottoir, puis il regagna son véhicule tandis que Guillaume sortait du bar pour récupérer son scooter.

Il reprit la filoché, mais problème : les embouteillages. La camionnette était régulièrement bloquée et s'il restait derrière en scooter, il allait finir par se faire repérer. Par moments, lorsqu'il y avait une grande ligne droite, il la doublait, attendait dans une rue adjacente qu'elle passe et se remettait derrière

en laissant plusieurs véhicules s'intercaler.

Il leur fallut plus d'une heure et demie pour arriver rue Dareau. Guillaume avait compris la destination, et anticipé. Il avait doublé la camionnette d'Alexandre et s'était planqué dans le square de la rue Émile Dubois. Elle arriva un quart d'heure après et s'arrêta devant l'immeuble. Alexandre en descendit et attendit un peu, mais au bout de quelques minutes il passa son bras par la vitre ouverte et appuya sur le klaxon. Quelques instants plus tard, Valérie sortit presque en courant, lui sauta au cou pour l'embrasser et grimpa dans le véhicule.

Guillaume les suivit mais il allait devoir faire gaffe ; elle connaissait bien son scooter.

— Sale pute, grommela-t-il, il te siffle et tu rappliques.

Il resta prudemment très loin derrière la camionnette, et, au bout de quelques kilomètres, il comprit qu'ils se dirigeaient vers L'Hay-Les-Roses.

Bien que découragé, il décida de continuer lorsqu'Alexandre s'arrêta devant une supérette. Guillaume prit soin de poursuivre sa route et se plaça à un endroit d'où il pouvait surveiller son domicile sans risques.

Après un peu d'attente, la camionnette arriva. Alexandre en descendit, un sac de provisions dans une main, sa caisse à outils dans l'autre. Valérie suivait, son sac à dos à la main.

Guillaume démarra dans leur direction et fut à leur hauteur avant qu'ils n'ouvrent le portail. Il descendit du scooter en le laissant tomber à terre et se précipita sur Alexandre qui, surpris, se retourna brusquement.

Un type avec un casque sur la tête fonçait droit sur lui. Il entendit Valérie hurler : « Guillaume, NON ! » et laissa tomber ce qu'il tenait dans les mains, mais trop tard. Il reçut deux poings dans la gueule qui lui firent voir des lucioles et sentit qu'on lui balayait les jambes. Tombé violemment sur le sol, il reçut trois ou quatre coups de pieds dans les côtes et le ventre, puis une voix lui murmura : « La prochaine fois, je te crève ! ». Valérie tenta de s'interposer mais Alexandre la balaya d'un revers de main.

Lorsque Guillaume repartit, il vit des gens rassemblés aux fenêtres alentours, certains avaient leur téléphone portable à la main. Il releva le scooter qui n'avait pas cessé de tourner, l'enjamba et démarra à vive allure.

Cela faisait dix ans qu'Anita Dunos venait toutes les semaines fleurir la tombe de son défunt mari au cimetière du Montparnasse. Chaque fois, elle respectait tout un protocole et ne manquait jamais une étape. Tout d'abord, elle posait le bouquet qu'elle avait apporté sur le coin du cénotaphe, s'emparait du vase où les fleurs de la semaine précédente finissaient de faner, tout en parlant à son Raymond.

— Hier soir, Madame Boisseau est venue prendre un petit verre de porto avec moi... Mais si ! Madame Boisseau. La petite dame du quatrième, tu sais bien ? Son mari est mort d'une glissade dans les escaliers en quatre-vingt-quatorze... ou quinze, je sais plus, moi.

Elle sortait les fleurs du vase, les posait sur le sol et vidait l'eau dans l'intervalle entre deux sépultures.

— Enfin, une glissade... C'est ce qu'elle a dit à tout le monde parce que le... Ah, comment qu'il s'appelait donc... V'là que je perds la tête... Bon, peu importe, son mari, il ne suçait pas que de la glace.

Elle empoignait ensuite le broc d'eau récupéré au passage à l'entrée du cimetière, rinçait le vase, l'égouttait consciencieusement, puis, la main gauche posée sur la tombe, le reposait exactement là où il avait laissé une marque ronde sur le marbre.

— Elle non plus, elle ne suce pas que de la glace, hein ?... La bouteille de porto a pris une claque.

Puis elle déballait soigneusement le bouquet de fleurs des champs, remplissait le vase d'eau jusqu'à sa moitié, surtout pas plus. Elle y versait le petit sachet de conservateur offert gracieusement par le fleuriste, puis disposait ses fleurs le plus harmonieusement possible.

Elle baissa le ton, jeta un coup d'œil à droite et à gauche, se pencha sur la pierre tombale.

— Et en parlant de sucer... Ben, la mère Boisseau... Avec le gardien... Non, pas Fernandez, il est parti. Mousse, il s'appelle, le nouveau gardien... Un ancien militaire, ben... Je pense bien que... Enfin tu vois ce que je veux dire... Bon, j'arrête de te raconter des trucs comme ça... Ça va te donner des

idées...

Ensuite, elle pliait soigneusement le papier cellophane et le ruban de raphia, et glissait le tout dans son sac. Elle les rangerait en rentrant dans le dernier tiroir du buffet de la cuisine, ils iraient rejoindre le stock des dix dernières années. Elle gardait tout, Anita, on ne sait jamais, ça peut toujours servir... Enfin elle se redressait, poussait un soupir de soulagement, satisfaite du devoir accompli, croisait ses mains sur son bas-ventre et se plongeait dans une méditation profonde. Au bout de quelques minutes elle se signait, envoyait un baiser à Raymond, – enfin, à la pierre tombale – attrapait son sac et, avant de partir, jetait un regard sur les sépultures alentour comme pour se rassurer et être sûre que la tombe de son Raymond était bien mieux tenue que celles des autres. Elle n'était pas envahie de mousse ou de lichens tenaces, et il s'y trouvait toujours des fleurs fraîches. Enfin, elle s'en allait tranquillement jusqu'à la semaine suivante.

Mais aujourd'hui, ce fut un peu différent. Une bande de sagouins, il n'y avait pas d'autre mot pour elle, avait fait des travaux sur le mausolée d'à côté et avait laissé des éclats de béton ou de ciment par terre. Sur le dessus, quatre tiges de ferrailles tordues pointaient vers le ciel, et un pied de biche était resté derrière une plaque de marbre noir qui affirmait en lettres d'or que le souvenir était éternel.

— Doux Jésus, il n'y a plus de respect !

C'est d'un pas décidé qu'elle se dirigea vers la guérite située à l'entrée pour dénoncer ce grave manquement à l'ordre qui devait régner dans un lieu de recueillement et de prières.

Tout foutait le camp, décidément...

Boris décrocha le téléphone à la deuxième sonnerie.

Son interlocuteur se présenta comme étant de permanence à la salle d'informations et de commandement. Il l'appelait conformément à la note de service qui stipulait que tout fait délictueux se produisant dans un cimetière devait être, sans délais, transmis à la Brigade Criminelle, groupe « Le Guenn ».

Boris le remercia en réprimant un ricanement ; le gars lui avait annoncé tout cela d'une traite, sans respirer. Mais son envie de ricaner lui passa rapidement lorsque cette personne lui apprit qu'un vol avait eu lieu la nuit précédente au cimetière du Montparnasse, mais aussi qu'il y avait sur place des indices et un outil oublié. Le surveillant des lieux avait pris toutes les dispositions pour que personne ne touche à rien. Il attendait sur place, à l'entrée située rue Émile Richard.

Au vu de ces infos, Boris interrompit le bavard et mit fin à la conversation. Il appela l'I.J. et leur donna rendez-vous à l'entrée du cimetière. Cinq minutes plus tard, une voiture, gyrophare en action et sirène hurlante, les transportait là-bas, Dédé et lui. Le gardien les attendait à l'entrée.

À peine étaient-ils descendus de voiture, qu'il se précipita sur eux pour leur raconter qu'une vieille dame, qui passait toutes les semaines fleurir la tombe de son défunt mari, lui avait signalé une tombe vandalisée. Il les accompagna ensuite jusqu'à l'endroit du vol.

Rien ne fut laissé au hasard : pied de biche ramassé et placé dans un sac plastique après que les empreintes eurent été relevées, photos prises. Un mégot de cigare repéré sur une tombe à proximité fut aussi récupéré. Des prélèvements A.D.N. furent effectués aux endroits les plus probables où les mains des voleurs auraient pu se poser. Ensuite, ils suivirent les traces, encore bien visibles sur le sol, jusqu'à l'endroit où les cambrioleurs avaient passé le mur.

De l'autre côté du mur, il n'y avait plus aucune trace sur le sol. Du coup, ils se mirent tous en quête d'indices, élargissant le champ des investigations de manière circulaire. Au bout d'une heure, ils se rendirent à l'évidence. Mis à part plusieurs mégots de clopes et quelques mouchoirs en papier usagés

soigneusement collectés, aucun indice directement exploitable n'avait pu être trouvé.

Dédé avait noté les coordonnées d'Anita Dunos. Il la convoquerait au service ultérieurement pour l'auditionner ; quant au gardien, il serait convoqué dès le lendemain. Les techniciens assurèrent à Boris que le maximum serait fait pour qu'il ait les résultats des recherches paluches et A.D.N. le plus vite possible.

Le froid et l'humidité réveillèrent Franck. Il tenta de se redresser mais s'aperçut que ses bras et jambes étaient entravés. Néanmoins, il réussit à s'asseoir. Il avait un bout de chiffon dans la bouche, maintenu par du scotch qui débordait sur les narines, l'empêchant de respirer correctement. Il se pencha et frotta son visage sur le sol pour l'enlever. Même s'il s'écorchait la peau, le scotch commença à se déliter.

Après quelques minutes, il réussit à ouvrir la bouche pour cracher le bout de chiffon. Il pouvait à nouveau respirer normalement. Un liquide chaud lui coulait du nez et sur la joue, il avait dû sérieusement s'amocher. Il se remit assis et regarda autour de lui. Il était dans un lieu clos baigné d'une sombre clarté. Il lui sembla qu'il s'agissait d'une grotte. Il regarda ses chevilles, elles étaient liées avec du fil de fer et il devait en être de même pour ses poignets dans le dos.

Ses yeux s'habituant à la pénombre, il distingua une grande hauteur de plafond, une pièce immense, soutenue par des piliers tournés. Ça lui faisait penser à la carrière de Gravelle qu'il avait visitée une fois. La clarté venait des parois blanches, il s'agissait sans doute d'une ancienne carrière de calcaire. Il n'y avait aucun bruit si ce n'est celui d'un clapotis d'eau quelque part. À part cette clarté diffuse, pas une lumière ne lui indiquait une quelconque sortie. À quelques mètres de lui se trouvaient son arme et son téléphone portable. Il rampa pour s'en approcher et appuya avec le nez sur le bouton de mise en marche de son téléphone. Celui-ci s'alluma tout de suite ; il sentit alors une bouffée d'espoir l'envahir mais il lui restait encore à déverrouiller le clavier. Il se pencha à nouveau sur le portable mais renonça en voyant que la réception du réseau était indisponible. Il allait donc falloir qu'il se débrouille tout seul.

Il regarda ses chevilles et comprit qu'il ne pourrait pas faire glisser le fil de fer car il avait été soigneusement fixé et formait un huit entre les deux pieds. L'entrave avait été torsadée au milieu, impossible à casser. Il se tortilla sur lui-même avec pour seul but de faire passer ses mains devant. Pour y parvenir, il fallait d'abord qu'il réussisse à passer ses bras sous ses fesses puis, en se penchant très en avant, à la limite d'avoir le souffle coupé, ramener ses jambes devant lui.

Après plusieurs tentatives avortées, il n'avait réussi qu'à resserrer les liens et ne sentait plus ni ses pieds ni ses mains. Une douleur terrible lui vrilla le

crâne ; il se laissa tomber sur le côté. Il savait qu'il ne devait surtout pas paniquer. Il tenta de se calmer en contrôlant sa respiration. Petit à petit, les battements de son cœur revinrent à un rythme normal. Le mal de crâne, bien que toujours présent, devint plus supportable lui aussi. Alors, plutôt que de s'asseoir, il essaya la manœuvre sur le côté.

Il tenta de nombreuses fois mais se retrouva les bras coincés à hauteur des genoux. Il reprit son souffle puis, après une profonde inspiration, il réessaya de toutes ses forces, et ses mains arrivèrent à la hauteur de ses chaussures. Les genoux sur le front, il ne pouvait pas rester ainsi, il fallait que ça passe. Il poussa un cri de bûcheron, quelque chose craqua dans son poignet gauche, mais les mains étaient passées, ses jambes se déplièrent, il était soulagé. Il resta là, immobile, récupérant son souffle tant bien que mal, pendant un temps qu'il ne put estimer. Il lui sembla même s'être assoupi.

Quand il se redressa, il attrapa son téléphone portable, déverrouilla le clavier mais il n'y avait toujours aucun réseau même pas celui d'urgence. Il regarda ses mains, elles étaient gonflées et souillées de sang. Le fil de fer était entré profondément dans les chairs. Avec le pouce et l'index droit, il réussit à attraper le bout du fil de fer et commença à vouloir l'enlever. Tout en tordant les mains, il tirait délicatement dessus, le tournait et s'aidait de ses dents, pour dévider l'entrave. Lorsque ses mains furent libérées, un fourmillement douloureux les envahit puis se changea en élancements, surtout au niveau du poignet gauche. Il se frotta les mains l'une contre l'autre pour réactiver la circulation sanguine mais la douleur devint insoutenable. Il hurla, un hurlement de bête sauvage, puis il serra les dents et entreprit, les doigts gourds, accompagné de gestes maladroits, de libérer ses pieds, tout aussi douloureux que ses mains. Il se recroquevilla sur lui-même, mit sa tête dans les bras et se força à penser à des choses positives. Il fouilla ses poches, trouva son paquet de clopes, son briquet, en alluma une et tira dessus avec délectation.

Au bout d'un certain temps, la douleur laissa place à une sensation de lourdeur, ponctuée d'élancements, sauf dans la main gauche qui devenait de plus en plus douloureuse. Il ramassa son arme ainsi que son téléphone et réussit à se mettre debout. Il commença à marcher. Au fonds de la grotte, une cavité sombre apparut. Il s'agissait peut-être d'une galerie qu'il fallait emprunter. Il repensa alors à la façon dont il s'était fait avoir par ce type. Comme un débutant... vraiment trop bête.

Il regarda son portable, la date et l'heure fonctionnaient encore : samedi... **9h20**. Ce qui voulait dire, selon ses calculs, qu'il s'était fait alpaguer aux alentours de deux heures du matin. La cavité sombre était bien une galerie. Il l'éclaira quelques secondes avec la lumière de son portable, mit ses mains contre la paroi et avança en tâtant avant chaque pas le sol avec ses pieds.

La journée du vendredi avait été longue pour Boris. L'enquête n'avancait pas, les résultats A.D.N. et empreintes papillaires ne correspondaient à rien, ou alors à des individus décédés. Les yeux rougis, une équipe de trois fonctionnaires était en train de se détruire la vue à petit feu à force de scruter les écrans vidéo à la recherche de camionnettes blanches et à essayer de lire leur plaque d'immatriculation. Mais ils n'avaient rien, pas un début de piste, la pire situation pour un flic. Boris envisageait de remettre en place des planques dans les cimetières. Il en avait parlé à Arnaud Héraut de la Viguerie qui assurait la permanence du week-end. Le seul problème consistait à trouver des effectifs, et il était hors de question de renvoyer des B.A.C. d'arrondissements, le procureur n'accepterait jamais. Dès lundi, il demanderait une réquisition pour la B.R.I.¹⁹

Par ailleurs, le cas de Guillaume le tracassait. Il ne répondait toujours pas au téléphone, sa mère ne l'avait pas revu, sa compagne ne voulait plus le revoir, ni même en entendre parler. Elle avait fini par expliquer à Boris ce qui se passait entre eux, la gifle de Guillaume, son attitude violente et méprisante. Elle lui avait fait part de ses craintes, aussi. Elle pensait qu'il pouvait devenir violent et s'en prendre à elle ou à son nouvel ami, Alexandre. Boris n'avait pas à juger, mais il s'était étonné quand elle avait prononcé ce prénom. Valérie lui avait sèchement répondu que c'était sa vie et qu'elle n'avait de comptes à rendre à personne, surtout pas à lui. Elle avait mis fin à la conversation en lui précisant qu'elle ne voulait plus qu'il l'appelle. Guillaume était parti, point barre, elle n'avait plus rien à voir avec lui. Boris ne put s'empêcher de songer que, malgré les différends qui les opposaient, Valérie avait mis fin à sa relation avec Guillaume parce qu'elle avait rencontré quelqu'un. Un tel cynisme lui fit froid dans le dos. Cette pensée lui rappela sa conversation avec Soizic. Il décida alors d'appeler sa femme, mais après plusieurs sonneries le répondeur se déclencha, lui demandant de laisser un message. Il raccrocha, soucieux, mais prit rapidement une décision. Ce week-end, il allait le passer à la maison, avec femme et enfants, couperait son téléphone et ne retrouverait le boulot que lundi.

Il réunit toute l'équipe pour faire un point. C'était Antoine qui assurait la permanence, il allait continuer à éplucher les dossiers afin de trouver le petit détail qui leur avait échappé jusque-là. Rien de plus pour le moment, alors Boris alla saluer le patron dans son bureau, souhaita bon courage à Antoine et descendit au parking récupérer sa voiture. Même s'il savait très bien que, malgré sa bonne volonté, il n'éteindrait pas son téléphone, il allait enfin faire une pause en famille, cela faisait si longtemps...

En rentrant chez lui, il sut tout de suite, que quelque chose ne tournait pas rond. Armor ne lui fonçait pas dans les jambes, comme à son habitude lorsqu'il rentrait. Aucun bruit, tous les volets étaient fermés, les lumières, éteintes. Il appela Soizic avec une boule à l'estomac. Puis les enfants. Il ne reçut aucune réponse. Il alluma le plafonnier de la cuisine, entra dans la pièce,

et vit une feuille de papier posée sur la table. Fébrile, il la prit et la lut.

“Boris, je suis partie une semaine avec les enfants chez tes parents en Bretagne, je suppose que tu ne peux pas te libérer. Si par hasard ou miracle tu pouvais nous rejoindre, ce serait avec plaisir que nous passerions une semaine ensemble. Je ne t’attends pas, mais tu es le bienvenu. Je comprends que ton travail te prenne beaucoup de temps mais j’en ai marre maintenant de t’attendre, j’aspire à autre chose. Je ne t’ai pas téléphoné, je n’ai pas voulu te déranger, et puis sûrement que tu n’aurais pas répondu, alors, comme j’avais beaucoup à faire avec les bagages, je suis partie, comme ça... Appelle-moi si tu le veux, si tu as le temps. Ce n’est pas dit que je te réponde, alors laisse-moi un message, et, si j’ai le temps, je te rappellerai. Bonne semaine. Soizic.”

Il fut tenté de déchirer la feuille mais la reposa sur la table. Il prit une bière dans le frigo, ôta son blouson, puis se rendit dans le salon. Affalé dans le canapé, il envoya valdinguer ses chaussures et essaya à nouveau d’appeler Soizic mais tomba directement sur le répondeur...

Franck était arrivé au bout du tunnel. Le long de la paroi, ses mains n'avaient rencontré que de la pierre froide et humide. Il avait mal dans les pieds et les mollets. Ses élancements douloureux au poignet gauche et son mal de crâne ne passaient pas. Il s'assit un moment et réprima l'envie de se servir de la lampe torche de son téléphone ; il ne voulait pas gaspiller le peu de batterie qui lui restait. Pas d'issue possible par ici, il lui fallait faire demi-tour et retourner dans la grotte.

Une demi-heure de plus de marche, une heure en tout, pour rien, pour se retrouver au point de départ. Il se releva péniblement, remit sa main sur le mur et avança. Seul avantage à cet aller-retour inutile, il pouvait désormais aller plus vite qu'à l'aller, il n'avait pas rencontré d'obstacles comme des trous ou des crevasses. Il eut envie de se griller une clope, mais ne voulait pas s'arrêter maintenant. Il se promit de le faire quand il serait revenu dans la grotte, sorte de carotte pour le motiver : « Avance et tu auras ta dose ».

10h25.

Lorsqu'il sortit de la galerie, il s'assit et s'alluma une clope, enfin... mais le clapotis de l'eau lui donna soudain une soif impérieuse. Il termina rapidement de fumer et entreprit de faire le tour de la grotte. Il se trouvait effectivement dans une carrière, on pouvait voir les traces des coups de pics sur le calcaire, et les piliers tournés, laissés par les ouvriers pour soutenir la voûte, en étaient caractéristiques. Il finit par trouver la source d'eau. Elle suintait sur une des parois, glissait le long d'une excroissance de roche et tombait en un mince filet dans une sorte de vasque en pierre naturelle, creusée au fil des années.

Il se mit à genoux, pencha la tête en dessous et but en aspirant bruyamment. Ici, personne ne lui ferait de remarques... Deux minutes avant, il était encore un être humain, debout sur ses jambes, et maintenant, il ressemblait à un animal, lapant de l'eau avec frénésie pour sa survie. Nous sommes peu de choses... Il en profita pour se laver les mains et se passer de l'eau sur le visage, avant de se laisser aller, le dos contre la paroi. Il n'avait rien pour emporter de l'eau avec lui, et ne savait pas s'il en trouverait ailleurs

dans la carrière. Pour l'instant, avant d'en avoir fait le tour, il était coincé dans ce lieu. Il se dit avec optimisme que si on l'avait amené ici, c'est qu'il y avait une ouverture quelque part, il fallait simplement la trouver. Il sourit en pensant à l'histoire de Philibert Aspaïr, le premier cataphile reconnu.

Portier au Val de Grâce, le 3 novembre 1793, alors que la Terreur battait son plein dans les rues de Paris, il profita de l'agitation du moment pour se glisser dans les carrières situées sous l'hôpital. Son ambition était de rejoindre le caveau des Chartreux, distant de quelques centaines de mètres par les galeries, muni d'une bougie, afin d'y dérober quelques bouteilles de Chartreuse qui y étaient entreposées. Seulement, il n'est pas facile de s'orienter sous terre. Au bout d'un moment, il s'aperçut qu'il était sur une fausse route, mais lorsqu'il voulut faire demi-tour, il trébucha et sa chandelle s'éteignit. Il se retrouva dans le noir, seul et perdu, sans que personne n'ait connaissance de son expédition. Les ouvriers de l'I.G.C.²⁰ avaient découvert son corps momifié onze ans plus tard, le 30 avril 1804. Il fut identifié grâce à son trousseau de clefs et inhumé sur place. Depuis, un monument à sa mémoire avait été érigé.

— Voilà, si je crève ici, je veux y être enterré et qu'on construise un monument en mon honneur.

Il continua l'exploration de la grotte, car pour l'heure il n'était pas à l'ordre du jour de crever ici. Il ressentait encore quelques fourmillements dans la main droite et les pieds, la douleur de son poignet gauche devenait si aiguë qu'il avait du mal à le mouvoir. Il lui semblait qu'il enflait, la chair était bien entamée par le fil de fer mais il ne saignait plus. Son mal de tête, lui, ne faisait qu'amplifier. Il n'avait pas ses cachets habituels contre la migraine et allait devoir faire sans. Il but à nouveau, avec abondance, même s'il n'avait plus vraiment soif, et reprit sa marche, examinant les moindres zones, même plus sombres, les moindres anfractuosités où pouvait peut-être se cacher l'entrée d'une galerie...

Alexandre présentait des contusions et des hématomes sur les pommettes, ainsi qu'au niveau des côtes et sur l'abdomen. Valérie avait rempli une bouillotte de glace qu'il posait sur tous les endroits douloureux de son corps. Aucune plaie saignante, mise à part une arcade sur laquelle il avait placé un pansement suturant. Il était vert de rage, l'autre ne lui avait laissé aucune chance. Il lui était tombé dessus alors qu'il avait les deux mains prises, l'empêchant de répliquer immédiatement. Il avait tout lâché, mais pas assez vite. Il s'était fait avoir, avait pris une trempe par l'ex-conjoint de sa gonzesse, et devant elle en plus, c'en était trop, il était profondément vexé.

Valérie était pourtant aux petits soins pour lui. Il s'était allongé sur le canapé en caleçon, une bière fraîche sur un guéridon, la poche de glace dans une main.

— Il faut aller déposer plainte ! Tu te rends compte ? Il aurait pu te tuer.

— Non. Je ne vais pas passer la nuit au commissariat et aux urgences pour ce connard, je réglerai ça plus tard.

— En parlant d'urgences, il vaudrait peut-être mieux y aller, si ça se trouve tu as une hémorragie interne, ça va faire une poche de sang qui va gonfler, et si elle pète...

« Et si elle pète... » En lui-même, Alexandre se disait qu'elle n'avait vraiment pas inventé la poudre, mais pour ce qu'il attendait d'elle, elle n'avait pas besoin non plus d'avoir fait l'E.N.A.

— Tiens, en parlant d'un truc qui gonfle, lui dit-il en l'attrapant par le bras.

Elle baissa les yeux et pouffa de rire en voyant l'excroissance visible à hauteur du caleçon.

— Toi, alors ! Tu ne penses qu'à ça.

Elle baissa son caleçon et se pencha sur son problème avec toute la gourmandise qu'il en attendait. Il l'attrapa par les cheveux et imprima à sa tête un mouvement de haut en bas. Il allait prendre son plaisir égoïstement, mais ça soulagerait et calmerait ses douleurs.

« Et pendant ce temps-là, tu fermeras ta gueule... » pensa-t-il, alors qu'elle commençait à s'occuper de lui... Il sentit le picotement annonciateur du plaisir monter au creux de ses reins, se cambra, appuya sur la tête de Valérie et se laissa aller en poussant un cri rauque. Elle eut un haut le cœur.

Dès qu'il la lâcha, elle se précipita dans la salle de bains, il l'entendit cracher. Il attrapa un mouchoir sur le guéridon, s'essuya le membre tout en souriant. Le week-end s'annonçait prometteur.

— Tu sais que je n'aime pas ça ! Pourquoi tu l'as fait ?

— Parce que j'ai trop mal, je ne peux rien faire d'autre.

— Fallait me prévenir, quand même...

— Je le ferai la prochaine fois, gueule pas, et tiens, passe-moi mon téléphone.

Elle s'exécuta avec une moue boudeuse à laquelle il ne fit pas attention, sachant que quelques minutes plus tard elle aurait déjà oublié.

— Tu peux me laisser ? J'ai un coup de fil pour le boulot à passer.

— T'es sûr que ce n'est pas à une de tes salopes, plutôt, que tu vas téléphoner ? dit-elle, un sourire jaune aux lèvres.

— Mais non, chérie. Je ne connais qu'une salope, tu le sais bien... C'est toi.

Elle sortit de la pièce en haussant les épaules.

Alexandre avait compris comment elle fonctionnait, il savait comment elle aimait qu'on la traite.

Il ouvrit son téléphone à la recherche d'un numéro dans l'application des pages jaunes, et une fois qu'il eut trouvé le contact, il jeta un coup d'œil

autour de lui pour s'assurer que Valérie n'était pas là, puis composa le numéro...

Sergueï était allé récupérer Piotr et Casmir au dépôt de Villejuif. Il les avait embarqués dans la camionnette et roulait en direction des Yvelines, vers une magnifique propriété bâtie sur plusieurs hectares de forêt, à proximité de Rambouillet. Ils connaissaient bien la route puisqu'ils y avaient travaillé avec Dubreuil ; la propriétaire était très sympa. Une marquise de quelque chose, qui venait de l'acquérir pour près de deux millions d'euros. Il s'agissait juste d'un pied à terre proche de Paris.

Elle avait eu besoin d'eux pour des travaux de déblaiement dans les dépendances. Dépendances qui, entre les granges, celliers, étables et écuries, auraient largement pu servir à loger un immeuble entier de la cité des 4000. Malgré cela, elle devait s'y ennuyer, parce qu'elle avait passé son temps à venir parler avec eux pendant qu'ils bossaient. Elle leur avait fait visiter la demeure principale, comprenant deux ailes sur un étage sous combles autour d'une rotonde datant du XVIII^e siècle. Treize pièces principales, dont sept chambres, le tout restauré dans la tradition de l'époque par des ouvriers agréés Monuments de France.

Les tableaux, bronzes, porcelaines et autres œuvres d'art avaient attiré l'œil de Sergueï. Discrètement, il avait pris des photos avec son téléphone portable. Ses commanditaires avaient été enchantés de ce qu'ils avaient vu et en avaient profité pour faire leur marché sur catalogue. La commande passée, un acompte substantiel avait été versé, il ne restait plus qu'à aller se servir et livrer.

La marquise, en veine de confidences, mise en confiance par ces gentils messieurs toujours prêts à rendre service, leur avait confié qu'elle partait aux États-Unis pendant un mois dans sa propriété de l'Idaho. Lorsqu'il entreprit de retourner chez elle avec ses gars, Sergueï savait qu'elle était déjà partie depuis deux jours. Le tout était maintenant de savoir si la propriété était gardée en son absence ou non, car elle ne leur avait pas précisé ce détail. C'est aussi pour cette raison qu'ils étaient partis tôt en ce samedi après-midi. Ils voulaient être sûrs de ne pas tomber sur un vigile ou un gardien, et, si tel était le cas, étudier un peu à quoi ils s'exposaient, et comment ils allaient pouvoir le neutraliser.

Ils arrivèrent en fin d'après-midi. La propriété était très isolée et la route peu passante. Sergueï gara la camionnette sur le bas-côté. Il y avait peu de chance que quelqu'un les repère. Il s'approcha du portail et sonna. Piotr et Casmir étaient restés dans le véhicule. Inutile de se pointer à trois. Si quelqu'un venait ouvrir le portail, il prétexterait avoir oublié des outils, et ainsi, personne ne soupçonnerait quoi que ce soit.

Il attendit un moment après avoir appuyé et écouta attentivement. Aucun aboiement de chien, aucun bruit sur les gravillons de l'allée. L'écran du visiophone situé sous la sonnette demeura noir. Il réitéra son geste, attendit encore, mais le silence était complet. Il retourna au véhicule et annonça aux deux autres que la voie était libre. Il allait leur montrer la portion de mur partiellement effondrée, donnant sur un chemin forestier, par laquelle ils passeraient pour pénétrer dans la propriété. Ensuite, ils iraient dîner, et une fois la nuit tombée, ils reviendraient commettre leur forfait.

Guillaume était reparti à toute vitesse le vendredi soir. Il fonçait sans rien voir, ne s'arrêtant ni aux stops ni aux feux, et faillit percuter plusieurs véhicules. Sa tête le brûlait. Pourquoi n'avait-il pas pris son arme ? Il avait pourtant bien préparé le film dans sa tête, c'était simple et rapide : il sortait son arme, les flinguaient tous les deux, puis s'en collait une. Fin de l'histoire...

Il en avait des larmes dans les yeux, rien ne s'était passé comme il l'aurait voulu. Pourquoi n'avait-il pas eu le courage de le faire ? Il n'était qu'une pauvre merde, un moins que rien, voilà ce qu'il pensait de lui-même. Il se trouvait bien pire que cela encore, mais les mots qui lui venaient à l'esprit n'étaient pas assez forts pour se qualifier avec pertinence, ou plutôt se disqualifier.

Inconsciemment, il revint vers la rue Nationale, rangea son scooter où il l'avait garé la veille et regagna la Vigie Olympiades. À l'intérieur, il se laissa tomber sur un des fauteuils qui lui avaient servi de lit la nuit précédente. Il sortit l'arme de son sac, la posa sur le plus proche bureau et resta prostré un moment. Anéanti, perdu. Des envies d'alcool lui venaient, comme souvent lorsque ça n'allait pas. Il se leva et chercha dans tous les placards et recoins, chose qu'il n'avait pas fait la veille, mais il n'y trouva que des paquets de gâteaux vides et des boîtes de conserves, quand soudain, il vit enfin ce qu'il cherchait. Une demi-bouteille de scotch rescapée d'un pot datant de... il valait mieux ne pas le savoir. De toute façon, il s'en foutait. Ce qu'il voulait, c'était boire jusqu'à s'enivrer.

Il força sur le bouchon qu'il eut du mal à dévisser, et s'en enfila une rasade à même le goulot. La brûlure de l'alcool lui donna un rapide coup de fouet. Il se rassit, la bouteille entre les jambes, puis attrapa son arme. Les yeux dans le vide, il la contemplait, tout en buvant de grandes gorgées... Puis il approcha l'arme de son visage et la passa sur sa joue. Il s'enfila une nouvelle gorgée et ferma les yeux. À présent, il se concentrait sur sa respiration... il la voulait lente... et c'était maintenant le cas. La crosse qui caressait sa joue était froide, mais peu importe. Il commençait à ne plus savoir vraiment ce qu'il faisait, mais soudain une bouffée de chaleur l'envahit, et, pris de panique, il

rouvrit les yeux et rangea l'arme dans son sac. « *Quel con tu fais !* » pensa-t-il. Il allongea à nouveau les jambes et but jusqu'à ce que la bouteille soit vide.

Complètement ivre, il commençait à sentir une torpeur l'envahir. Demain, il recommencerait, demain, il aurait sa vengeance, demain... Et pourquoi attendre, d'ailleurs ? Il allait tout de suite leur montrer qu'il n'était pas un faible. Il allait leur montrer qu'ils n'étaient pas quittes.

Il attrapa son téléphone, écrivit un texto qu'il envoya à Valérie, mais eut bien du mal à le taper tant les touches étaient minuscules. Une fois qu'il l'eut envoyé, il éteignit l'appareil et se laissa gagner par le sommeil...

11h00.

Franck était reparti pour l'exploration de ce qu'il appelait la grotte. Il avançait, passait derrière les anfractuosités de roche, scrutait chaque coin à la recherche d'une autre galerie. Il avait de plus en plus mal partout et son poignet gauche lui faisait souffrir le martyre. Il s'était arrêté pour enlever son blouson et déchirer une manche de sa chemise afin de maintenir son bras en écharpe. Il sentait moins la douleur le poignet soutenu ainsi. Il devait être cassé, c'était sûr, il avait doublé de volume. Malgré le mal, l'angoisse et la fatigue, la faim commençait à le tenailler. Son estomac émettait des borborygmes de plus en plus bruyants. L'eau qu'il avait avalée y était peut-être pour quelque chose. « Manquerait plus que j'me sois empoisonné ! »

Alors qu'il continuait sa marche derrière une taille de roche, il sentit un courant d'air. Il s'avança et vit une galerie qui s'enfonçait. Le souffle frais qu'il recevait était plutôt de bon augure. Il s'avança prudemment, un pied après l'autre, en posant la main droite sur la paroi. Plus il avançait, plus le courant d'air était fort. Il reprit espoir, même s'il ne voyait aucune lueur. Il ne distinguait pas bien le sol, alors il posait les pieds avec précaution.

12h00.

Il arriva au bout de la galerie, mais le découragement l'assaillit de nouveau. Sous ses doigts, il sentait de la ferraille. Il mit son portable en mode torche et constata que la galerie était obturée tout en largeur comme en hauteur par deux vantaux métalliques. Il essaya de pousser et de tirer sur la poignée, en vain. La porte était scellée dans les parois par d'énormes gonds, la serrure, démesurée, mais un détail étrange lui apparut... Elle semblait entretenue. Franck comprit que cette issue était empruntée, mais ça ne le rassura pas pour autant : cela ne voulait pas dire qu'elle l'était de façon régulière.

Exténué, il se laissa glisser jusqu'au sol et s'alluma une clope. Le courant d'air venait du léger vide sur les côtés et en dessous de la porte. Il se pencha un peu, posa son visage sur le sol et éclaira en-dessous. De ce qu'il pouvait apercevoir, la galerie continuait... La sortie était sûrement par là. Le vent qui

passait en-dessous ne lui laissait aucun doute. Il lui fallait trouver le moyen de l'ouvrir. Il éteignit son téléphone pour économiser la batterie, très important, puis écrasa sa clope et tenta de mettre des coups dans la porte, mais cette dernière ne bougeait pas d'un centimètre. Seule la douleur de sa blessure se réveilla violemment. Il se tint le poignet et hurla des injures jusqu'à ce que ça s'apaise un peu. Il fallait qu'il se calme et écoute s'il percevait un petit bruit, même lointain... Mais aucun son ne filtrait, mis à part le bruissement du vent. Il avait envie d'appeler à l'aide mais se retint, inutile de gaspiller ses forces pour rien. Que faire ? Rester là et attendre que quelqu'un vienne, autant prendre son flingue et se tirer une balle tout de suite dans la tronche. Son flingue...

Il le dégagea de sa ceinture, ralluma son portable en mode torche, une idée de fou lui vint en tête... Il recula un peu, arma la culasse. Le bras droit tendu, il visa la serrure puis tira. Le bruit de la détonation fut assourdissant. Des étincelles jaillirent de la porte, quelque chose lui siffla aux oreilles et une gerbe de poussière s'échappa du mur derrière sa tête. La balle avait ricoché sur la tôle ; c'était inévitable mais il s'était raccroché à ce fol espoir quelques instants. Il s'approcha de la porte, la tôle était juste éraflée à l'endroit de l'impact. Une zébrure brillante sur la couleur rouille uniforme. Il fut tenté de placer le canon sur le trou de la serrure et de tirer à nouveau, mais renonça.

« Non. Pas tout de suite... Quand je n'aurai plus rien à perdre, quand ce sera la dernière solution. »

Pour le moment, il devait essayer d'ouvrir cette foutue porte d'une autre manière. Il retourna dans la grotte à la recherche de quelque chose pouvant servir d'outil, ou faire levier pour l'ouvrir. Il remit l'arme à sa ceinture, rempocha son portable et fit le trajet en sens inverse.

14h50.

Il ressortit de la galerie et se précipita à l'endroit où il y avait de l'eau. Il but tout son saoul et s'accorda une pause clope. Il ne lui en restait plus beaucoup, elles fondaient comme neige au soleil. Il évita de les compter et savoura celle qu'il fumait.

— Quand j'en aurai plus, ce sera une bonne occasion pour arrêter de fumer.

Sa détermination à vouloir sortir de l'endroit lui ôtait presque ses douleurs. Il se releva et arpenta le lieu dans toute sa largeur, faisant des allées et venues, le regard fixé au sol. Il cherchait un objet assez costaud et s'accrochait à cette idée comme un naufragé à sa bouée.

Boris avait fini par s'endormir sur le canapé. La bière lui avait échappé des mains et le contenu de la bouteille s'était répandu sur le tapis. La vibration de son téléphone le réveilla. Il regarda le cadran, un numéro qu'il ne

connaissait pas s'affichait. Ça ne devait pas être Soizic, même s'il aurait bien aimé... Il décrocha et fut assailli par une voix de femme à la limite de l'hystérie.

— Calmez-vous, qui êtes-vous ?

— ...

— Valérie, calmez-vous et expliquez-moi.

— ...

— Vous êtes allée déposer plainte ?

— ...

— Il aurait fallu, peut être, parce que là, je ne peux pas faire grand-chose pour vous.

— ...

— Des menaces, c'est-à-dire ?

— ...

— D'accord, un texto. Bon, surtout, gardez-le, ne l'effacez pas.

— ...

— C'est ça, demain allez déposer plainte.

Il raccrocha, inquiet. Il essaya à nouveau d'appeler Soizic mais n'obtint que le répondeur.

— Fais chier !

Il composa un nouveau numéro.

— Antoine ? Salut, c'est Boris. Excuse-moi de te déranger. On a un gros problème avec Guillaume, on se retrouve au 36.

— ...

— Merci, Antoine, toutes mes amitiés à Amandine.

D'un bond, il se leva du canapé et mit un coup de pied involontaire dans la bouteille de bière. Après avoir juré contre lui-même, il enfila son blouson et sortit ses clés.

En cours de route, il appela Yann, son fils, qui lui répondit. Ils étaient bien arrivés au Guilvinnec : *“Oui, maman est là, mais non, elle ne veut pas te parler. Tu arrives quand ? Beaucoup de boulot, ouais, je comprends. Des bisous à tout le monde, voilà c'est fait. Essaie de venir quand même, papa, ce serait cool...”*

Sergueï, Piotr et Casmir s'étaient introduits dans la propriété par la brèche du mur. Ils avaient laissé la camionnette un peu plus loin et comptaient la rapprocher quand ils auraient rassemblé tous les objets. Il n'y avait rien de lourd. Des tableaux, des bronzes et quelques porcelaines Ming. Piotr portait l'échelle en aluminium. Il avait demandé à Sergueï en quoi elle leur serait utile, celui-ci lui avait sobrement répondu de se mêler de ce qui le regardait et qu'il en verrait l'utilité le moment venu.

Arrivés devant le perron à double révolution qui menait à la porte d'entrée, ils s'accroupirent un moment pour scruter les environs. Sergueï crut apercevoir un éclat lumineux en lisière de la forêt. Il fit un signe aux deux autres, et, la main sur la crosse du Tokarev, regarda à nouveau attentivement, mais plus rien. L'éclair avait disparu. Il s'agissait sûrement d'un animal, le coin était peuplé de chevreuils, de renards et de sangliers, sans parler des chats errants.

Ils grimpèrent sur le perron. Sergueï fit signe à Piotr de déplier l'échelle le long du mur jusqu'en bordure de toit. Il sortit une bombe de crème chantilly de la sacoche à outils et monta. Il glissa la main sous les planches de rives, puis sous les premières tuiles, et trouva ce qu'il cherchait. Il secoua la bombe et remplit le boîtier du système d'alarme avec la chantilly. Une fois descendu, il lui fallut une poignée de secondes pour crocheter la porte et l'ouvrir. L'alarme se mit en route mais n'émettait qu'un faible miaulement, inaudible au-delà de quelques mètres. Cela ne durerait pas longtemps, l'humidité de la crème chantilly allait provoquer un court-circuit. *Comment peut-on ne pas investir dans un système d'alarme digne de ce nom quand on a une maison remplie d'objets de valeur ?*

À l'intérieur, il parcourut les pièces et désigna de sa lampe-torche les objets à emporter. Piotr et Casmir commencèrent à apporter dans le hall d'entrée les tableaux que Sergueï leur avait montrés. Il savait exactement ce qu'il fallait embarquer et vérifierait au moment de charger ; il les laissa travailler...

Il s'approcha de la porte d'entrée et regarda à l'extérieur. Il aperçut à nouveau l'éclair lumineux qu'il avait vu tout à l'heure, exactement au même

endroit. Un animal bien immobile ? Non, ce n'était pas cela, ce n'était pas normal. Il devait s'en inquiéter et en avoir le cœur net. Il repartit dans la pièce où les deux autres s'activaient à transporter tout ce dont ils se rappelaient, s'octroyant quelques petites babioles au passage, pour leur plaisir personnel. Il leur dit sur un ton faussement détendu qu'une fois qu'ils auraient terminé, ils devraient l'attendre à l'intérieur, et sans un bruit. Ses gars acquiescèrent, il s'en alla.

Sergueï connaissait les lieux. Il avait visité l'endroit de fond en comble avec Dubreuil et la propriétaire. Sa mémoire était infaillible. Il y avait dans l'autre aile une porte donnant sur l'arrière de la bâtisse. Une fois devant, il la crocheta et se retrouva dans le parc. Il lui suffisait de rejoindre le bois quelques mètres devant, puis, une fois à l'abri des arbres, de marcher un peu sur la droite pour voir à quoi ressemblait cet animal. Il longea toute l'aile gauche du bâtiment avant de se plier en deux et de se précipiter derrière un tronc. Une fois à l'abri, il se redressa et s'enfonça dans le sous-bois. Il avançait, appuyant à peine sur le sol pour n'émettre aucun bruit, et prenait garde à ne pas toucher de branches basses. Il dérangerait un oiseau de nuit qui s'envola en hululant, alors il s'arrêta et scruta la pénombre. Il n'entendait rien. Il reprit sa marche, les sens en alerte. Il effleurait le sol, l'oreille attentive, quand soudain, il entendit. Un chuchotement, un murmure... il en était sûr ! Et ça venait de la droite. Il se glissa à hauteur du sol et continuait d'avancer quand il les aperçut. Quatre hommes habillés en treillis, dissimulés derrière des buissons, jumelles de vision nocturne aux yeux. Ils portaient des armes à la ceinture. Il se redressa pour mieux les observer. Sur leur veste on distinguait des écussons.

— Eh merde ! Gendarmes..., chuchota-t-il.

Ils s'étaient fait repérer, oui, mais à quel moment ? Il avait vraiment fait attention à tout. Les deux autres baltringues ne sortaient jamais, ils n'avaient pas pu causer et n'avaient pas de téléphone. Sergueï ressortit du bois comme il y était entré. C'était maintenant à lui de jouer, et il avait un coup d'avance...

Une fois à l'intérieur, il expliqua aux deux autres qu'ils devaient tout sortir sur le perron. Lui, il allait chercher la camionnette, et ensuite il les aiderait à tout charger. Il préféra ne pas leur parler des gendarmes pour le moment, inutile de les affoler, il fallait qu'ils aient l'air naturel.

En descendant le perron, il se savait être une super cible pour les quatre mecs en planque. Heureusement pour lui, la fonction sniper ne fait pas encore partie des spécialités des forces de l'ordre. Tout de même, la présence de ces gendarmes ici l'inquiétait...

Étaient-ils là pour faire du renseignement ?

Les suivre et voir où ils allaient livrer leur larcin ?

Pour les interpeller ?

Apparemment, les gendarmes n'étaient que quatre... il opta donc pour

l'option « renseignements ».

Il arriva à la brèche du mur sans incidents et s'avança sur le chemin forestier jusqu'à la route. Il récupéra la camionnette dans une entrée du sous-bois et la gara au droit de la brèche. Il refit le chemin en sens inverse, évitant de regarder l'endroit où se trouvaient les flics. Il demanda à Piotr et Casmir d'emporter les tableaux dans la camionnette. À l'intérieur, baissé derrière une fenêtre, il regardait vers les gendarmes lorsqu'il vit encore plusieurs éclairs lumineux : ça bougeait...

Il fit monter une balle dans la culasse du Tokarev, le remit à sa ceinture, ressortit, un tableau sous le bras, et se dirigea vers la brèche. Tous ses sens étaient en alerte. Il était tendu, prêt à la riposte. À la camionnette, il passa le tableau à Piotr qui le posa sur le plancher avec deux autres. Il se dirigea ensuite vers le bas-côté opposé, la main sur sa ceinture, à deux doigts de la crosse, comme s'il avait besoin de satisfaire une envie urgente.

— Gendarmerie Nationale, levez les mains et ne bougez plus.

Les quatre pandores venaient de sortir du bois, armes à la main. Sergueï se laissa tomber dans le fossé opposé, saisit son automatique. Une fois au sol, il se retourna vivement. Ils étaient alignés tous les quatre comme à la parade. Trop beau pour être vrai !

— Gros cons ! leur lança Sergueï, poulets prêts pour chasse...

Le Tokarev aboya quatre fois, pas une de plus. Les quatre gendarmes, surpris, n'eurent pas le temps de réagir. Ils tombèrent au sol, une balle en pleine tête pour chacun ; l'un d'eux tira dans un pur réflexe, mais la balle alla se perdre dans les frondaisons. Piotr et Casmir avaient levé les mains et s'étaient collés contre la camionnette, regardant le spectacle, effarés. Leurs yeux allaient des quatre corps agités de soubresauts à Sergueï qui remettait son arme à la ceinture.

— Tu les as tous butés... dit Piotr en Russe, d'une voix tremblante.

— Non, Sergueï a donné à ces connards, le repos éternel... lui répondit-il aussi en Russe, puis il se pencha et ramassa deux Sig-Sauer au sol. Un dans chaque main, il vérifia d'un coup d'index que l'indicateur de charge était levé ; ils étaient armés, prêts à servir.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Casmir, inquiet.

Deux coups de feu plus tard, Piotr et Casmir gisaient au sol. Pour eux aussi, le repos éternel c'était maintenant, et ils n'avaient pas eu le temps de comprendre ce qui se passait.

Sergueï prit le Tokarev à sa ceinture, le nettoya avec un pan de sa chemise, et le glissa dans la main de Casmir. Il plaça l'index de ce dernier sur la queue de détente et déclencha un tir. Il nettoya également les deux armes qui lui avaient servi à descendre ses complices, les plaça dans les mains de deux gendarmes, et les fit tirer aussi. Enfin, il arracha les plaques de la camionnette, sortit un bidon d'essence, aspergea l'intérieur avec et craqua une

allumette.

Il s'éloigna un peu et regarda un moment les flammes avant de s'enfoncer dans les bois.

Franck avait parcouru la carrière dans tous les sens, les yeux rivés sur le sol. Mis à part des petits bouts de ferraille insignifiants et des cannettes rouillées, il n'avait rien trouvé d'intéressant qui puisse l'aider à forcer la porte.

Il était revenu s'asseoir à côté de la vasque d'eau ; s'il devait crever, il préférerait que ce ne soit pas de soif. Son poignet gauche était très enflé et, pour autant que la faible clarté le lui permettait, il vit qu'il devenait bleu, et même noir, par endroits. La plaie créée par le fil de fer se boursouflait sur les bords. Elle suppurait, un liquide jaunâtre commençait à apparaître. La douleur était insoutenable. Des élancements se propageaient dans son bras, jusqu'à l'épaule, et même dans la nuque. Ce qui complétait son mal de crâne ne faisant qu'empirer.

Appuyé contre la paroi, il se tenait le poignet de l'autre main avec l'impression toute illusoire que ça le calmait. Mais, très vite, les élancements revenaient, impitoyables. Alors il changeait à nouveau de position et gagnait quelques microsecondes de répit. Il ôta l'écharpe de fortune, se pencha en avant et trempa tout son avant-bras dans la vasque. La fraîcheur de l'eau calma la douleur presque instantanément. Il resta ainsi quelques instants puis se rassit, dos contre la paroi, et ferma les yeux. Toutes ces années à traquer la délinquance sur la voie publique, toutes ces années à trimer comme un con, pour finir là dans ce trou à rat. Pourquoi le mec ne l'avait-il pas buté ? Pourquoi l'avait-il amené là et lui avait-il laissé son arme ? Quelque part, avoir son arme lui permettrait, le moment venu, quand il n'y aurait plus d'espoir ou lorsque la gangrène aurait bien commencé à lui bouffer le bras, d'en finir, de ne plus souffrir.

Personne ne savait où il était. Il aurait dû être en province, en arrêt-maladie, nul ne connaissait sa quête, et personne ne s'en inquiéterait avant quinze jours. Alors, qui viendrait le chercher là ? Lui-même ne savait pas où il était. Seul Idem percevrait son absence, et encore, ce ne serait que purement alimentaire. Il sourit en pensant au petit chat qui allait attendre sa gamelle en vain. Malin comme il était, il irait ailleurs ; il avait sûrement plusieurs cantines.

Le fait de penser au chat le ramena à des yeux qui l'avaient enchanté quelques mois auparavant. Aurélie, et ses yeux *mordorés*. Ils s'étaient quittés un matin, après une dispute. Elle lui reprochait de ne pas lui donner assez d'affection, elle attendait qu'il lui en apporte plus. Elle voulait plus de présence, de tendresse, et non pas que des nuits. Elle voulait des jours, des week-ends, des semaines, des mois, des années. Franck avait toujours vécu avec des femmes dont les exigences étaient devenues plus fortes au fil du temps. Il en avait épousé deux fois ; relations qui s'étaient soldées par deux divorces et moult séparations. Elles ne comprenaient pas qu'il ne puisse se projeter sur le long terme, que pour lui tout était provisoire, seul comptait l'instant présent. *Carpe diem*, se plaisait-il à répondre à leurs questions. Il n'avait aucun sens de la longue durée, se méfiait des serments d'amour éternel et de l'indéfectible fidélité. Il préférait savourer les moments qu'ils vivaient, sans chercher des certitudes pour tout à l'heure, demain, dans un mois, ou même la vie entière. Il ne pouvait pas offrir cela. Il le savait. Sa vie affective était aujourd'hui inexistante, mais il ne savait pas comment y remédier. Il s'était tellement blindé qu'il n'éprouvait plus aucune empathie, plus aucun sentiment positif, plus rien pour ses prochains. Seul comptait son travail, c'était sa seule satisfaction.

Là, dans cette grotte, il touchait du doigt sa solitude. Là prenait tout son sens la phrase qu'il avait prononcée la nuit où Manu était mort : "*Et je crèverai tout seul.*" S'il jamais il s'en sortait, il reprendrait contact avec Aurélie. Elle l'aimait, c'était sûr, d'un amour sincère et profond. Il avait vu ses larmes lorsqu'il l'avait laissée partir. Elle avait quinze ans de moins que lui, mais qu'est-ce que quinze ans dans une vie ?

Là, il frôlait la mort comme jamais il ne l'avait approchée au cours de ses vingt-sept ans de police.

Là, il la touchait du doigt, et ressentait d'autant plus cette solitude, palpable, présente. Il ne voulait plus être seul. Jamais. Il demanderait à Aurélie de l'aider à redevenir humain. Alors il fallait qu'il s'en sorte.

Ce projet d'avenir lui redonna une force, presque surhumaine. Il se redressa et hurla :

— Eh ! Y'a quelqu'un, ici ?... Est-ce que quelqu'un m'entend ?... Oh ?... Mais répondez, MERDE !

Seul l'écho lui répondit.

Son « Merde » tonitruant rebondit plusieurs fois sur les parois, semblant lui répondre et le narguer.

Le vibreur du téléphone réveilla Dubreuil, il dormait toujours avec l'appareil sous l'oreiller. Il se retourna en maugréant, heurta les fesses de la gonzesse couchée à côté de lui. Il se leva en lui glissant une main entre les cuisses et ne reçut en réponse qu'un gloussement endormi. Elle se mit à onduler du bassin, mais le nom sur l'écran imposait une réponse. Pour que Sergueï l'appelle à cette heure-là, c'est qu'il y avait eu un problème.

— Oui, Sergueï.

— ...

— Je t'ai dit de ne jamais venir ici.

— ...

— Maintenant ?

— ...

— J'arrive.

Il se dirigea vers la porte d'entrée, une boule au ventre. Il y avait eu un souci, et de taille... il allait se retrouver vraiment dans la merde.

— Tu vas où, mon loulou ?

— Prendre l'air, rendors-toi.

— C'était qui ?

— Un représentant.

— À cette heure-là ?

— Fais pas chier, dors !

Il se cogna le petit orteil dans les pieds d'un meuble et finit d'arriver à la porte à cloche-pied en jurant tout ce qui lui venait à l'esprit. Il tourna la clef dans la serrure, ouvrit la porte, et ensuite tout devint flou. Une main l'agrippa au cou, le tira à l'extérieur, tandis qu'un poing venait s'écraser sur son nez.

— Espèce de sale poute, tou m'as vendu aux flics.

La voix de Sergueï était grave et sourde. Dubreuil prit un deuxième bourre-pif, sur l'arcade cette fois. Il bredouilla un truc inintelligible, la main crochetée dans ses amygdales l'empêchant de parler.

— Je vais crever toi, mon coco, mais avant, tou vas payer.

Sergueï entraîna Dubreuil en le tenant par le cou jusque derrière la maison où se trouvait un apprentis. Il le lâcha violemment. Dubreuil suffoquait, il reprit sa respiration avec difficulté. Assis par terre, il se massait la gorge, son nez saignait beaucoup.

— Alors, sale petite poute, tu croyais Sergueï un petit poussin ?

Dubreuil reniflait, crachait et toussait.

— Non, je...

Le coup de pied qu'il reçut dans les côtes lui coupa le souffle, il se retrouva plié en deux.

Sergueï se pencha et posa un genou à terre. Il l'attrapa par les cheveux, colla la bouche contre son oreille et lui raconta comment un simple cambriolage s'était soldé par un carnage faisant six morts, parce qu'il avait un associé qui pensait pouvoir se débarrasser de lui facilement.

— Non, je te jure... tenta d'argumenter Dubreuil.

La claque qu'il reçut lui retourna la tête, accentuée par le fait qu'il était toujours tenu par les cheveux.

— Joue pas, j'aime pas ça !

— D'accord, mais non, je te dis que je t'ai pas vendu.

Sergueï s'était relevé, un deuxième coup de pied dans les côtes plia Dubreuil à nouveau en deux.

— Moi pas parlé, les deux connards pas parlé aussi, alors c'est toi. Je suis sour...

— Non...

— Ton gueule ! Moi je sais... c'est... TOI !

Dubreuil sentit une légère hésitation dans le ton de Sergueï, il en profita.

— Les gendarmes vous ont peut-être repérés, sont pas tous cons.

— Pas possible.

— Quelqu'un vous aurait vu traîner dans le coin et les aurait avertis ?

— Non, pas possible non plus. J'ai fait attention. Toi peur de moi et décider de débarrasser. Sale poute.

Un nouveau coup de pied, suivi d'un autre, puis encore d'un autre. Sergueï était furieux. Dubreuil se protégeait comme il pouvait de la pluie de coups qui s'abattait sur lui. Le souffle coupé, il ne pouvait plus parler, ni bouger. Il se savait vraiment mal barré. L'autre allait le tuer, à mains nues, là, devant son apprentis, derrière sa maison. C'était trop con...

— Écoute Sergueï, bâtard. Je vais crever toi, mais avant, tu vas rembourser argent à mes associés. Eux payer cent cinquante mille euros.

— J'n'ai pas cet argent.

— Toi, démerde ! Demain midi, ou crève !

Un nouveau coup de pied scella le contrat à sens unique que Sergueï venait de passer avec Dubreuil. Affalé par terre, il le vit partir. Dès qu'il fut

assez éloigné, il se leva, trop heureux d'être toujours en vie, rampa jusqu'à chez lui et s'enferma dans la salle de bains.

— Tu faisais quoi, loulou ?

— Rien ! Et là, je vais chier, alors tu dors et m'emmerde pas avec tes questions à la con !

Elle l'emmerdait, et pas qu'un peu. Il n'avait pas envie de lui faire voir sa gueule défoncée qui se reflétait dans la glace. Il fit couler l'eau et commença à s'asperger le visage.

— T'es sûr que ça va ?

— Eh, tu sais pas, toi ? Casse-toi, rentre chez toi, tu m'emmerdes !

— Quoi ? Mais y'a pas de métro à cette heure-là !

— Je m'en fous ! Fais du stop, avec le cul que t'as, ça va marcher.

— T'es vraiment qu'un salaud !

Il entendit claquer la porte de la chambre. Enfin !

La connaissant, elle ne l'emmerderait plus pendant un bout de temps...

Boris était arrivé le premier au 36.

Comme chaque fois qu'il montait cet escalier devenu mythique, au linoléum usé par des générations de flics, il ressentait une sorte de fierté. Il était passé par le sas où sommeillait le gardien de la paix de faction, puis sous le néon bleu et blanc annonçant la Brigade Criminelle. Les bureaux étaient déserts, il aimait bien ce calme, ce silence. Il se fit couler un café sans oublier de mettre cinquante centimes dans la boîte en alu.

Soudain, il entendit les pas d'Antoine sur les lattes de plancher dans le couloir.

— Salut, Boris.

— Merci d'être venu, un café ?

— Oui, je veux bien ! Alors, il y a un souci avec Guillaume ?

— Ouais... Il a explosé la gueule au mec de Valérie, et il n'y est pas allé de main morte, apparemment ! L'autre ira déposer plainte tout à l'heure.

— Et merde...

— Comme tu dis. Là, il est dans la merde, grave. Tu m'avais dit que tu avais fait border son téléphone, non ?

— Oui, je vais regarder où il en est, mais les dernières positions que j'ai eues le situaient dans la Somme, chez sa mère, puis rue Dareau, à deux pas de son domicile...

— Il surveille sa gonzesse, ça doit être comme ça qu'il leur est tombé dessus, ce soir.

— Sûrement... Ah ! Et on l'avait localisé à L'Haÿ-les-Roses, aussi.

— O.K., alors regarde ça et dis-moi si on peut le localiser maintenant, il faut régler ce problème en urgence.

— J'y vais. Eh, tu sais, Boris, le bornage pour Guillaume, il est autorisé par personne. Je suis passé par un copain qui bosse chez Orange.

— Je m'en fous, t'as bien fait. Si on te demande des comptes, réponds que c'est moi qui t'ai dit de le faire.

Antoine sortit du bureau la mine sombre. Un collègue qui part en vville, ce

n'est jamais anodin. De plus, Guillaume avait toutes les apparences du mec calme, serein, bien dans ses baskets, et rien n'aurait pu laisser supposer qu'il pète un câble de cette façon. Comme quoi...

Il alluma son ordinateur, ouvrit la page consacrée au bornage de Guillaume Farès. Boris attendait dans son bureau, ses pensées l'emmenaient bien loin de là, en Bretagne, au Guilvinnec. La maison aux volets bleus de son enfance, le jardin plein de massifs d'hortensias, la fierté de sa mère... Il s'imaginait là-bas, sur la terrasse, la lune se reflétant dans les eaux du port, donnant des allures fantomatiques aux chalutiers qui se balançaient doucement. Il comprenait Soizic. La Crim' lui bouffait sa vie privée, elle avait envie de week-ends, d'horaires fixes et de vacances en famille. Elle ne pouvait plus se satisfaire de « peut-être », il lui fallait des assurances pour demain, après-demain et beaucoup plus tard. Sans le savoir, sans se connaître, à quelques heures d'intervalles, le commandant Boris Le Guenn et le major Franck Évrard en arrivaient aux mêmes conclusions.

Pour Boris, à presque cinquante ans, il était peut-être temps de tirer sa révérence, de passer à autre chose, de trouver un autre service plus tranquille. Il allait y réfléchir, même s'il ne se voyait pas à trier les crayons dans un commissariat de banlieue, ou déguisé en « lapin de corridor » à la préfecture.

Antoine entra dans le bureau, des feuilles à la main, ce qui mit un terme à ses réflexions.

— Alors, quoi de neuf ? demanda Boris.

— Hier, en soirée, localisé rue Dareau. Puis mobile jusqu'à L'Haÿ-les-Roses, il y reste une demi-heure environ. Ensuite, on le retrouve mobile jusqu'à Paris 13^e arrondissement, il reste un moment rue Nationale et passe la nuit rue du Javelot.

— Normal, il n'y a pas mal de parkings souterrains là-bas...

— Aujourd'hui : ce matin, borné à L'Haÿ-les-roses encore, puis sur le 4^e arrondissement, il y passe la journée. Il repart en début de soirée, retourne à L'Haÿ-les-roses, mais il n'y reste pas longtemps non plus. Retour rue du Javelot, de là il envoie un texto et il éteint son téléphone.

— En clair, là, on ne sait plus où il est maintenant ?

— Non. Téléphone éteint, pas de bornage possible.

— Bon, on y va.

— On va où ?

— Rue du javelot, se faire les parkings souterrains.

Guillaume s'était réveillé avec une gueule de bois carabinée, un mal de crâne lui tambourinait les tempes. Il voulut se lever, perdit l'équilibre et se vautra lamentablement. Il n'eut même pas le temps d'arriver aux toilettes et

vomit sur le sol dans un coin de la pièce. L'odeur abominable envahit rapidement tout le local. Il alla dans la kitchenette se passer de l'eau sur le visage. Lorsqu'il se vit dans la glace piquée, au-dessus de l'évier, il eut du mal à se reconnaître. Le teint de plus en plus gris, amaigri, les traits tirés, les yeux jaunis, soutenus par des cernes violacés et profonds. La barbe de plusieurs jours n'arrangeait rien à son allure... Ses cheveux gras partaient dans tous les sens faute d'entretien et formaient des carottes. Il ne ressemblait plus en rien au capitaine Farès, mais aux types qu'il auditionnait dans une autre vie, après quarante-huit heures de garde à vue.

Il regarda sa montre, elle indiquait trois heures du matin. L'odeur de la pièce était insoutenable, il ne pouvait pas rester dans cette puanteur. Il attrapa son arme, son téléphone, fourra le tout dans son sac à dos et sortit.

00h25.

Franck se réveilla en sursaut. Perdu dans ses pensées, il avait fini par s'assoupir, assis sur le sol. Il ouvrit péniblement les yeux et mit plusieurs secondes à se souvenir d'où il était. Tout était flou, au propre comme au figuré. Il eut du mal à stabiliser sa vision. Les murs, le plafond et les piliers, tanguaient. Son poignet lui provoquait maintenant des élancements dans tout le corps. En sueur, tremblant, il avait probablement de la fièvre, une grosse fièvre due à l'infection de son poignet qui avait triplé de volume.

La bouche sèche, il se pencha vers la vasque mais hésita, l'eau était peut-être empoisonnée... Toutefois, au point où il en était de toute façon, il fallait qu'il s'hydrate, sinon il ne donnait pas cher de sa peau. Il se mit à laper l'eau comme un chien, puis plongea son avant-bras gauche dans la vasque. La fraîcheur soulagea temporairement les élancements. Il y plongea également la figure, secoua la tête en se relevant, faisant naître des lucioles lumineuses devant ses yeux. Il jeta un regard à son portable qui n'avait presque plus de batterie et fit l'inventaire de ses poches : arme, téléphone, quatre clopes, un briquet et un chewing-gum à la menthe qu'il s'empessa d'enfourner dans sa bouche. La mastication occasionna une réaction immédiate de son estomac qui se mit à grogner ; il le recracha.

Il remit l'arme à sa ceinture, se leva avec énormément de difficultés et commença à avancer. Il ne voulait pas rester immobile, ni se laisser aller au découragement. Il allait à nouveau inspecter toute la grotte et finirait forcément par trouver une issue. Ses chevilles aussi étaient douloureuses. Il souleva son pantalon, les plaies laissées par le fil de fer étaient devenues rouge foncé et gonflées. Serrant son bras en écharpe contre son torse, il avança lentement. Malgré ses vertiges, il arrivait quand même à stabiliser sa vision. Le souffle rauque, la jambe traînante, il marchait, grand et pitoyable à la fois. Le parcours n'était pas sans obstacles, il trébucha à plusieurs reprises. Soudainement, son regard avisa une chose non repérée lors de sa première inspection. Peut-être était-il passé derrière un pilier qui lui avait masqué ce qui maintenant lui sautait aux yeux.

Au fond de la grotte, une sorte de coulée bouchait ce qui semblait être une

galerie haute de plusieurs mètres. Au-dessus de cette coulée, une cavité plus sombre pouvait laisser penser à un passage. Il accéléra le pas, faillit tomber. Il était essoufflé et ses jambes tremblaient. À cet endroit précis, une coulée, probablement une injection de bentonite, ce béton liquide dont se servait l'I.G.C. pour combler les réseaux menaçant de s'écrouler. Ils en injectaient des tonnes qui se déversaient dans les galeries, limitant les risques d'effondrement mais occasionnant des dégâts irréversibles à certains trésors souterrains, au grand dam des cataphiles. Cette coulée de bentonite lisse se déversait de ce qui semblait être une ancienne galerie et, là-haut, à trois ou quatre mètres, il y avait un passage entre l'ancien plafond de la galerie et la coulée de béton.

Franck sentit l'espoir lui regonfler la poitrine, l'issue était là-haut, il en était sûr. Il posa la main droite sur la coulée de béton, la pente était raide, la surface, lisse. Il leva sa jambe droite, cala son pied contre la roche, leva le gauche mais glissa et chuta violemment au sol. L'escalade était trop périlleuse, il n'avait pas assez de force et ses membres blessés l'empêchaient de grimper convenablement.

Il se reçut sur le bras, la douleur fut fulgurante. Un voile rouge lui remplit les yeux, il sombra dans une semi-inconscience.

Les procéduriers de la brigade criminelle du S.R.P.J.²¹ de Versailles étaient penchés sur les corps des quatre gendarmes, de Piotr et Casmir. Les pompiers finissaient d'éteindre l'incendie du camion. Un automobiliste qui rentrait chez lui, avait alerté la gendarmerie locale. Devant l'ampleur de la scène, ils avaient avisé le procureur de la République qui avait saisi la section criminelle de Versailles. Tous les groupes avaient envoyé leurs effectifs sur place.

Selon les premières constatations, les gendarmes tués faisaient partie de la section de recherches de Versailles. C'est pour cette raison que le Procureur avait saisi la Police Judiciaire. Les deux autres corps étaient inconnus, aucun papier d'identité retrouvé sur eux. Une équipe de l'I.J. avait investi la demeure, pris des photos et effectué des prélèvements.

— Un cambriolage qui tourne mal, affirma un des procéduriers.

— Ils n'ont laissé aucune chance aux gendarmes, une balle en pleine tête pour chacun, répondit un collègue.

Des badauds commençaient à s'approcher, maintenus à l'écart par les gendarmes derrière des rubalises tendues assurant le périmètre de sécurité. Quels que soient l'heure ou l'endroit, et là, en l'occurrence, au milieu de nulle part, une intervention de police ou de gendarmerie attirait systématiquement les curieux.

— Ils se sont flingués mutuellement. Les gendarmes ont dû les surprendre, échanges de coups de feu.

— L'emplacement des corps n'est pas compatible avec cette version des faits. Regarde celui qui tient le Tokarev, il est quasiment tourné dans l'autre sens.

— Il a peut-être tenté de prendre la fuite après avoir pris une bastos...

— Prendre la fuite avec une balle en pleine tête ? Je n'y crois pas... et qui aurait mis le feu à la camionnette ?

Des fourgons mortuaires s'approchaient, les corps allaient être emportés vers l'I.M.L. de Versailles pour examen et autopsie. À l'intérieur, les techniciens de l'I.J. avaient terminé leurs constatations. Les procéduriers avaient relevé toutes les empreintes et prélevé les A.D.N. sur les deux corps non

identifiés. Ils avaient également fait un test réactif à la poudre sur la main de celui qui tenait le Tokarev, révélé positif. Ils en avaient profité pour faire le même test sur les mains des deux gendarmes ; positif pour l'un, négatif pour l'autre.

— C'est bizarre, le Sig-Sauer a tiré une balle et il n'y a pas de réaction sur la main du collègue, ça veut dire que ce n'est pas lui qui a tiré !

— C'est bien ce que je te disais et ça me conforte dans l'idée qu'une autre personne a mis le feu à la camionnette...

— Tu penses qu'il y a d'autres mecs ?

— Je pense, oui. Des mégots ont été retrouvés dans le manoir et aucun des deux n'a de clopes sur lui.

— Ça ne veut rien dire. Si ça se trouve, « l'autre » a piqué leurs clopes et...

— ... Crois-moi, il y a d'autres personnes dans le coup.

— O.K. Alors journées interminables et nuits blanches en perspective.

Les pompiers avaient quitté les lieux. La carcasse fumante de la camionnette allait être prise en charge par un dépanneur, une fois que les techniciens auraient fait leurs constatations. Elle serait conduite dans un dépôt agréé, en tant que scellé dans une affaire criminelle.

Un gendarme s'approcha des deux procéduriers.

— Une brigade de gendarmerie qui se trouve à deux kilomètres d'ici vient de nous signaler un vol de véhicule chez un particulier.

— Quand a eu lieu le vol ?

— Entre hier soir, vingt-deux heures, et maintenant.

— D'accord, alors faites passer une diffusion.

— C'est déjà fait.

— Parfait.

C'était le quatrième parking que Boris et Antoine visitaient dans les rues souterraines du Disque et du Javelot. Cathédrales dédiées au dieu béton. Peintures verdâtres au sol, agrémentées de bandes blanches, éclairées de néons blafards aux plafonds, taches lumineuses sur des carrosseries de voitures aux couleurs indéfinissables. Ils vérifiaient scrupuleusement tous les recoins, et dans leur quête avaient réveillé une dizaine de clochards réfugiés sous des piles de cartons, sur des matelas plus que douteux, ou dormant à même le sol pour certains, au milieu d'immondices de toutes sortes.

À chaque fois, ils s'annonçaient : *"Police"*.

À chaque fois, une tête hirsute émergeait des campements de fortune où tissus, cartons et autres vêtements avaient été entassés pour lutter contre le froid et l'humidité.

À chaque fois, ils avaient droit au même accueil, “*faites chier, les poulets !* ” et à chaque fois, Boris et Antoine leurs disaient de se rendormir.

Ils remontèrent dans la rue pour attaquer le cinquième parking. La radio qu’Antoine portait à la ceinture se mit à émettre la musique caractéristique de « l’appel général à tous postes fixes et mobiles », selon l’expression consacrée de la salle de commandement. Antoine porta l’appareil à son oreille et écouta attentivement.

— Oh la vache, Boris ! Une mise en surveillance de véhicule suite à un cambriolage qui tourne mal, quatre gendarmes au tapis dans les Yvelines.

— Tu crois qu’on va croiser le véhicule dans nos parkings, c’est ça ?

— Non, mais je note toujours, on ne sait jamais, Renault Kangoo DF 111 FY.

— Note, Antoine, note. Putain... Quatre gendarmes au tapis sur un cambriolage, on n’est vraiment pas à l’abri ! Les mecs n’hésitent plus, ils flinguent. C’est fini l’époque des « beaux mecs » qui n’opposaient pas de résistance lorsqu’ils se faisaient arrêter. Pour ces truands là, pas question de buter un lardu. Ça ne se faisait pas. On ne s’aimait pas, mais il y avait du respect.

Boris se remémora alors cette fois où il était intervenu sur une arrestation très risquée.

Un soir, des malfrats recherchés depuis longtemps venaient d’être repérés dans un bar, en plein Paris. Lorsque les policiers arrivèrent sur les lieux, les types étaient attablés et le silence régnait. Pas un seul des mecs ne bougea car ils avaient compris en les voyant qu’ils venaient de perdre la partie. Ils s’étaient fait serrer, avaient perdu, dommage pour eux... Pourtant armés, aucun n’avait opposé de résistance et tous s’étaient montrés conciliants avec les policiers durant l’arrestation. C’était souvent le cas pour des bandits dans leur genre. Parfois, même les « bracelets » étaient inutiles. S’ils se faisaient choper, c’est qu’ils avaient été mauvais. Et s’ils avaient merdé, alors ils suivaient le mouvement sans broncher... Il y avait eu un bruit de ferraille sur le sol, Boris les avait fait s’écarter du mur et des tables. Par terre, deux armes de fort calibre. À la question d’un des policiers pour savoir à qui étaient les flingues, pas de réponse. L’un des malfrats s’était alors tourné vers le patron du bar, et, désignant les revolvers, dit : “*C’est mal tenu chez toi, Michel !*”

Arrivés au 36 pour les auditions, le *boss* de la bande, un type d’une cinquantaine d’années au physique de rugbyman, avait demandé à passer un coup de téléphone. Un seul. Il voulait téléphoner à sa mère très âgée. Boris était loin de se douter que ce balourd pouvait avoir autant d’égard envers quelqu’un.

“*Ce serait possible de passer un coup de fil ? Je ne vais pas rentrer ce soir et maman risque de s’inquiéter.*”

Alors, malgré leur statut de malfaiteurs ou de criminels, ces truands-là

avaient du charisme, une certaine classe qui forçait le respect de Boris et d'autres policiers. Mais c'est fini ce temps-là. De nos jours, ces types n'existent plus et pour vingt euros ou une clope, tu te fais planter dans la rue.

Ils pénétrèrent dans le cinquième et dernier parking. Mêmes revêtements verdâtres, mêmes lumières blafardes, mêmes clochards gueulards, dégageant une odeur insoutenable de crasse incrustée. Mais... toujours pas de Guillaume.

— Qu'est-ce qu'il est venu foutre dans le coin, grommela Boris à Antoine, t'as une idée, toi ?

— Aucune. Il connaît peut-être quelqu'un qui l'héberge dans les tours au-dessus.

— Ouais, c'est sûrement ça. Il a travaillé sur le 13ème, et je sais qu'il a des potes sur l'arrondissement. Bon, tu me vérifies le bornage de son téléphone, il faut le rattraper avant qu'il ne fasse une connerie. Ça devient urgent, là.

— Je regarde ça en rentrant, je ne vais pas retourner chez moi. Il est pratiquement cinq heures du matin et je suis de permanence.

— Ah, d'accord. Eh bien moi, personne ne m'attend, alors je vais rester avec toi.

— Sympa. Merci, Boris.

Ils regagnaient le véhicule qu'ils avaient stationné à l'angle de la rue Nationale et de la rue du Javelot, quand au même moment un scooter sortit de la rue souterraine. Le conducteur tourna sa tête casquée vers eux, puis accéléra brutalement et disparut à gauche, rue Nationale. Ils montèrent précipitamment dans la voiture. Boris avait le front soucieux, Antoine démarra.

— Putain de merde, Antoine, c'était lui !

— Qui ? Où ?

— Le scooter, c'était Guillaume ! Allez, vite, grouille, prends rue Nationale !

Dans la précipitation, Antoine fit caler la voiture et dut s'y reprendre à trois fois pour faire un demi-tour. Quand ils arrivèrent dans la rue, Antoine accéléra jusqu'à la rue de Tolbiac. Regards à gauche, regards à droite, pas de scooter en vue...

— T'es sûr que c'était lui ?

— Oui, le blouson du mec me disait quelque chose, une impression de déjà vu, et merde ! J'ai capté trop tard !

— Le blouson ? Mais, hé, des blousons comme ça, il y en a des masses, Boris.

— Non. Siglé *Blue Knight*, je ne l'ai vu que sur le dos de Guillaume. Il en est super fier, en plus, c'est un blouson d'une association américaine de

policiers motards, « Les Chevaliers Bleus ». Il l'avait ramené quand il était allé à New-York.

— Ah merde, on l'avait sous la main et...

— ... Bon, roule, on rentre au 36, là, et tu sais ce qui m'emmerde le plus ?

— Non, dis toujours...

— Maintenant qu'il sait qu'on est sur son cul, il ne rallumera pas son téléphone, le bonhomme.

— Alors ça, j'suis pas aussi sûr que toi, il a l'air bien perturbé quand même.

— Ouais, on verra. Roule !

Boris posa sa nuque sur le repose-tête et ferma les yeux. Tout se mélangeait dans son esprit, Soizic, les enfants, Guillaume, l'enquête, les quatre gendarmes tués, et un chevalier bleu sur un scooter.

Valérie et Alexandre s'étaient pointés dès huit heures aux urgences de l'hôpital Paul Brousse, à Villejuif.

En voyant sa tête, l'interne avait envoyé Alexandre passer une radio avant toute chose. Il craignait une fracture du nez et du plancher orbital. Il avait également demandé une radio thorax-abdomen.

— T'as drôlement gonflé depuis hier, et puis en plus t'as du mal à marcher.

— Il ne m'a pas loupé ce salaud, je suis sûr qu'il m'a pété une côte.

— Dès qu'on sort d'ici on va déposer plainte ! Ça lui fera les pieds.

— Je préférerais plutôt aller lui péter la gueule quand je serais remis, parce qu'aller déposer plainte contre un flic, chez les flics ? Laisse-moi rire, il se passera rien.

— On ira à l'I.G.P.N. direct, sans passer par le commissariat, eux, ils ne rigolent pas. Il va morfler.

— Ouais, mais je préférerais quand même lui faire payer moi-même, à ton connard.

— C'est pas MON connard !

— Tu sais pas, là, tu m'énerves, alors casse toi, rentre chez toi, tu m'as fait chier toute la nuit, dégage.

— O.K., je m'inquiète pour toi, je suis aux petits soins, et tu m'envoies chier ? Bon, j'en ai marre maintenant, démerde-toi tout seul !

— C'est ça, allez, retourne avec ton looser de flic...

— Je m'en vais Alex, bye. Tu me les casses. Décidément, chez les mecs, il n'y en a pas un pour racheter l'autre.

Valérie se leva et laissa Alexandre dans la salle d'attente. Quatre autres personnes qui attendaient et venaient de suivre l'altercation le sourire aux

lèvres la regardèrent partir.

— Qu'est-ce qu'il y a les bourges, avec votre cystite ou votre chiasse aiguë, un problème ?

Personne ne répondit, les têtes se baissèrent. Il faut dire qu'Alexandre faisait peur à voir. La paupière gonflée, complètement fermée et presque noire. Le nez de travers, gonflé lui aussi et violacé. Il gémissait, la main sur les côtes.

— Monsieur, voilà vos radios. Vous avez effectivement une côte cassée et une fêlure du plancher orbital. Le nez, lui, nécessitera une intervention chirurgicale. Venez avec moi, on va aller voir le médecin.

— J'arrive.

Il se leva avec difficulté.

— Salut les cons, adressa-t-il aux personnes assises dans la salle.

— Monsieur, je vous en prie... le reprit l'infirmier.

— T'occupe, toi, avance.

Il attendit pratiquement une heure dans la salle d'attente, ses radios sur les genoux, que le médecin le fasse entrer dans le box d'examen. D'un geste, il le fit asseoir puis tendit la main pour se saisir des radios. Il les plaça sur le négatoscope, et, lunettes sur le bout du nez, une main sur le menton, les examina en faisant des petits gloussements d'homme qui réfléchit, aussi inquiétants qu'agaçants : « *Hmmm, oui... hmmm...* »

Alexandre le regardait faire et s'impatiait. Le médecin ne lui avait pas dit bonjour, ne lui avait pas adressé la parole, tout s'était passé par gestes.

Il lui lança :

— Et à part ces onomatopées de jeune mariée le soir de ses noces, vous savez parler ?

— Monsieur, je vous prie, un peu de politesse.

— C'est toi qui me parle de politesse ? Tu ne m'as pas encore adressé la parole. Alors dis-moi, y'a quoi sur les photos ?

— Puisque vous êtes si pressé, je peux vous dire ce que je vois, et c'est pas fameux ! Fracture d'une côte flottante à gauche, nette, pour ça je ne peux rien faire, repos et anti-douleurs, éventuellement un bandage bien serré. Vous avez ensuite une fracture du plancher orbital gauche, idem, je vous prédis quelques maux de tête, mais la mobilité de l'œil n'est pas atteinte, donc le temps en viendra à bout. Par contre, la fracture du nez m'inquiète davantage. Dans quelles circonstances s'est-elle produite ?

— J'ai pris un bourre-pif, docteur.

— Un choc, donc, et vous avez saigné du nez ?

— Ben un peu, mon neveu ! T'en as d'autres des questions à la con comme ça ?

— Bon, Monsieur, je vous prie de vous calmer. Arrêtez de me tutoyer et de me parler sur ce ton, sinon je vous plante là. Avez-vous des difficultés pour

respirer ?

— Oui, j'ai le nez bouché.

— Bien, je vais vous mettre sous antidouleurs, vous appliquerez de la glace et vous viendrez me revoir dans une dizaine de jours. Je crains une déviation de la cloison nasale, mais je préfère attendre que l'œdème soit résorbé pour voir exactement la nature de la fracture.

— Votre collègue m'a dit qu'il allait falloir opérer ?

— Oui, sûrement, mais on a quinze jours pour opérer une fracture du nez et il vaut mieux attendre qu'il n'y ait plus d'œdème. Je vais vous faire une ordonnance. Si des douleurs intenses apparaissaient, revenez me voir à mon cabinet, il vous suffira d'appeler mon secrétariat. Sinon, à dans dix jours, avec vos radios. En attendant, c'est repos.

— Ouais. Pas le choix. C'est vous qui me faites le papier pour déposer plainte contre celui qui m'a défoncé la gueule ?

— Non. Je vous fais une ordonnance et un arrêt de travail pour un mois, renouvelable. Il faut que vous alliez au commissariat déposer une plainte, et ils vous enverront à l'unité médico-légale voir un médecin légiste qui fera un état de vos blessures et un certificat.

— Ben je suis à l'hôpital, je ne peux pas y aller maintenant voir votre médico machin chose ?

— Non Monsieur, il faut une réquisition judiciaire délivrée par la police.

— Ouais, je vois, ma journée est morte.

— J'en ai bien peur, Monsieur.

— Je vais y réfléchir, alors.

— Ne tardez pas trop quand même. Il faut que les constatations du légiste soient faites dans un temps très court après les faits.

— Ouais, ben, je verrai.

Alexandre récupéra l'ordonnance, ses radios, sortit de l'hôpital, la rage au ventre.

— La salope ! Elle est partie avec la camionnette.

Il prit son téléphone portable dans sa poche, l'appela, mais tomba sur le répondeur. Il laissa un message :

— Reviens ici tout de suite avec la bagnole, t'as cinq minutes.

Puis il referma le clapet. Cinq minutes plus tard, un texto lui arriva en retour : – Démerde-toi, prends le métro, gros con ! –

Il grogna de colère, même si, quelque part, il l'avait bien cherché, et sortit de l'enceinte de l'hôpital.

Il se dirigea vers la plus proche station de métro.

— Je vais me démerder, tu vas voir... marmonna-t-il.

Dubreuil avait pris sa décision. Il irait au commissariat tout balancer et se faire passer pour un chef d'entreprise un peu trop cool qui vient de s'apercevoir que ses employés lui font un petit dans le dos. Sergueï se ferait choper rapidement ; avec les moyens actuels, les flics établiraient un rapprochement entre les vols dans les cimetières et l'affaire du château dans les Yvelines. Oui, c'était cela qu'il devait faire, le seul moyen de s'en sortir, sinon cette affaire allait mal tourner pour lui. Il dirait aux flics qu'il s'était aperçu que son contremaître n'était pas clair, avait voulu s'expliquer avec lui, et qu'en guise d'explications, il s'était fait casser la gueule. Ça tiendrait la route. Il ajouterait qu'il était armé, dangereux, et avec un peu de chance, vu le nombre de chauds de la gâchette dans la Police, Sergueï n'aurait peut-être pas même le temps de parler.

Il avait du mal à marcher, le Sergueï n'y était pas allé de main morte, mais il était presque arrivé, le commissariat était au bout de l'avenue. Il s'avança pour traverser et se raidit. Quelque chose venait de se planter dans son dos à hauteur des reins.

— Tou fais demi-tour, sinon je flingue, toi.

Sergueï, arme à la main, un Makarov – autre souvenir de ses années dans l'armée – caché par un blouson déposé sur le bras, attrapa Dubreuil avec fermeté et l'entraîna vers une voiture stationnée à cheval sur le trottoir.

— Tu prends volant et pas d'embrouilles.

Il s'exécuta sans broncher et s'assit à la place du conducteur. Sergueï passa devant la voiture, son bras droit toujours pointé vers lui, s'installa sur le siège passager et lui jeta les clés sur les genoux.

— Démarre et tout droit. Karacho ?

Dubreuil tremblait, en avait des sueurs froides. Il se doutait pertinemment que Sergueï allait lui faire payer cher, très cher... Il avait pourtant fait gaffe à ne pas être suivi, ne s'était aperçu de rien, mais l'autre lui était quand même tombé dessus.

— Alors petite poute. T'avais envie de cracher aux flics. Je vais crever ta peau !

— Non, non, ne t'énerves pas comme ça, c'est juste un malheureux concours de...

— ... Tou fous de mon gueule ? Roule, je dire à mes associés de crever toi, sinon eux vont crever moi. Tou prends périphérique, je dirais quand tou sors.

— Écoute, Sergueï, j'ai un peu de blé de côté, si tu veux je te le file et on est quitte.

— Tou as cent cinquante mille euros ?

— Non, moins.

— Combien ?

— Cinquante mille et un peu plus.

— Passe les prendre, et après périph.

— Ah non, tu me laisses partir.

— Niet, faire comme je dis, sinon...

L'arme se planta avec violence dans l'aine de Dubreuil ; il étouffa un cri.

— Alors Antoine, ça donne quoi, le téléphone de Guillaume ?

— Apparemment il est éteint, je n'ai plus de bornage.

— O.K., il nous a captés et il a éteint. Bon, laisse en attente, on ne sait jamais, et voyons les dossiers des vols dans les cimetières.

— On n'a toujours pas les résultats du deuxième vol au Montparnasse, je vais relancer le labo.

— Les vidéos, ça donne quoi ?

— Rien. Il y a des tas de fourgonnettes qui passent devant les caméras, et puis il y a trop de pixels, on n'arrive pas à lire les plaques.

— Il faudra faire un état de tous les artisans et ouvriers qui sont passés dans les cimetières pour faire des travaux dans les deux mois qui ont précédés.

— Dédé et Marco s'en occupent, ils sont dessus, seulement, j'sais pas si tu te rends compte, c'est un travail de titans.

— J' imagine bien, mais on n'a pas le choix.

— On a des photos tirées d'une vidéo prise sur le boulevard Gambetta le soir où le collègue s'est fait tuer.

— Fais voir.

Antoine poussa un jeu de photos en noir et blanc de très mauvaise qualité devant Boris. Les photos avaient été extraites entre minuit dix et minuit treize.

Boris les regarda attentivement. Il pouvait y voir un fourgon genre Trafic blanc passer sur le boulevard, s'arrêter aux feux, respectueux du Code de la Route, un peu trop même.

— Il tourne à droite, là ? demanda Boris.

Sur la photo, on pouvait distinguer le clignotant droit du fourgon allumé.

— Oui, Boris, rue des Rondeaux.

— Bon, la rue des Rondeaux est en impasse et vu l'heure, ce sont sûrement nos mecs.

— Notre mec, il est tout seul.

— Les autres sont peut-être dans la cuve.

— Oui, peut-être, mais on n'a rien, pas de numéro. Il n'est jamais visible,

et on aperçoit juste une tête floue derrière le volant. Super, comme infos...

Boris attrapa une loupe pour scruter attentivement la photo sous tous ses angles, avant de la repousser dans un long soupir.

— Ouais, et les spécialistes de l'I.J., ils ne peuvent rien en tirer ?

— Elle est entre leurs mains, ils s'en occupent.

— Il n'y a plus qu'à attendre, c'est ça ?

— Oui. On est complètement bloqué sur cette enquête, je me rappelle pas avoir déjà vécu ça.

— Moi, si. Il ne faut pas se décourager, ça se débloque toujours à un moment donné. Il faut sans cesse y revenir, chercher, relire. Un jour le détail te saute à la gueule, et tout s'éclaire.

— Ouais, j'espère que t'as raison...

Sébastien Teissier cachait mal son inquiétude. Cela faisait deux jours qu'il essayait de joindre Franck mais n'y parvenait pas. Il connaissait bien Franck. Une tête brûlée, têtue, braqué, voire une véritable tête de con par moments, mais une chose était sûre, même dans ces moments-là, il rappelait toujours et ne restait jamais dans le mutisme total. Son inquiétude grandissait de jour en jour, car il le connaissait mieux que quiconque. Il savait qu'il était capable d'aller se fourrer dans une merde pas possible. Alors, dans un dernier espoir de glaner quelques nouvelles, il décida d'appeler le père de Franck. Il allait devoir y mettre les formes, c'était un vieux monsieur de quatre-vingt-cinq ans qui vivait seul dans la Creuse, il ne fallait pas l'inquiéter.

— Monsieur Évrard, bonjour, Capitaine Teissier, commissariat du 20ème, j'espère ne pas vous déranger ?

— Non. Je vous prie. Il y a un problème ?

— Pas vraiment. Je cherche à joindre Franck et je n'y arrive pas, vous ne sauriez pas où il se trouve en ce moment ?

— Non. Et puis c'est un grand garçon, hein, il fait ce qu'il veut...

— Oui, bien sûr, mais à tout hasard...

— ... Je n'ai pas de ses nouvelles depuis bien longtemps.

— Bon, désolé de vous avoir dérangé, bonne soirée.

— S'il m'appelle, je lui dirais de vous contacter.

— Oui, merci, Monsieur Évrard.

Faux espoir. Il raccrocha, déçu. Le père ne savait rien non plus. Il fit tourner son portable dans la main, réfléchit quelques instants puis composa le numéro du commissariat.

— Bonjour, Évrard, brigade de nuit, vous pouvez me passer la criminelle, s'il vous plaît, merci.

— Ah non, Monsieur Dubreuil, je suis navré, mais pour retirer une telle somme en espèces, il faut nous aviser à l'avance. Là, comprenez que ça ne va pas être possible.

— Ouais, je comprends, mais c'est urgent. Il me les faut, j'en ai besoin, et maintenant !

Albert Fansten, guichetier principal au Crédit Coopératif, posa à nouveau son regard sur les deux hommes qui se trouvaient derrière l'hygiaphone. Dubreuil, il le connaissait bien, c'était un bon client sans problèmes, c'est-à-dire sans incidents ni découvert trop important. Mais aujourd'hui, son client semblait avoir tenu six *rounds* contre le champion du monde de boxe poids lourds, quant à l'homme qui l'accompagnait, sa tête ne lui revenait pas du tout.

— Je vais voir avec le directeur s'il y a une possibilité de vous dépanner, attendez un instant, s'il vous plaît.

Dubreuil jeta un regard en biais à Sergueï puis se dirigea vers les fauteuils du hall pour s'y asseoir, sous le regard de l'employé.

— Pas t'asseoir, dit Sergueï, viens, on s'en va.

— Non, on va attendre, ça va s'arranger, tu vas voir.

C'était pour lui la seule solution de s'en sortir vivant. Rester là, ne pas en bouger et attendre que Fansten appelle les flics, parce que c'était ce qu'il allait faire, il en était sûr. Seulement, Sergueï avait bien compris son manège.

— Lève-toi, partir. Toi payer autrement.

— Non, on va attendre un peu, des fois que... !

Dubreuil avait haussé le ton, Fansten se retourna vers eux.

— Un problème, Messieurs ?

— Non, mon ami fatigué, on reviendra plus tard, lui répondit Sergueï.

Il tenait Dubreuil par un bras, le canon de l'arme toujours dissimulé sous son blouson.

Dubreuil s'était levé et envoyait un regard apeuré au guichetier. Sergueï le tirait par le bras vers la sortie, il n'y avait plus que trois pas à faire.

— Messieurs, attendez, j'en ai pour cinq minutes, lança Fansten, qui sentait bien que la situation était loin d'être claire.

— Si lui venir, je flingue son gueule et toi aussi, murmura Sergueï à l'oreille de Dubreuil.

— Non, on reviendra, Monsieur Fansten. C'est pas grave, ne vous embêtez pas. Merci, on a un autre rendez-vous.

Ses yeux complètement affolés et sa voix mal assurée traduisaient le contraire. Du regard, il implorait Fansten de faire quelque chose.

— Comme vous le voudrez, Messieurs... dit-il en regardant les deux hommes sortir.

Sergueï tirait Dubreuil vers l'extérieur plus qu'il ne le soutenait. Une fois qu'ils furent sortis, Fansten s'approcha de la porte d'entrée et les vit monter dans un véhicule dont il nota le numéro. Il vit Dubreuil s'asseoir derrière le volant, l'autre monter côté passager et lui tendre les clés. Il remarqua que son bras gauche demeurait toujours braqué vers Dubreuil. Il en était certain, quelque chose ne tournait pas rond. Leurs attitudes étaient trop étranges. Il se dirigea rapidement vers le bureau du directeur.

— Antoine, je viens d’avoir un appel de Teissier, du 20ème. Il est inquiet, le major Évrard, de la nuit, ne donne pas signe de vie non plus. Il est en arrêt-maladie, parti en disant qu’il allait en province, dans la Creuse, chez son père, seulement ce dernier ne l’a pas vu.

— Décidément, c’est une mode ou quoi de disparaître ? Bon, mais qu’est-ce qu’on a à voir là-dedans, nous, on n’a pas assez de boulot, peut-être ?

— Ben, Teissier a peur qu’il ait voulu mener son enquête en solo et qu’il se soit foutu dans la merde.

— Oui et alors ? On fait quoi ?

— Je te donne son numéro de portable, borne-le pour voir.

— Je vais le faire, mais il est peut-être simplement parti courir la gueuse.

— D’après Teissier, ce n’est pas le genre. Plutôt le mec à aller se fourrer dans les emmerdes, et pas les plus petites qui soient...

— O.K., je fais border son portable, on va pouvoir payer un resto à mon contact.

— Pas de problème. Des nouvelles des vidéo-surveillances ?

— Malheureusement, rien d’exploitable, Boris.

La sonnerie du téléphone les interrompt. Boris décrocha, se présenta, puis s’ensuivit un grand silence. Il fit signe de la main à Antoine de rester dans le bureau puis raccrocha, livide.

— C’était la Crim’ Versailles, tu te rappelles les quatre gendarmes au tapis, ce matin ?

— Oui, je ne suis pas amnésique encore...

— Il y avait deux autres corps sur les lieux, tués par balles. En apparence, un échange de coups de feu entre les gendarmes et des cambrioleurs surpris.

— Ouais.

— L’A.D.N. des deux cambrioleurs flashe avec le premier vol au cimetière du Montparnasse.

— Putain ! Et ?

— Et il y a sur place un autre A.D.N. correspondant au troisième inconnu

du Montparnasse. Le dossier va nous être transmis par le Parquet de Versailles. Apparemment, il y aurait des trucs bizarres, ce ne seraient pas les gendarmes qui auraient buté les mecs et vice-versa.

— Une mise en scène, alors ?

— D'après le commandant Guillemin de la Crim' Versailles, ça en a tout l'air...

— Moi j'ai relancé le labo pour le deuxième vol au Montparnasse, on devrait avoir ça dans la journée, au plus tard demain.

— Merde, ce n'est pas possible, ça ! Ils savent bien que c'est urgent, s'emporta Boris.

— Oui, ils le savent, mais une panne de matériel, et tout a pris du retard.

— Oui bien sûr, tu sais ce que disait mon grand-père ?

— Je sais, Boris, les mauvais ouvriers ont de mauvais outils. Tu nous la sors à chaque fois...

— Alors, puisque je radote, au boulot ! Tu prends quelqu'un avec toi et tu files à Versailles prendre contact directement avec nos collègues de la Crim', et s'il le faut avec la gendarmerie dont faisaient partie les quatre gars qui ont été tués.

— O.K., je te tiens au courant.

— Ah, Antoine, ajouta Boris sur un ton un peu railleur, fais gaffe avec Mademoiselle Guillemin, enfin le commandant Guillemin. Ne l'appelle surtout pas madame, elle tient à ses ailes, malgré ses cinquante ans et... elle n'est pas très commode.

— D'accord, tu m'expliqueras comment tu sais ça ?

— Je le sais, Antoine, et je sais aussi que pour l'amadouer, il n'y a qu'un truc qui fonctionne, le champagne. Elle n'y résiste pas.

— Merci du tuyau, fallait pas, mais j'vais peut-être pas me pointer dès la première rencontre avec une bouteille de champ' à la main, hein ?...

Boris esquissa un petit sourire. Le premier depuis un bail.

— Allez, file. Bon courage...

En démarrant, Guillaume avait entendu le bruit du moteur derrière lui. Il avait tourné la tête, et avant même de reconnaître Boris et Antoine, il avait reconnu la bagnole. Il s'était barré le plus vite possible, avait attrapé la rue Nationale puis la rue Ponscarme, et enfin la rue du Château des Rentiers. Il avait entendu, ou plutôt deviné, le coup de frein puis le ronflement du moteur. Eux aussi l'avaient reconnu, et ils étaient là pour lui.

Il se cacha dans un parking souterrain où il resta une bonne demi-heure. Il ne fallait pas être grand clerc pour deviner comment ils l'avaient tracé : son portable. Ce putain de portable l'avait balancé. Il s'en voulait, il n'y avait

même pas pensé. Il l'éteignit, ouvrit le capot et enleva la batterie. Ils allaient pouvoir aller se brosser pour le pister, maintenant.

Il redémarra puis se dirigea tranquillement vers L'Haÿ-les-Roses, toujours aussi avide de vengeance. La trempe qu'il lui avait foutue la veille ou l'avant-veille, il ne savait plus trop, n'avait pas suffi à calmer sa rage. Il avait besoin de les surveiller, de les suivre, de sentir en lui la colère monter, devenir insupportable, jusqu'à ce qu'il explose et éprouve alors un plaisir de soulagement. Comme un camé en manque, il cherchait le *flash*, le moment où plus rien ne compte sauf cette volupté qui envahit, cette chaleur qui se diffuse dans le corps à grande vitesse et qui, à chaque *shoot*, dure de moins en moins longtemps. Très vite, les douleurs et le froid t'assaillent à nouveau, te poussent à rechercher rapidement le nouveau *flash* qui n'égalerait jamais le premier.

En arrivant à L'Haÿ-les-Roses, il avisa la camionnette d'Alexandre qui tournait dans la rue du Présent. Il ralentit et resta loin derrière. Il ricana lorsqu'il vit le véhicule entrer dans l'enceinte de l'hôpital de Villejuif et se diriger vers le parking des urgences.

— Tu dois avoir mal aux côtes, mon bonhomme, et c'est rien à côté de ce que tu vas prendre dès que j'en aurai l'occasion.

Il savait aussi ce que voulait dire une visite à l'hosto, dépôt de plainte, constat médico-légal, et tout un tas d'emmerdes pour lui à la clé, mais il n'en avait rien à faire.

Valérie et Alexandre descendirent du véhicule et se dirigèrent vers l'entrée des urgences. Guillaume était loin mais pouvait voir la tronche enflée de son rival, soutenu dans sa marche par Valérie.

— Putain, je ne l'ai pas loupé, ce con. J'suis assez doué...

Il gara son scooter à l'ombre, sous les arbres, et dans l'attente alluma une clope.

— Je t'attends pour la deuxième couche, connard.

Il finissait sa clope quand il vit Valérie sortir de l'hôpital à grandes enjambées. Il la connaissait bien, elle était en colère, et même plus que ça. Elle sortit un trousseau de clés, le laissa tomber à terre. Il l'entendit jurer en le ramassant.

— Oh, il y a de l'eau dans le gaz, c'est bon, ça !

Valérie ouvrit la portière de la camionnette, y monta. Guillaume entendit le moteur hoqueter et, malgré son insistance, refuser de démarrer.

Il descendit de son scooter, le casque toujours sur la tête, se précipita vers elle. Plus rien n'existait. Il sentait une vague de chaleur l'envahir, il allait la retrouver, tout ça n'était qu'un mauvais rêve, la vie allait reprendre, comme avant.

— VALÉRIE ! cria-t-il dans sa direction.

Il arriva à la hauteur du véhicule au moment où le diesel poussif

consentait enfin à démarrer dans un nuage de fumée noire. La jeune femme tourna la tête vers lui, ouvrit la fenêtre à moitié, les traits crispés par la colère.

— Qu'est-ce que tu veux encore ? C'est de ta faute, tout ça ! Dégage !

— Valérie, attend, on va oublier tout ça, recommencer, je vais changer.

— Me fais pas chier, Guillaume. T'es qu'une merde de pauvre flic. Je t'aime pas, je ne t'ai jamais aimé, alors oublie-moi pour de bon, t'as compris ?

Les mots atteignirent Guillaume comme des coups de poignard et l'assommèrent. Sans voix, les bras ballants, les yeux emplis de larmes et la poitrine serrée, il regarda le fourgon sortir du parking puis s'éloigner. Au passage, Valérie lui lança « Connard » par la fenêtre.

Mu par une colère sourde, il se dirigea vers l'entrée des urgences. Un type en costume noir s'interposa, le bras tendu.

— Vous allez où, Monsieur ? Et enlevez votre casque.

Il l'écarta d'une bourrade et continua son chemin. Le vigile, sur ses talons, lui demanda de bien vouloir s'arrêter, la radio à la main. Mais il n'écoutait plus rien.

Arrivé dans la salle d'attente, il scruta toutes les personnes assises qui attendaient patiemment que l'on s'occupe d'elles. Pas d'Alexandre en vue.

Le bureau d'accueil était vide et les couloirs, à droite et à gauche, aussi. Le gardien lui mit fermement la main sur l'épaule.

— Vous ne pouvez pas rester là, Monsieur.

Il l'écarta à nouveau et prit le chemin de la sortie.

— Toi, ta gueule !

Il regagna son scooter, le cerveau en vrac. La douleur dans sa poitrine était intense. Une main géante était en train de lui enserrer le cœur et les poumons. Il pensa qu'il faisait un infarctus. Il allait y rester, crever là sur ce parking comme un con. Il se força à se calmer. Alexandre était rentré dans cet hôpital, donc il allait en ressortir, à moins qu'il ne soit hospitalisé, mais de toute façon il n'avait rien de mieux à faire qu'attendre. Au pire, l'autre était en consultation. Alors, si dans une heure il n'était pas sorti, il trouverait une autre solution.

Le vigile regardait dans sa direction, tout en parlant dans son portable. Franck eut des doutes. Cela devenait trop risqué de rester là. Il prit la décision de sortir de l'enceinte de l'hôpital, grimpa sur son scooter et partit.

— Boris, on a un gros problème ! Les résultats A.D.N. viennent d'arriver et ce sont les mêmes que pour le deuxième vol du Montparnasse, les mêmes que dans les Yvelines. Les deux gars au tapis et un troisième qu'est encore dans la nature.

Marco venait d'entrer dans le bureau avec une liasse de papiers à la main.

— Merde, et il est inconnu, ce mec ?

— Ouais, inconnu, mais c'est pas tout.

— J'écoute.

— Dans la rue Émile Richard, on a fait des tas de prélèvements, mégots, mouchoirs, canettes, un peu au hasard.

— J'aime pas cette façon que vous avez tous de me faire languir et de dissenter quand vous avez un truc important à me dire.

— Je situe le contexte, répondit Marco.

— Alors oublie les préliminaires et vas-y, accouche.

— Regarde, là.

Il tendit à Boris plusieurs feuillets en mettant son doigt à un endroit précis.

— Putain de merde !

— Comme tu dis, c'est à peu près ça.

— Comment se fait-il qu'il ressorte dans les fichiers A.D.N. ?

— Il a dû être impliqué ou intervenir sur une affaire sensible et son A.D.N. a été prélevé pour qu'il soit mis hors de cause. Ensuite, il a oublié de demander sa désinscription du fichier.

— Bon. En ce qui le concerne, ça nous arrange bien. On sait qu'il est passé là, mais était-ce le même soir que le vol ? Rien n'est sûr...

— On ne peut pas faire l'impasse. Là, il faut faire comme si.

— On va le savoir. Antoine devait demander le bornage de son téléphone. Tu vois ça et tiens-moi au courant.

— Il est où, Antoine ?

— Crim' de Versailles.

Marco sortit du bureau, Boris décrocha son téléphone. Il y avait peu de chance que Teissier soit déjà au boulot à cette heure-là, mais ils lui fileraient son numéro de portable sur le répondeur pour qu'il le rappelle. Ainsi donc, avait-il raison ? Il y avait tout lieu de penser que Franck Évrard s'était mis dans une sale situation en voulant mener sa petite enquête personnelle. Il aurait dû écouter Teissier et le mettre sous surveillance. Son gars avait prouvé, en retrouvant l'endroit où les voleurs étaient passés au Père Lachaise, qu'il était un teigneux, un tenace, qui ne lâchait rien. Oui, mais le mettre sous surveillance, c'est bien, mais sous quel motif ? Pourquoi ? Il n'y avait aucune raison valable pour le faire, et puis avec des si...

— Teissier, salut, le Guenn, ici. Je te rappelle parce qu'apparemment, Évrard était bien sur les lieux d'un vol au cimetière du Montparnasse, il y a trois nuits.

— ...

— Et ça fait deux jours que t'arrives pas à le joindre ?

— ...

— Oui, je sais. Bon écoute, on a encore un petit truc à vérifier et je te confirme ce qu'il en est, mais il y a de fortes chances qu'il se soit mis dans la merde.

— ...

— Questionne ses collègues si tu veux, mais ça m'étonnerait. Ça sent le solitaire qui règle ses comptes tout seul.

— ...

— D'accord, on se tient au courant, ciao.

Franck ne savait pas combien de temps il était resté inconscient. La douleur dans son bras gauche était lancinante, il n'osait même plus regarder son poignet.

Il leva la tête vers la cavité située à quatre ou cinq mètres de hauteur, toujours certain que la sortie était là. Il essaya de se relever mais ses jambes se dérobèrent sous lui et il retomba assis lourdement. Le souffle court, transpirant à grosses gouttes, des lucioles dansaient devant ses yeux. Il avait encore plus de fièvre, l'infection se propageait.

Il souleva la manche gauche de son blouson ; sa main et tout l'avant-bras étaient si boursoufflés qu'il ne pouvait plus distinguer les deux membres séparément. Ils ne ressemblaient plus à rien d'autre qu'à un tas de chair gonflée, bleutée, voire noire par endroits ; le bout de ses doigts était rouge vif. Une belle infection allait lentement l'envahir, il fallait absolument qu'il sorte de là, mais pour cela, il fallait grimper, et il en était incapable. Ou bien tenter d'ouvrir la porte en ferraille au bout de la galerie à coups de flingue. Le genre de truc qui fonctionne bien dans les polars de série B, mais, dans la réalité, c'est tout autre chose. Une balle ricoche et tu te la prends dans la gueule, au mieux, ou dans le bide. Tu mets des heures à crever dans d'atroces souffrances, en te vidant lentement de ton sang. Quelle belle mort...

Il saisit son arme à la ceinture, la regarda un instant puis tourna le canon vers lui. La solution était peut-être là, efficace mais définitive. Il la rengaina, secouant la tête comme pour chasser cette horrible pensée. Il n'allait pas renoncer comme ça, pas encore.

Il laissa son regard faire le tour de la grotte, de la carrière, peu importe le mot employé, le plus juste aurait été « prison ». Au cours de ses différentes pérégrinations, il n'avait rien trouvé qui puisse lui être utile pour l'aider à monter en haut de la coulée de béton. Avec ses deux bras valides, ça aurait été dur, mais là, son bras gauche était inutilisable, c'était mission impossible. À moins de monter assis, dos contre la paroi, et de pousser sur les jambes. La pente était lisse, mais en calant bien les pieds, il pouvait y arriver. De toute façon, il n'avait pas le choix, et quitte à crever, autant que ce soit en essayant

quelque chose.

Il tenta à plusieurs reprises de se relever, et ce n'est qu'au bout de la cinquième fois qu'il réussit à se mettre debout. Il s'assit sur la coulée de béton et, s'aidant de son bras droit et de ses pieds, il réussit à grimper de quelques centimètres. Mais il était déjà à bout de souffle et son cœur battait la chamade. Tout son corps tremblait. Il souffla deux ou trois fois, puis s'arc-bouta sur ses pieds et poussa. Ses fesses n'avaient grimpées que de quelques centimètres de plus, et ses pieds commençaient à glisser. Il posa sa main droite, tenta de remonter un peu ses jambes, mais retour à la case départ, il chuta et se retrouva en bas. Heureusement, il était tombé du côté droit, mais la douleur irradiait dans tout son corps.

— Putain de merde ! J'vais pas y arriver... Pieds nus, peut-être ?

Il entreprit d'enlever ses chaussures et recommença. Trempé de sueur, il ne pouvait pas contenir les tremblements de son bras et de ses jambes, la transpiration lui brûlait les yeux. « Tu vas pas aller loin, Frankie, ça sent la fin », se disait-il en lui-même.

Au bout d'un temps, impossible à estimer, il avait réussi à monter quelques centimètres de plus que lors de son premier essai. Ses pieds nus agrippaient mieux la rugosité du béton. Les jambes bien calées et repliées sous les fesses, la main droite posée paume ouverte, il reprenait son souffle. Il leva son bras gauche pour éponger la sueur de son front qui lui coulait dans les yeux. Ce simple geste, avorté, lui arracha un gémissement de douleur, relançant davantage son mal de tête, mais il fallait continuer, ne pas s'arrêter. Là-haut était la liberté. Et si... Non, ne pas penser à cette éventualité, il y avait forcément une issue à quatre mètres de là, forcément.

Il respira un grand coup, passa la langue sur ses lèvres sèches, il avait soif, puis raidit les muscles de ses cuisses, décolla les fesses et poussa. C'est le pied gauche qui dérapa le premier, le déséquilibrant. Après deux tours sur lui-même, il se reçut sur l'épaule gauche. La douleur, aiguë, le transperça, déclenchant un geyser multicolore dans sa tête, une nausée bileuse, et plus rien...

Allongé sur le sol, inconscient, il respirait à présent avec beaucoup de difficultés...

— Tou fais chèque et tou vas reposer dans frais, en attendant que je mets à la banque.

— Écoute Sergueï, je te fais un chèque et tu me laisses partir.

— Fais chèque, on verra...

Ils s'étaient arrêtés un peu plus loin sur un parking de supermarché. L'arme toujours pointée sur lui, Dubreuil sentait que Sergueï était un peu désarmé par la tournure que prenaient les événements. Il avait le front plissé, ce qui montrait qu'il ne savait plus trop quoi faire, alors peut-être qu'en gagnant un peu de temps, il pouvait s'en sortir. Il ouvrit sa sacoche, le bras tenant l'arme se tendit vers son ventre.

— Joue pas le con.

— Non, je veux juste te faire un chèque.

— Ouvre grand le sac !

Dubreuil l'ouvrit en grand et le pencha vers Sergueï qui y jeta un regard. Il n'y avait que des papiers, un portefeuille et des clés.

— O.K., fais chèque.

Fébrilement, Dubreuil sortit son chéquier et fouilla dans sa sacoche.

— J'ai pas de stylo.

Sergueï attrapa la sacoche et la retourna sur le plancher de la voiture. Il se pencha sans quitter son ancien patron des yeux, ramassa un stylo, le lui tendit.

— Et ça, c'est quoi ? C'est brosse à dents ?

— Désolé. Je l'avais pas vu.

Décidément, ça ne tournait pas à son avantage. Il commença à rédiger le chèque d'une main tremblante, avec lenteur, le signa, le détacha de la souche, et le tendit à Sergueï de façon à ce qu'il soit obligé de lâcher son arme pour le prendre. C'est ce qu'aurait fait n'importe quel con pour cinquante mille euros, mais... pas Sergueï.

— Fais voir.

Dubreuil releva le chèque à hauteur des yeux de Sergueï : montant, signature, tout semblait correct.

— Mets dans boîte.

Dubreuil se pencha, il devait passer devant Sergueï pour ouvrir la boîte à gants. Il s'avança, Sergueï se recula un peu dans le fond de son siège, releva le bras droit et posa l'arme sur sa tête.

— Pour éviter que tu aies mauvaises idées.

Pendant une fraction de seconde, Dubreuil pensa qu'il valait mieux mourir en tentant quelque chose, mais cette idée fugace s'en alla aussi vite qu'elle était arrivée. Il était lâche, et ce n'était pas à son âge qu'il allait se mettre à jouer au héros... Il se rassura en se disant que tant qu'il y avait de la vie, il y avait de l'espoir. Espoir de quoi ? Il n'en savait trop rien, mais il se raccrochait à ça.

— Bon, garçon, tu vas rester comme ça longtemps ? Toi faire petit câlin à ton associé ? plaisante Sergueï.

Dubreuil rangea aussitôt le chèque dans la boîte et se releva d'un coup. L'idée de ce gros lard le dégoûtait. Quand il se fut redressé sur son siège, Sergueï lui tapota le genou.

— Démarre, direction Bagneux, je te dirai.

— Sergueï, écoute, laisse-moi partir, je te fais pas d'embrouilles, tu encaisses le chèque et on est quittes.

— Avec moi, oui, mais avec les chefs, non. Alors roule !

Dubreuil démarra, transpirant comme un phoque.

Il savait que c'était foutu pour lui. Une fois là-bas, il ne pourrait plus s'en sortir.

Antoine et Dédé étaient arrivés à Versailles, dans les locaux de la D.C.P.J. Ils s'étaient dirigés vers la brigade criminelle, plus précisément le « groupe Guillemain ». Les locaux n'avaient rien à voir avec ceux de Paris. Le chef de groupe avait son propre bureau, avec plaque de cuivre à son nom, vissée sur la porte. Antoine avait frappé. Un « ENTREZ ! » perçant l'avait incité à pousser la porte, et pendant une fraction de seconde, peut-être plus, il était resté bouche bée, sans pouvoir dire un mot.

— Eh, ferme la bouche, mon poulet, tu vas t'assécher les amygdales.

Assise sur le bureau, une créature, c'était le mot, le dévisageait en ricanant. Elle devait mesurer au moins un mètre quatre-vingt-dix pour soixante-dix kilos, dont vingt de poitrine. Un magnifique 105 D à vue de nez, mis en valeur par un débardeur blanc sur une peau bronzée. Des jambes interminables, chaussées de cuissardes noires, laissaient voir des cuisses dorées, jusqu'à la lisière d'une minimale jupette de même couleur. La tête était à l'avenant. Des cheveux blonds coupés courts encadraient un visage constellé de taches de rousseur, illuminé par le bleu cobalt de deux yeux perçants.

“Elle tient à ses ailes malgré ses cinquante ans...”

Hélène Guillemain, dans toute sa splendeur, avait su, au fil des années, par sa rigueur professionnelle imposer son look, son style vestimentaire et son mode de vie. Ce que ne savait pas Antoine, c'est que Mademoiselle, comme l'appelaient ses hommes, issue d'une riche famille bourguignonne qui avait fait fortune dans le vin, roulait en Porsche, vivait seule dans un duplex à Versailles en face du château, et consommait les hommes selon ses envies. Plutôt jeunes, d'ailleurs, et d'aucuns l'auraient traitée de cougar. Le seul qui s'y était risqué avait manqué de perdre un œil sous l'assaut d'une main soigneusement manucurée. À ses débuts de jeune lieutenant de Police de permanence de nuit à la première D.P.J., le commissaire de ronde, l'apercevant dans un bureau s'était tourné vers le chef de groupe et lui avait vertement dit :

— Vous me virez la pute et la remettez dans une geôle.

Le commissaire en question était depuis parti à la retraite, mais il devait encore s'en rappeler. Il avait dû faire de plates excuses. La donzelle, quoique

fraîche émoulue de l'école de Police, lui était rentré dans le lard avec virulence.

— Mada... Commandant Guillemain ?

— Oui, c'est moi. Remets-toi, mon gars, tu vas faire une syncope, t'es tout rouge, là. Une petite glace pour te rafraîchir ?

À leur arrivée, Mademoiselle était en train de manger un Eskimo. Elle leur désignait le petit congélateur qui ronronnait doucement dans un coin du bureau.

— Mes respects, Commandant, je suis le Lieutenant...

— Tes respects, tu peux te les mettre au cul ou ailleurs, fais-toi plaisir, mais moi, c'est Hélène, ou Mademoiselle, et vous, c'est comment ?

— Antoine et Dédé, de la Crim' de Paris.

— Ah, les parisiens du « groupe Le Guenn ». Vous venez pour le dossier du sextuple homicide, installez-vous. Dites, avant d'attaquer dans le bois dur, toujours aussi beau gosse, le Boris ? À une époque j'en aurais bien fait mon quatre heures, trop vieux maintenant, dommage.

— ...

— Oh ! Je rigole, va falloir vous détendre les gars... SAMUEL ! Le dossier du sextuple homicide.

Quelques instants plus tard, un lieutenant entra dans le bureau, deux dossiers sous chaque bras, et les déposa sur le bureau. Malgré sa grande taille, il paraissait tout petit à côté de « mademoiselle » Hélène.

— Tiens, Hélène, lui dit-il, bien content que ce dossier de merde quitte le service. Courage, les gars...

— Mouais. Merci bien, mon Samuel.

Mademoiselle s'assit dans son fauteuil, attrapa un des dossiers, posa une jambe sur le bureau et s'adossa sans gêne contre le dossier. Antoine et Dédé, écarlates, n'osaient pas regarder dans sa direction. Le string était assorti au reste de sa tenue, blanc et noir.

— Une belle merde, les gars. Dans la théorie, les gendarmes surprennent des cambrios, échange de coups de feu, quatre gendarmes au tapis, deux malfrats aussi. Bon, ces deux-là, on va pas les plaindre.

— Vous... tu dis dans la théorie ? Ça tient pas, c'est ça ?

— Va vraiment falloir que tu te détendes, toi, t'es tout rouge et congestionné... Oh, excuse-moi.

Elle descendit sa jambe du bureau, reprenant une attitude beaucoup plus pudique. Le sourire qu'elle arborait démentait ses excuses.

— Dans la pratique, ça ne tient pas du tout. Les angles de tir ne sont pas compatibles avec la position des corps. Certains n'ont pas de trace de poudre sur les mains, et surtout, qui a mis le feu à la camionnette ?

— Donc toi tu penses que ce sont les gendarmes qui se sont fait surprendre, et qu'ensuite quelqu'un a fait le ménage en dessoudant les

complices et en brûlant la camionnette ? demanda Antoine.

— Oui, m'est avis que c'est ça. D'autant plus que dans un temps très voisin de cette affaire, on a un vol de voiture à quelques kilomètres de là.

— Ouais, l'assassin aurait volé une bagnole pour se tirer.

— Belle déduction, mon poulet. Sérieusement, ce ou ces mecs n'ont pas l'air de rigolos. Si j'ai bien compris, les A.D.N., au moins un, concordent avec le meurtre du policier de la B.A.C. au Père Lachaise ?

— T'as bien compris, et on n'a pas le début du commencement d'une piste, le *black-out* total.

— Bon courage, les gars, je vais demander à mon procédurier s'il a fait une copie du dossier. SAMUEL !

Une voix répondit du fond du couloir.

— Mademoiselle ?

— T'as une copie du dossier, je peux leur refiler celui-là ?

— Oui. Bien sûr. Tu peux leur donner celui-là.

— Ben voilà, les gars, c'est pour vous. En attendant la C.R. du proc', n'hésitez pas à m'appeler si vous avez besoin...

Elle lança un regard langoureux vers Antoine et ajouta :

— Surtout toi, donne-moi donc ton téléphone, mon beau...

Gêné, Antoine s'entendit comme dans un rêve énumérer les dix chiffres.

Guillaume avait stationné son scooter à l'extérieur de l'hôpital. Il était revenu se poster à l'entrée, le casque à la main. Les bruits de la rue lui parvenaient comme étouffés, le sang lui battait aux tempes. Sa tête était vide de tout, sauf des dernières paroles de Valérie, et surtout de ce mot, « Connard », qu'elle lui avait jeté en passant à sa hauteur.

Il alluma une clope et regarda autour de lui. Pas un bar à proximité d'où il aurait pu avoir vue sur l'entrée des urgences. Il posa les fesses sur un muret de béton, laissa choir son casque et se mit à pleurer. Le canon de son arme lui rentrait dans le ventre, il la sortit et la glissa dans son dos sous le regard médusé d'une passante.

Arrête tout ça, Guillaume, appelle Boris... La voix de sa mère, au milieu de la confusion. Il écrasa sa cigarette, prit sa tête entre ses mains. Il allait mettre fin à ses souffrances de façon définitive, mais avant, il allait se farcir l'autre gros con. Il lui suffisait juste d'attendre.

Une bonne heure et quatre cigarettes plus tard, il le vit sortir, s'arrêter, regarder autour de lui et prendre son téléphone pour y taper un message. Puis, rageusement, se diriger vers la sortie.

Guillaume se recula, saisit son arme, la fit passer sur son ventre et la coinça dans la ceinture de son pantalon. Il laissa la main sur la crosse. Il regardait Alexandre qui sortait de l'hôpital à grandes enjambées. Il s'arrêta de nouveau pour consulter son portable, le referma avec violence.

— La salope !

Il avait hurlé suffisamment fort pour que Guillaume l'entende, ainsi que des passants, puis était reparti en faisant des grands gestes. Guillaume avait commencé à sortir son arme mais l'avait remise en place.

« Pas là, non, pas là. Trop de monde. » pensait-il.

Éclair de lucidité ou instinct de survie ?

Il enfila son casque, se dirigea vers son scooter, l'enfourcha et démarra ; l'autre était déjà loin. Il accéléra puis ralentit l'allure pour rester à distance respectueuse. Alexandre ne risquait pas d'entendre le moteur du scooter, couvert par le bruit de la circulation, les coups de klaxon péremptoirs,

crissement de pneus et autres accélérations nerveuses.

Alexandre avançait vite. Il slalomait entre les passants sur cette avenue de Villejuif longeant le périphérique. Il était passé à côté d'une bouche de métro sans s'y engouffrer, ce qui arrangeait bien Guillaume, mais à force de l'observer, il faillit percuter la voiture devant lui et freina brutalement, déclenchant un concert de klaxons auquel il répondit par un majeur gauche levé haut. L'autre venait de s'arrêter au passage piéton. Il attendait que le feu passe au rouge. C'était le moment...

Guillaume ouvrit son blouson, roula doucement vers lui. Il allait l'assaisonner au calibre 9 mm, en passant.

— Une cote d'enfer je te dis, Boris ! Elle lui a demandé son téléphone.

Boris eut un léger sourire, Antoine était gêné. Ils venaient de poser le dossier sur son bureau et Dédé avait ajouté un petit compte-rendu personnel et supplémentaire de leur visite à la Crim' de Versailles.

— Je t'avais prévenu, Antoine, redoutable, la Guillemmin.

— Oui, ça en a l'air... mais une belle femme malgré tout, elle fait pas son âge.

— Une mante religieuse, Antoine. Elle se nourrit de la jeunesse de ses amants... Bon, laissons là les amours torrides et néanmoins naissantes d'Antoine et de *Miss Hélène* pour nous concentrer sur ce dossier. Alors, on connaît déjà le départ de l'affaire. Des cambrios surpris par des gendarmes, échange de coups de feu, six morts, dont quatre collègues. C'est la version primaire, celle qui a été évoquée au premier abord.

— Oui, mais ça tient pas.

— Non, en effet. Les angles de tir ne sont pas compatibles avec la position des corps, et certains des porteurs d'armes utilisées n'ont pas de résidus de poudre sur les mains. Je vais me faire l'avocat du diable, mais peut-être qu'ils n'avaient pas nettoyé leurs armes après une séance de tir ? Là, je parle des gendarmes.

— Tu sais comment ça se passe chez nous après chaque séance de tir ? Démontage, nettoyage de l'arme et garnissage des chargeurs. Alors, chez les gendarmes qui sont militaires, ça doit être encore plus strict ! Mais t'as raison, il fallait fermer la porte.

— Oui, et puis qui a mis le feu à la camionnette ?

— Et il y a le vol du véhicule Kangoo aussi, à quelques kilomètres de là, dans des temps très proches de la fusillade.

— Bon. En tout cas, nous sommes en face de gugusses qui ne reculent devant rien, ça fait le ménage et ça flingue les complices qui risquent de devenir encombrants. On a quelque chose sur leur identité ?

— Rien, poches vides. Les étiquettes sur les vêtements sont en cyrillique.

— Mafia russe ?

— Possible. On ne peut rien exclure.

— Les gars, on s'y colle sérieux, maintenant. Vous m'épluchez tout ça, vous me faites des recherches transversales avec tous les autres dossiers de vols dans les cimetières, on y restera jour et nuit s'il faut, mais faut trouver le truc. Faites-moi chauffer les ordi et ce qui vous sert de cerveau. Action !

Une sensation d'humidité sur le visage de Franck le tira de sa torpeur. Un truc mouillé se baladait sur sa figure. Il ouvrit les yeux, tout était flou. La fièvre le dévorait. Il voulut relever la tête, elle était lourde et retomba durement sur le sol. Alors qu'il reprenait conscience, la douleur dans son bras gauche revint, insidieuse, puis de plus en plus présente. Elle passait en vagues du bout des doigts à la pointe de l'épaule, et suivait le tempo des battements de son cœur. Il fut submergé par son mal de tête qui se réveillait lui aussi. Il gémit comme pour se soulager et tenta à nouveau de se relever, mais sans succès... Il se laissa glisser sur le côté, fut pris d'un haut-le-cœur et vomit une substance âcre et nauséabonde.

T'as vraiment pas l'air en forme, le flic.

La voix lui parvint en même temps que la sensation d'humidité se faisait à nouveau sentir sur son visage.

Franck eut un hoquet qui pouvait s'apparenter à un rire nerveux. Il avait des hallucinations, entendait des voix, c'était la fin, il allait crever là et on ne retrouverait jamais son corps.

Il tourna la tête et vit s'approcher une main, tenant un tissu mouillé. Il s'efforça d'ouvrir grand les yeux.

Au bout de la main, il discerna un bras et comprit qu'il n'était plus seul. Il fit un effort surhumain pour se redresser et se caler contre la paroi de béton. Il voyait les lèvres du type bouger mais ne comprenait pas ce qu'il lui disait.

L'homme lui présenta à nouveau le tissu mouillé qu'il se mit à téter avec avidité, il mourrait de soif.

"T'as vraiment pas l'air en forme, le flic."

— Comment... tu... sais... flic...

— Je me suis permis de fouiller un peu tes poches, y'avait ta carte, et puis je t'ai soulagé de ton flingue, aussi. J'ai pas de mauvaises intentions, mais on sait jamais, sur un malentendu, comme t'as pas l'air au top, t'aurais pu me prendre pour un malfaisant.

La vision de Franck commençait à se stabiliser. Le gars était plutôt trapu, la gueule défoncée, preuve qu'il avait dû prendre une branlée sévère avant

d'arriver là. Il fallait qu'il réussisse à reprendre complètement conscience.

— Soif...

Le gars se leva sans un mot, partit vers le fond de la grotte, revint quelques instants plus tard. Le tissu dégoulinait de flotte. Il le plaça dans la bouche de Franck. Assis face à face, les deux hommes s'observèrent sans rien dire pendant un long moment. Dans la tête de Franck, des questions brèves tournaient en boucle. « Qui ? Quand ? Comment ? » Il sentait qu'il n'aurait bientôt plus la force de se lever. Il se cala du mieux qu'il put, déclenchant une douleur encore plus aiguë. Un coup d'œil à sa main lui donna envie de vomir. Elle était énorme. On ne distinguait plus ses doigts, purulents et gonflés d'œdème. Une odeur écœurante et douce à la fois provenait de la plaie de son poignet. Il savait que s'il n'avait pas rapidement un traitement antibiotique lourd, la gangrène allait le bouffer, et *rapidement* voulait dire dans les heures, voire les minutes, qui arrivaient.

— T'es qui ?

— Je te l'ai dit, mon pote, mais t'as pas entendu. Dubreuil, entrepreneur dans le bâtiment.

— Comment t'es arrivé là ?

Dubreuil le regarda attentivement. Ce flic allait crever, c'était sûr, mais dans le doute, il préféra donner sa version.

— Un de mes employés me faisait des petits dans le dos, cambriolages et autres conneries. Quand je m'en suis aperçu, j'ai voulu aller aux flics, pardon, au commissariat, mais il a été plus rapide que moi. Il m'a foutu une trempe et m'a enfermé là.

— Les cimetières... c'était lui ?

— Ouais, et toi, t'es qui ?

— Dis-moi d'abord comment t'es arrivé ici ?

— J'en sais rien, il m'a foutu un sac sur la tête.

— T'es pas... tombé... de là-haut, dit Franck en levant la tête vers l'arrière avec une grimace de souffrance.

— Non, j'ai entendu des clés, une porte grincer, ensuite on a marché un moment et j'ai pris un grand coup sur la tronche. Quand je me suis relevé, j'ai enlevé le sac. Je me suis retrouvé là, et en faisant le tour des lieux, je suis tombé sur toi. Tout ce que je sais c'est qu'avant de me mettre ce putain de sac sur la tronche, il m'a fait conduire jusqu'à Bagneux et qu'on s'est garés à côté des voies de chemin de fer.

— Les... carrières... j'avais raison.

— T'avais raison de quoi ?

— Laisse... tomber... pas le temps... la porte... elle est... là-bas.

Franck désignait de la tête la galerie au bout de laquelle il avait trouvé la porte en ferraille.

— Ouais, la porte, elle est là-bas, c'est bien, et je l'ouvre comment ?

— Le flingue... essaie. Et après... t'appelles les secours.

— Ouvrir une porte avec un flingue ? Je vais aller voir, mais tu regardes trop de films.

— Vas vite et... de l'eau.

— T'as pas de lampe ? Oui je sais, je pose des questions connes. Un portable, alors ?

— Ouais.

— T'as un portable ? Donne-le-moi.

— Non, plus de piles, mais... toi.

— Il m'a tout piqué, cette enflure, j'ai plus rien.

— Essaie... vite.

Dubreuil retourna lui tremper le chiffon dans la flotte, puis se dirigea vers la galerie qu'il lui avait indiquée. S'il arrivait à ouvrir cette porte, il se tirerait, irait buter à Sergueï, et ferait le mort à jamais, loin d'ici.

Le mort. Il fut lui-même amusé de son bon mot et pouffa de rire juste avant de se dire que la situation ne s'y prêtait pas vraiment...

Guillaume ralentit un peu. Il fallait qu'il s'arrête juste à la hauteur d'Alexandre pour le descendre proprement. Comme il était droitier, il ne pouvait pas maintenir une accélération et tirer en même temps. Mais soudain, quelque chose vint déranger ses plans. Qui était ce type qui venait de se coller à Alexandre pour lui parler ? Il passa devant eux et s'éloigna rapidement, mais il voulait hurler de rage. Il s'arrêta un peu plus loin et tourna la tête dans leur direction. Les deux hommes partirent ensemble, s'engouffrèrent dans une voiture stationnée sur le trottoir et démarrèrent dans l'autre sens.

Il reprit tout de suite sa filature sans réfléchir, si bien qu'il traversa l'avenue dans un concert de klaxons et de jurons auxquels il ne prêta même pas attention.

— Boris, la C.R. du juge Brulaut de Versailles vient d'arriver, mais on avait pris de l'avance.

Marco avait l'œil lumineux, ce qui laissa penser à Boris qu'il avait quelque chose de concret, enfin.

— Je t'écoute.

— On a recherché toutes les entreprises et particuliers ayant effectué des travaux dans les cimetières du Père Lachaise et du Montparnasse.

— Vous y avez mis le temps, depuis que je vous le demande.

Marco ne répondit pas. Il savait que Boris aimait parfois faire preuve d'une mauvaise foi évidente.

Boris avait conscience que l'ensemble du groupe avait travaillé d'arrache-pied sur le dossier, mais il ne leur dirait jamais.

— À la fin des recherches, il nous restait cinq entreprises et un particulier ayant bossé dans les deux cimetières.

— Eh bien ? Action, mon vieux ! On a la C.R. du juge, on déboule dans les entreprises, perquise, gamme complète sur les dirigeants, les employés, et au besoin, garde à vue. T'attends quoi, là ?

— Attends, parce qu'Antoine a eu une idée lumineuse.

— Putain, les gars. Va falloir perdre cette habitude de faire une disserte à chaque fois que vous avez quelque chose d'important à me dire.

— C'est pour faire monter ton adrénaline, c'est bon pour ton cœur ! railla Marco.

— Bon, vas-y, c'était quoi l'idée de génie ?

— On a pris contact avec la proprio de l'endroit où a eu lieu le cambriolage.

Boris ne répondit pas. Il s'avança sur son siège, mit son menton sur ses mains croisées, coudes sur le bureau. Les yeux plissés, il scrutait Marco. Le chasseur était à l'affût...

— Par la mairie, on a eu son nom. Madame Coelho, femme de ménage portugaise ayant fait fortune par le mariage avec un riche homme d'affaires américain. Elle est repartie pour quelques mois, la semaine dernière, dans sa propriété aux États-Unis et...

— ... Au fait, Marco !

— Bon, je te passe l'ambassade des États-Unis, bref, je l'ai eue au téléphone. Elle avait été avisée du cambriolage par la gendarmerie et s'apprêtait à revenir en France. Il y a... attends, je cherche...

— ... MARCO !

— Ah oui, voilà, il y a un peu plus d'un mois, elle a fait faire des travaux chez elle par une entreprise, et bingo !

— Bon. Je peux en placer une ? Et cette entreprise a travaillé aussi dans les cimetières ?

— Ouais.

— Et alors ?

— Quoi, et alors ?

— Qu'est-ce que tu fous là encore ? *Go*, mon bonhomme ! Une équipe, on investit les locaux, le domicile du patron et ceux des employés. Tout le monde en garde à vue, perquisition, audition.

— Je peux finir ?

— Vite. Très vite...

— Recherche sur Infogreffe, il s'agit d'une association de réinsertion par le travail. Ils emploient des mecs qui sortent de taule ou des naufragés de la vie. Recherche U.R.S.S.A.F. en suivant, un seul employé à temps plein. Un certain Sergueï Bochenko, inconnu chez nous. Les autres sont des stagiaires, déclarés pour trois, six mois ou plus longtemps. Le dirigeant est un certain Dubreuil, inconnu de nos services également. Ancien entrepreneur du B.T.P., il a obtenu un diplôme de psychologue ou je ne sais quoi, ce qui lui a permis de travailler avec les organismes de réinsertion et de monter son association.

— Ouais, on ne va pas le stigmatiser parce qu'il emploie des ex-taulards et des types en perdition. C'est louable mais ça mérite d'approfondir. T'as

raison. Allez, on s'équipe et on y va.

Gyrophares tournants, sirènes hurlantes, les deux véhicules de Police se frayaient un chemin dans la circulation parisienne, direction porte d'Italie. Boris et Antoine dans la première voiture, Dédé et Marco dans la deuxième.

— J'ai avisé Arnaud de truc muche avant de partir, j'lui ai demandé un renfort, et pas possible, il a dit.

— Arnaud Hérault de la Viguerie.

— Oui, ben j'arrive pas à retenir son nom à rallonges !

L'avenue d'Italie fut avalée à vive allure, direction Thiais et la zone de fret où se trouvait le siège social de l'Association de Réinsertion Individuelle, c'était son nom.

— Elle est où, la rue du Moulin à Cailloux ?

— De l'autre côté de la nationale 7, pratiquement en face du grand centre commercial.

— Et le G.P.S., il dit quoi ?

— Il dit tout droit, par la nationale 7.

— Putain ! Mais ils vont se pousser tous ces cons-là, on se demande ce qu'ils foutent dans leurs bagnoles.

— Ils sortent du boulot et rentrent chez eux, Boris...

— Ouais, ben ils me font chier !

Le trajet jusqu'à Thiais fut laborieux. Il fallait éviter tous les tunnels, complètement embouteillés, passer sur les routes au-dessus en franchissant les feux au rouge et faire du slalom entre les véhicules. Or, une fois arrivé à Thiais, ce fut encore pire ! Il y avait des poids lourds partout qui roulaient en double, voire triple file sur les larges avenues de la zone Sogaris. Des entrepôts à perte de vue, des petits, des grands, des marques connues de surgelés, meubles, bricolage et grands magasins de distribution. La proximité d'Orly expliquait sûrement cette profusion.

Rue du Moulin à Cailloux, Boris fit couper les deux tons et rentrer les gyrophares. Il y avait toujours des entrepôts, mais de taille plus modeste. À l'adresse indiquée par Infogreffe, un hangar en parpaings couvert de tôles se dressait au milieu d'un terrain aride où pas un brin d'herbe ne poussait. De place en place, des tas de gravats, des pots de peinture vides, des chauffe-eau délabrés, de la ferraille et des palettes. Aucun véhicule derrière les deux grilles ouvertes, les portes du bâtiment étaient fermées.

Ils stationnèrent les véhicules un peu plus loin, s'équipèrent de gilets pare-balles, glissèrent leur brassard siglé « Police » sur leur manche de blouson.

— Dédé, Marco, vous passez par-derrière. Antoine, avec moi, je frappe à la porte.

Il y avait un grand portail et un portillon juste à côté. Antoine vérifia que la porte basculante était fermée. Il rejoignit Boris et se mirent chacun d'un côté de la porte, arme à la main. Boris frappa sur le bois.

— Police Judiciaire, Brigade Criminelle, ouvrez ! hurla-t-il.

Il répéta l'opération plusieurs fois sans obtenir de réponse, alors il fit signe à Antoine de rester là où il était et s'approcha d'une fenêtre protégée par des barreaux. Il s'accroupit puis releva doucement la tête. Au travers de la vitre poussiéreuse, il aperçut tout un capharnaüm de matériaux de construction, peinture et outils. Au fond du hangar, un bureau en bois et deux portes.

Il attrapa sa radio.

— Dédé de Boris.

— Transmets.

— Apparemment, il n'y a personne, vous restez en place, Antoine va chercher le béliet.

Il fit signe à Antoine qui partit en soufflant. Le béliet, il allait en chier grave à le ramener. Il pesait son poids, mais son efficacité en matière d'ouverture de portes, même rebelles, n'était plus à démontrer ! Il revint vite, le portant à deux mains. Le teint rouge, en sueur, il le posa devant Boris et se jura que ce ne serait pas lui qui le ramènerait au véhicule tout à l'heure.

Boris glissa son arme dans l'étui et annonça à la radio qu'ils pénétraient à l'intérieur du hangar. Il saisit le béliet par les deux anses, visa à hauteur de la serrure, lui fit prendre du ballant en deux ou trois allers et retours, et le laissa partir. La serrure se fracassa, la porte s'ouvrit violemment et claqua contre le mur ; Antoine entra aussitôt. Accroupi, l'arme à la main, il regardait de droite à gauche. Boris le suivit. Ensemble, ils progressèrent rapidement dans l'entrepôt. Une des portes intérieures était ouverte et donnait dans une pièce aménagée en une sorte de studio sans fenêtres, avec frigo, coin douche et même une mini-cuisinière.

La deuxième porte, fermée par deux verrous, donnait sur l'extérieur et permit à Dédé et Marco, une fois ouverte, de pénétrer à leur tour.

— Dédé, appelle le commissariat de Thiais, il me faut des effectifs en civil pour garder les lieux.

— O.K.

— Marco, trouve-moi quelqu'un autour, n'importe qui, pour faire le témoin de la perquise.

— C'est parti.

— Une équipe de l'I.J. aussi, pour les paluches, ajouta-t-il.

— Je les ai appelés pendant le trajet, ils arrivent.

— Bonne initiative.

Marco revint avec un jeune homme barbu en bleu de travail.

— Ce monsieur travaillait dans un entrepôt à côté, il entretient et répare

des manèges qui y sont entreposés.

— Vous êtes forain ? lui demanda Boris.

— Ouais, enfin moi, je fais l'entretien.

— Bien. On va faire une perquisition, vous allez être témoin, votre nom ?

— Eh, attendez, moi j'veux pas être mêlé à des trucs...

— Ne vous inquiétez pas. Il nous faut juste une personne qui nous regarde faire, un témoin, mais vous n'aurez aucun problème. Quel est votre nom ?

— Y'a intérêt... Pesty, Marc Pesty.

— Bien, Monsieur Pesty, allons-y. Vous restez là avec nous, je vous montre la commission rogatoire du juge Brulaut qui nous autorise à perquisitionner. Si on saisit des choses, on vous les montrera.

— Et je fais quoi ?

— Rien, vous regarderez ce que l'on vous montre, c'est tout.

— D'accord. Pas de problème m'sieur.

— Vous ne touchez à rien, par contre. Pour tous, gants latex, et je rappelle qu'on ne touche que ce que l'on saisit.

La perquisition fut rondement menée. Ils saisirent presque tout ce qui se trouvait là. Dans la pièce aménagée en studio, des fringues, dont quelques-unes avec des étiquettes en alphabet cyrillique. Des papiers contenus dans les tiroirs du bureau, ainsi que le disque dur de l'ordinateur, apparemment Dubreuil tenait une double comptabilité. Les cendriers furent vidés de leurs mégots dans des sachets de prélèvements. L'I.J. effectua des prises de photos, ainsi que des relevés d'empreintes et prélèvements A.D.N., notamment dans la douche.

— Les gars, il me faut ça le plus rapidement possible, leur dit Boris. Les fringues russes me laissent à penser qu'on a fait bonne pioche, mais je veux une concordance au niveau des paluches ou de l'A.D.N.

— Au plus vite, Commandant.

— Pour hier, c'est possible ?

— Vous êtes un marrant, vous.

— C'est vraiment urgent, les gars, demain ça serait bien.

— On va faire au mieux.

— O.K. Bon. Dédé, les collègues de Thiais, ils arrivent aujourd'hui, ou bien demain ?

— Nous sommes là, Commandant.

Quatre hommes venaient de pénétrer dans le hangar. Celui qui semblait être le chef, la cinquantaine sportive, portait un panama et un costume en lin un peu froissé. Il détonnait complètement à côté des trois autres déguisés en flics en civil, jeans, blouson de cuir et casquette de base-ball.

— Major Lepetit, pour vous servir, Commandant. On m'a parlé d'un entrepôt à garder.

— Oui, il faut garder les lieux ici, et interpellé toute personne qui viendrait à y pénétrer.

— Parfait. On va vous faire ça aux petits oignons. Hervé et Maxime, dehors dans la voiture, discrètement, ou même sans être vus. Walter, avec moi à l'intérieur, radio discrète, oreillette. Je vais voir pour les relève avec le central. En place, Messieurs, et *staying alive*.

— Bon... Eh bien, je n'ai plus rien à vous dire, à ce que je vois ? dit Boris, interloqué par l'attitude de ce major. Nous on continue, direction le domicile du patron de l'entreprise, un certain Dubreuil, ça ne vous dit pas quelque chose par hasard ?

— Que nenni, mon cher, mais je ne peux pas connaître tout le monde !

— Bien, je vois... murmura Boris.

— Mais si j'entends parler de ce Dubreuil, je vous en ferai part.

— Merci, Major... Alors, bon courage, Messieurs ! Je lève le service au plus vite.

— Je vous en prie. Mes respects, Commandant, et bon courage à vous aussi.

Lepetit avait ôté son chapeau pour saluer Boris.

— Monsieur Pesty, je vous remercie. Vous serez convoqué au service pour signer le procès-verbal de perquisition.

— Signer quoi ?! Eh ! J'croisais que j'avais rien à voir là d'dans, moi ! Attendez...

— ... C'est le cas, Monsieur Pesty, c'est le cas, vous n'avez rien à voir dans cette affaire... lui cria Boris en regagnant le véhicule.

Dubreuil était arrivé dans la galerie et progressait à tâtons en se guidant de ses mains posées contre la paroi. Au fur et à mesure qu'il s'enfonçait, la lumière se faisait rare, pour devenir quasi-inexistante.

— Putain, c'est là que je regrette de pas fumer ! Si j'avais eu un briquet.

Il continua d'avancer, puis s'arrêta.

— Eh, un briquet, il en a un, le poulet ?

Dubreuil fit demi-tour en avançant de plus en plus vite à mesure que la clarté revenait. Il sortit dans la galerie et courut jusqu'à Franck. Il le trouva inanimé. Un bruit de soufflet de forge s'entendait dès qu'il inspirait. De temps en temps, il laissait échapper une plainte.

Il se pencha au-dessus de lui, le secoua un peu sans pouvoir le réveiller. Il n'obtenait que de légers gémissements plaintifs.

— Eh, tu m'entends, garçon ?

« Oh, va pas faire de vieux os, lui. » pensa-t-il.

Il fouilla les poches du blouson et trouva un briquet en plastique. Il le leva devant ses yeux et le remua pour en mesurer la quantité de gaz, mais il était à moitié vide.

— Bon, je vais me démerder. C'est mieux que rien.

Il laissa le paquet de clopes sur place et repartit en direction de la galerie. En allumant le briquet par intermittence afin de l'économiser, il tâchait de mémoriser ce qu'il voyait. Il avançait de façon plus rapide maintenant, ce qui ne l'empêcha pas de se cogner la tête deux ou trois fois et de pousser des jurons de charretier.

Il ne se rendit pas compte du temps qu'il avait mis pour arriver à la porte. Il alluma le briquet et examina la serrure. Imposante, à gorges, on pouvait apercevoir le pêne entrant dans la gâche, costaud lui aussi. La serrure était apparemment soudée à la porte métallique, pas une vis apparente, ni un angle où il aurait pu essayer d'insérer quelque chose pour forcer dessus... Oui mais avant toute chose, quoi insérer ? L'ouvrir à coups de flingue, comme Franck lui avait suggéré ? Il rêvait, lui.

Il alluma le briquet et regarda avec attention la serrure ; on apercevait le

mécanisme. Des pièces en acier qui ne seraient sûrement pas impressionnées par une balle, même de 9 mm. Mais tenir un briquet allumé pendant longtemps n'était pas possible. Il jura en jetant au sol le briquet qui venait de lui brûler les doigts.

— Putain, je vais le retrouver comment, maintenant ?

Il s'accroupit et se mit à tâter le sol dans la direction où, selon lui, le briquet avait été projeté. Les mains à plat, il avançait petit à petit et finit par se mettre à quatre pattes, frôlant le sol de ses mains, de droite à gauche, en avançant doucement.

— Fais chier, merde, quel con !

Il sentit la porte sous ses doigts et glissa ses mains dans l'interstice au sol, s'écorchant les articulations des doigts. Il se rendit à l'évidence, le briquet n'était pas tombé de ce côté-là mais avait peut-être rebondi, il fallait étendre les recherches. Il garda le bout des doigts en contact avec la porte tout en se déplaçant comme le fait un crabe, espérant ainsi sentir le contact salvateur du plastique sur la paume de ses mains.

Il reculait, allant d'un bout à l'autre de la porte, désespéré de ne rien trouver. Alors qu'il allait abandonner, il le vit, à deux doigts de sa main gauche. Une lueur fugace avait suffi à faire apparaître le petit cylindre orange du briquet.

Il tendit la main, la plaqua au sol alors que la vision de l'objet s'était effacée, mais sous ses doigts il pouvait le sentir. Il l'attrapa, vérifia qu'il fonctionnait encore, la flamme le rassura. Il se sentit soulagé, mais une question vint s'imposer à lui. « Comment j'ai pu le voir ? » Il l'avait vu, il en était certain, et il n'était pas le genre de mec à croire aux miracles, ni même à une intervention divine, d'autant qu'il était un indécrottable mécréant. Il y avait une seule réponse à cette question. À un moment donné, il y avait eu de la lumière. Elle venait forcément de quelque part. Le tout était de trouver d'où. Il y avait une percée dans la roche et, si mince soit-elle, il fallait qu'il la trouve.

Il se pencha, alluma à nouveau le briquet et regarda sous la porte ; il ne pouvait rien y voir. Il s'assit, dos à la porte, pour réfléchir à cette lumière providentielle, lorsqu'il entendit un léger bruit. Un frôlement, là, juste derrière la porte. Puis à nouveau cette lumière fugace, mais plus intense cette fois. Il y avait quelqu'un dans la partie de galerie qui était de l'autre côté de la porte.

Il se releva vite et tambourina comme un diable sur la ferraille en hurlant.

— Eh ! Y'a quelqu'un ? S'il vous plaît ! Y'a quelqu'un ?

Pas de réponse.

Un nouveau frôlement.

Un bruit de pas, même.

— Putain de bâtard ! Il me répond pas mais revient me narguer.

Il se saisit de l'arme...

Le domicile de Dubreuil avait été investi par Boris, son équipe et les fonctionnaires de l'I.J., après qu'un serrurier, réquisitionné, eut ouvert la porte. Il s'agissait d'un pavillon de plain-pied sur sous-sol, meublé confortablement. Il n'y avait personne. De ce fait, le serrurier avait servi de témoin pour la perquisition. Un ordinateur fut saisi, ainsi que divers documents en rapport avec l'activité professionnelle du propriétaire.

— Boris, il y a des pansements et des compresses tachées de sang dans la salle de bains, dit Antoine.

— Saisis tout.

Dans le sous-sol se trouvaient des tas d'outils, sans intérêt pour l'enquête.

— Bon, on rentre au service. Vous refermez la porte, Monsieur. Dédé, un coup de fil au commissariat, je veux une voiture civile en surveillance, interpellation de toute personne qui veut entrer dans cette maison.

— C'est fait.

— Alors on y va.

Le retour au 36 se fit à vive allure, gyrophare, deux tons. Sur place les escaliers en bois furent grimpés dans le vacarme des semelles claquant sur les marches ; il n'y avait qu'à cet endroit que l'on pouvait entendre ce bruit. Le plus impressionnant était lorsque toute une équipe les descendait pour partir en intervention. Nulle part ailleurs on ne pouvait entendre ce son caractéristique qui provoquait à tous les coups une montée d'adrénaline. Comme lorsque les légionnaires romains frappaient de leurs glaives les boucliers en peaux, c'était la musique de la P.J., la colère et la fureur des flics.

Arrivé sous les toits, un peu essoufflé, Boris croisa Marchat.

— Le taulier veut te voir, Le Guenn, ça fait plusieurs fois qu'il demande où tu es.

— Merci, Marchat, j'y vais. Je te rappelle que te concernant c'est soit Boris, soit Monsieur Le Guenn.

Boris n'aimait pas qu'on l'appelle par son nom. Il trouvait que c'était un manque de respect et de politesse.

Il laissa son équipe se mettre au boulot et partit frapper à la grande porte en bois. On lui répondit d'entrer et, bien que le sachant, il fut surpris de voir Arnaud Hérault de la Viguerie assis derrière le bureau du patron.

— Ah ! Le Guenn, alors cette enquête, elle avance ?

— Effectivement. Je pense que nous avons trouvé l'entreprise impliquée dans les vols des bronzes des cimetières. Il n'y avait personne sur place, mais la perquisite a été concluante. On a trouvé des fringues avec des étiquettes russes, comme celles des corps dans les Yvelines.

— Très bien. Dites-moi, votre demande de renfort tient toujours ?

— Plus que jamais, patron.

— Bien, à partir de demain, je vous affecte le capitaine Deniau de la B.R.I., un très bon élément, m’a-t-on dit.

— Merci, patron. On attend les résultats des paluches et des prélèvements A.D.N. pour confirmer. J’ai mis des effectifs en surveillance au domicile et au siège de l’entreprise Dubreuil.

— Parfait, merci Le Guenn... Dites, le capitaine Farès, vous n’avez toujours pas de nouvelles ?

— Aucune, patron.

— C’est embêtant, ça, très embêtant. Bon, au travail, Commandant, et tenez-moi informé, surtout.

Boris sortit du bureau. Antoine l’attendait, une feuille de papier à la main.

— Tiens, le bornage du téléphone du major Évrard. Il était bien à côté du cimetière du Montparnasse la nuit où il y a eu des vols. Dans l’heure qui suit, son téléphone borne successivement porte d’Orléans, porte d’Italie puis Villejuif, Cachan et Bagneux. Depuis, plus rien.

— Tu as l’endroit exact à Bagneux ?

— Non, juste une zone au nord de la ville, dans le périmètre du technocentre S.N.C.F. et du cimetière.

— Encore un cimetière ? Envoie une équipe du commissariat local faire un tour par là-bas.

— D’acc’ !

— Et puis émettez un avis de recherche concernant Dubreuil, et en urgence.

— C’est parti.

— Eh, mettez-en un aussi sur l’employé Sergueï Bochenko. On a un domicile ?

— Non. Le domicile déclaré, c’est le hangar où est installée l’entreprise.

— Fais ça, alors, et active l’I.J. pour les résultats des paluches et A.D.N., ça traîne, là ! Vois aussi avec le service des étrangers si on n’a pas une photo du Bochenko.

— Ouais, on fait tout ça.

— Une dernière chose. Pour Guillaume, ne lâche rien non plus. Le nouveau taulier m’a demandé si on avait du nouveau sur lui, j’ai répondu que non, mais il cherche à savoir... Son portable est sous surveillance, dès qu’il y a quelque chose on le saura en direct.

— Promis. Je serai une tombe ! Bon, je file, y’a du pain sur la planche. À tout à l’heure, Boris.

Le brigadier Abergel, chef de la Police-Secours du commissariat de Bagneux, pestait. La station directrice venait de l’envoyer dans la zone

industrielle au nord de la ville, fouiller les friches à la recherche d'il-ne-savait-trop-quoi, sur demande de la Brigade Criminelle. Il devait déployer ses hommes dans le périmètre entre le techno-centre S.N.C.F. et le cimetière, puis noter tout ce qui lui semblait suspect.

« Encore une merde des services judiciaires de Paris ! Heureusement que la retraite approche, ras le bol de toutes ces conneries, du grand Paris et des réformes à la con ! Sans compter que j'ai déjà dû faire deux ans de rab à cause de la réforme des retraites, ils m'emmerdent, voilà ! » Abergel était fou de rage.

— Allez les gars, on descend, on va se mettre au vert, on note tout ce qui semble bizarre et on rentre rédiger un compte-rendu pour la Crim'.

— On cherche quoi, chef ?

— J'en sais rien, des trucs bizarres, pas normaux, quoi.

— Plutôt floue comme mission.

— Maintenant, c'est Paris qui décide, alors. Le téléphone d'un suspect dans une affaire de meurtre a borné dans le coin, donc on cherche. Sont trop cons pour traiter leurs merdes eux-mêmes. Pff !

Les trois gardiens de la paix s'égayèrent dans la friche en compagnie d'Abergel. Ils avançaient sur le sentier, s'engageant dans les traces laissées latéralement par des passants, secouant les fourrés au moyen de leur matraque en gomme noire.

Ils s'approchèrent d'une cabane en tôle et en panneaux de meubles recyclés. Un chien galeux, vestige de ce qui avait dû être un berger allemand, en sortit par l'ouverture basse et se mit à leur aboyer dessus, exerçant une tension sur la ficelle qui le retenait par le cou.

— Sarko, ta gueule !

— Police, sortez de là.

— Faites chier, les bleus, merde ! Sarko, ta gueule ! Chien d'ivrogne !

Une traction sur la ficelle fit rentrer le chien qui couina sous la violence du geste. Une tête hirsute fit son apparition. Le teint rougi par le pinard bon marché, les yeux pisseux, l'homme sortit et s'approcha des policiers. Il traînait avec lui une odeur de crasse rance et d'alcool frelaté.

— Pourquoi que vous venez me casser les couilles ici ?

— Vous êtes là depuis longtemps ?

— Ouais, et je fais chier personne, je me démerde, je cotise à rien, je demande rien.

— Vous n'avez rien remarqué d'étrange, d'inhabituel ces derniers jours ?

— T'en as de bonnes, poulet ! Mis à part les junkies qui viennent se piquer et les petits couples qui viennent niquer, tu sais, ici, c'est quand même pas très touristique !

— Votre chien n'a pas aboyé plus que d'habitude, pour une raison inconnue ?

— Il gueule dès que quelqu'un s'approche un peu, c'est pour ça que je suis tranquille, ils en ont la trouille.

— Il a aboyé dernièrement ?

— Bouge pas, je vais lui demander.

L'homme voulut se retourner en direction de sa bicoque mais, totalement ivre, il tituba et se rattrapa de justesse au tronc d'un arbre sur lequel il préféra rester appuyé pour poursuivre la conversation.

— Oyé ! Sarko ? T'as vu un truc bizarre, mon toutou ? Non. Bon, ben voilà. Personne !

— O.K. Et il y en a d'autres comme vous qui vivent ici ?

— J'en sais rien et je m'en fous. Je suis pas très relations de voisinage, si tu vois ce que je veux dire.

— Bien, merci Monsieur, on reviendra peut-être.

— Ouais, la prochaine fois, j'vous f'rai rentrer chez moi, tiens !

Les policiers se regardèrent, dépités, et tournèrent les talons.

— Eh, dis... t'aurais pas une clope ? brailla le clochard.

Un des gardiens de la paix se fendit d'une cigarette. Il profita de l'occasion pour relever l'identité de l'individu et rejoignit ses collègues qui avaient repris la ronde.

Au bout de trois quarts d'heure de battue et la rencontre avec trois autres S.D.F. vivant sur ce terrain vague, le brigadier Abergel sortit son sifflet et en tira quelques trilles qui auraient fait verdier de jalousie un arbitre de la F.I.F.A. pour rameuter ses troupes.

— C'est bon, les gars, assez de conneries pour aujourd'hui, y'a rien ici, et s'ils ne sont pas contents, ils n'auront qu'à venir eux-mêmes. Philippe, on te dépose au commissariat, tu rédiges un petit compte-rendu pour ces messieurs de Paris, et nous on reprend notre vraie mission de Police.

La nuit avait été courte pour Boris et son équipe. Après avoir noté sur le tableau blanc tous les éléments qu'ils avaient en leur possession, noms, lieux avec des flèches qui les reliaient les uns aux autres et quelques points d'interrogation concernant Évrard et Bochenko, ils étaient rentrés chez eux à plus de trois heures du matin.

Lorsque Boris franchit le pas de sa porte, la maison vide l'oppressa. Il voulut appeler Soizic et les enfants mais se fit la réflexion qu'il n'y avait que là, le soir, lorsqu'il rentrait chez lui, qu'il pensait à sa famille. Ses heures passées au boulot ne lui en laissaient pas le temps. Les reproches de Soizic étaient peut-être fondés... Il s'investissait trop dans son travail, au point d'en négliger certaines choses. Yann et Marie grandissaient vite, trop vite. En quelle classe étaient-ils aujourd'hui ? Il ne pouvait répondre sans réfléchir. C'était l'année du baccalauréat pour Marie, ça, il s'en souvenait, donc elle était en terminale. L'échéance approchait, il n'en avait pas parlé avec elle. Et concernant son orientation pour l'année prochaine, quelle filière allait-elle choisir ? À quel métier se destinait-elle ? Il ne savait pas.

Cette réalité lui sauta au visage et lui fit beaucoup de peine. Quel père était-il pour ses enfants ? Il voulait entendre la voix de sa femme maintenant, même si elle allait râler et celle de Marie aussi, de Yann. Il composa le numéro, mais il était bien trop tard, tout le monde devait dormir, il abandonna l'idée.

Il avait fini par s'endormir d'un sommeil de plomb, tout habillé, sur le canapé du salon. C'est le camion des éboueurs qui le réveilla à six heures. Ils ne faisaient pas dans la dentelle, les mecs. Les containers vides étaient balancés à grand fracas sur le trottoir et les préposés à la benne hurlaient au chauffeur de démarrer, ce qu'il faisait dans un rugissement de diesel.

Il se leva pour se préparer, avala un café, regarda son téléphone : pas de messages. Il appela Soizic et, au bout de quelques sonneries, n'eut droit qu'à sa voix enregistrée sur le répondeur. Il tenta les numéros de Marie et de Yann, sans résultats non plus. Il finit par composer le numéro de la maison, sa mère lui répondit.

— Boris, comment vas-tu ? Tu arrives quand ?

— Pas tout de suite, maman, pas tout de suite. Papa et toi, vous allez bien ?

— Tu sais, ton père, avec ses rhumatismes, c'est plus comme avant. Hier, Yann l'a aidé au jardin, ça lui a fait bien plaisir.

— J'essaie de les appeler et personne ne répond.

— Il est tôt, mon grand, ils dorment encore. En plus, hier soir, ils sont allés à la fête à Penmarch avec Vincent, ils sont rentrés tard.

— Vincent ?

— Vincent, le voisin, tu le connais. Il venait en vacances tous les ans, avant. Là, il est à la retraite. Il a emménagé le mois dernier et il vit ici à l'année, maintenant.

Boris sentit un petit pincement de jalousie du côté gauche, là où ça fait mal. Bien sûr qu'il se rappelait de Vincent. Veuf, dans ses âges et apparemment retraité depuis peu. Il lui avait même semblé qu'il n'était pas indifférent au charme de Soizic.

— Ah oui. Je me souviens de lui. Bon, tu leur diras de m'appeler quand ils se lèvent, je pars au boulot.

— Je leur dirais, oui, mais tu sais, Boris, tu devrais peut-être... Enfin, ce que je dis, ça ne me regarde pas, mais tu devrais peut-être passer plus de temps avec ta famille, tu leur manques.

— Oui, maman, je le sais bien. Le problème, c'est que je suis peut-être fonctionnaire, mais je n'en ai pas la mentalité, et là j'ai une grosse affaire sur les bras. Dès que c'est résolu, je prends le temps et je viendrai sûrement. Bises à papa.

Il raccrocha, ne lui laissant pas le temps de répondre.

"Vincent", "fête à Penmarch". Ce que lui avait dit sa mère lui revenait en boucle à l'esprit.

— Pff, facile quand on est retraité... marmonna-t-il en refermant la porte d'entrée.

Il était sept heures passées lorsqu'il arriva au 36. Il sacrifia au rituel de la machine à café et s'avança vers son bureau en saluant Antoine, déjà à pied d'œuvre.

— Boris, y'a le...

— ... Plus tard, laisse-moi deux minutes s'il te plaît, j'ai la tête dans le cul.

Il poussa la porte de son bureau.

— Commandant Le Guenn ?

— J'ai dit deux mi... commença-t-il en se retournant.

La jeune femme qui était devant lui aurait pu facilement faire la une de Vogue. Mince, grande, des cheveux noirs encadraient un visage fin embelli de deux grands yeux noirs. Elle était vêtue d'un jean et d'un tee-shirt blanc qui

mettaient en valeur sa silhouette.

— C'est ce dont je voulais te parler, lança Antoine depuis son bureau.

— Je suis le Commandant Le Guenn.

— Capitaine Deniau, Nathalie Deniau, répondit la jeune femme.

La voix était à l'avenant. Chaude, un peu rauque, et un brin sensuelle.

— Enchanté, répondit Boris, bienvenue chez les fous ! Tu tombes bien, il y a du taf. Tu vois avec Antoine qu'il te mette au courant. Dans la journée, tu passeras chez les crayons pour ton affectation. On se voit tout à l'heure au briefing.

— Enchantée. Bien, à tout à l'heure, alors, Commandant.

— Ah oui, je te préviens tout de suite, je tutoie tout le monde et inversement. Aucune permission jusqu'à nouvel ordre.

— C'est clair, mais je n'avais pas l'intention de partir en vacances... Boris.

— Eh bien voilà, tu comprends vite. Antoine, tu t'occupes de Nathalie et tu la mets au taf.

En refermant la porte de son bureau, il crut entendre Antoine lui répondre qu'il était ravi. Quel séducteur ! Dès qu'une nana était dans le service, on ne le tenait plus.

Il se laissa aller dans son fauteuil, porta le gobelet de café à sa bouche et en but une gorgée. Il fit la grimace, le café de la maison poulaga était vraiment imbuvable. Il soupira d'agacement lorsque son téléphone portable vibra. Fébrilement, il regarda l'écran. Ce n'était pas Soizic, mais le nom qu'il vit lui envoya une décharge électrique. Il décrocha sans tarder.

— Guillaume ! T'es où, mon gars ? Je viens te chercher.

— ...

— Oui, je t'écoute, mais avant, dis-moi où tu es.

— ...

— Non, ne raccroche pas, vas-y, je t'écoute.

Tout en écoutant Guillaume, il griffonna un mot sur un papier, sortit du bureau et se dirigea vers celui d'Antoine. Il posa la feuille devant lui en lui montrant son téléphone de l'index, puis ressortit dans le couloir en mettant son doigt devant sa bouche à l'intention de Dédé et Marco qui arrivaient.

— Qu'est-ce que tu me racontes là, je ne comprends rien.

— ...

— Oui, je t'écoute, un flic blessé ? Mais où es-tu Guillaume ? Je viens, seul, et on discute.

— ...

— O.K., O.K. ! Non, ne raccroche pas.

— ...

— Tu vas laisser ton téléphone allumé et on trouvera l'endroit, c'est ça ?

— ...

— Guillaume, ce n'est pas simple ce que tu me racontes là. Ton téléphone, ton scooter, et on te trouvera ? Tu ne veux pas être plus précis ?

— ...

— Guillaume, arrête tes conneries ! C'est quoi cette histoire de flic blessé ? Pourquoi un serrurier ?

— ...

— Non, Guillaume, fais pas le con, on est tous là. On est vachement inquiets pour toi, on va te défendre, on ne va pas te laisser tout seul, tu m'entends ? Guillaume ?

Il avait raccroché. Boris se précipita hors du bureau.

— Tu l'as, Antoine ?

— Pas encore, je suis avec mon contact au téléphone, ils cherchent.

— Vite !

— Pourquoi, qu'est-ce qu'il y a ?

— Guillaume vient de m'appeler. Il y aurait un flic blessé, c'est pour ça qu'il nous appelle, sinon il ne l'aurait pas fait. Je vous dis ce qu'il m'a dit. Il va laisser son téléphone allumé et son scooter à côté de l'endroit où il est pour qu'on le retrouve.

— C'est qui, Guillaume ? demanda Nathalie.

— Un collègue qui a pétié un plomb, lui répondit Boris, et apparemment, ça a mal tourné, ce serait grave. Cette histoire de flic blessé ne me dit rien qui vaille. En plus, il m'a annoncé qu'il allait se faire sauter le caisson. Pff. Quel merdier ! Bon, magne-toi, Antoine !

— Oh, calme. Elle fait aussi vite qu'elle peut. C'est pas une machine, la nana. Voilà, ça arrive, O.K., elle nous l'envoie aussi par mail... Oh, merde !

— Quoi ?

— Regarde, viens voir...

Boris se pencha sur l'écran du P.C.

— C'est quoi cette connerie ? Bon, on ne cherche plus à comprendre, on y va maintenant ! Dédé, avec moi, Antoine, Marco et Nathalie, vous continuez sur l'affaire en cours et vous m'envoyez un serrurier.

Guillaume, noyé dans la circulation, suivait le véhicule dans lequel avaient pris place les deux hommes, tout en veillant à garder une distance respectable. Les yeux rivés sur l'arrière de la voiture pour ne pas la perdre, il ne prenait pas garde à la circulation et faillit renverser plusieurs piétons. Le clignotant droit de la voiture s'alluma, puis les feux-stop ; ils allaient stationner. Il les doubla et s'arrêta un peu plus loin. Il les vit descendre, traverser la rue et entrer dans une agence bancaire. Il attendit patiemment leur

retour, cela lui parut interminable.

Une demi-heure plus tard environ, les deux hommes ressortirent. Il lui sembla que l'homme près d'Alexandre lui tenait fermement le bras et l'entraînait un peu trop rapidement vers la voiture pour être normal, à son goût. Il était sûr d'avoir déjà vu ce type quelque part, mais il ne se rappelait pas où. La voiture quitta son stationnement, passa devant Guillaume, et là, il reconnut le passager. Il l'avait vu entrant chez Alexandre alors qu'il planquait devant son domicile. Il avait même espéré que ce soit un cambrioleur.

Il reprit sa filature, slalomant dans la circulation. Son esprit était complètement axé sur eux. Ne pas les perdre, attendre le moment où Alexandre se retrouverait seul pour enfin en finir et après se faire sauter le caisson, point final.

À nouveau, un coup de frein, clignotant, et la voiture s'engagea sur un parking de supermarché.

— Ils vont faire leurs petites courses, les amoureux ?

Les deux hommes ne descendirent pas du véhicule. Ils restèrent stationnés un moment avant de repartir. Guillaume ne s'étonnait même pas de ces arrêts qui n'avaient aucun sens.

La circulation devenait de plus en plus dense. Le véhicule empruntait des rues étroites à vitesse réduite. Guillaume restait loin derrière, il ne voulait surtout pas se faire repérer. Ils traversèrent Cachan, entrèrent dans Bagneux, puis se dirigèrent vers le nord de la ville. Ils s'arrêtèrent sur l'avenue Jean Jaurès, un peu avant le cimetière. L'endroit était désert. D'un côté de l'avenue, des voies ferrées, de l'autre, des friches. Guillaume vit les deux hommes s'engager dans un sentier au milieu des buddleias et autres buissons touffus qui poussaient de façon anarchique. Il attendit un moment et les suivit. La végétation était tellement dense qu'il faillit leur tomber dessus alors qu'ils s'étaient arrêtés. Alexandre portait un sac sur la tête, et à tâtons, il déplaçait des tôles et des palettes empilées le long d'une déclivité du terrain. L'homme avait une arme à la main et lui indiquait ce qu'il devait faire.

Quand il eut terminé apparut un trou, telle une grotte, dans lequel les deux hommes s'introduisirent, non sans se courber et se contorsionner. Guillaume hésita à les suivre. Il préféra attendre et se planquer.

Une heure plus tard, l'homme ressortit sans Alexandre, remit en place les palettes, les tôles, recouvrit le tout de branchages arrachés aux arbres alentours, et après avoir jeté un regard circulaire, repartit par où il était arrivé. Guillaume attendit une demi-heure, puis s'en alla à son tour. Avec précaution, il sortit du chemin, regarda sur l'avenue : le véhicule n'était plus là. Il rebroussa chemin et entreprit de déplacer les palettes et les tôles.

L'arme à la main, Dubreuil hurlait comme un fou, il donnait des coups de pied sur la porte en ferraille. C'était Sergueï qui était derrière, il en était sûr.

— Vas-y Sergueï, ouvre la porte ! Espèce d'enculé ! Ouvre la porte, je

vais te défoncer la gueule !

Si l'autre ouvrait, c'était bon. Une bastos, une seule, et la liberté.

— Sergueï, ta mère est une pute, elle se fait baiser par tous les trous.

Aucune réponse. Les insultes n'étaient peut-être pas ce qu'il fallait. L'appât du gain, alors ?

— Sergueï, je t'avoue, j'ai du pognon de planqué, un bon paquet ! Tu me sors de là et je t'amène où je l'ai rangé.

De nouveau, il entendit du bruit derrière la porte. Il colla son oreille à l'interstice gauche. Une voix lui parvint.

— Je ne suis pas Sergueï.

La voix était basse, rauque, sinistre.

— Qui que vous soyez, allez chercher du secours ! Je vous en prie ! On m'a enfermé ici, je m'appelle Dubreuil, j'ai vraiment du pognon et il est pour vous.

— Qui ça ? Non !

— De quoi, non ? Eh, vous êtes qui, vous ?

— Ton pire cauchemar. Je vais t'écouter me supplier, te prostituer, te damner, perdre toute fierté et pour finir, je vais te crever. Là, et seulement là, je te dirai qui je suis.

Les palettes et les tôles dégagées laissèrent apparaître une ouverture étroite. Il fallait se courber et se mettre de profil pour entrer. Guillaume fut surpris par la fraîcheur et l'odeur de cave moisie qui sortait du trou. Le sol était en pente. Il y pénétra, les parois s'écartaient à mesure qu'il s'enfonçait à l'intérieur. L'obscurité s'installait aussi. Guillaume attrapa son portable, l'alluma, et le mit en position torche. Il était dans une sorte de tunnel taillé dans la roche qui descendait en pente douce.

Il marcha pendant environ une demi-heure puis arriva devant une porte en acier qui obturait complètement le passage. Elle était imposante et fermée à clé. Une bonne grosse serrure. Il tira sur la porte, elle ne bougea pas d'un pouce, il n'y avait pas un poil de jeu. Elle était fixée dans les parois par des gonds énormes. Il y avait des interstices très étroits entre la porte, le sol et les côtés. Il éteignit son portable et, accablé, s'assit par terre. Toutes ses années avec Valérie lui revenaient en mémoire. Les souvenirs affluaient, les bons, les mauvais aussi, mais surtout les bons. Il serrait les poings, avait les larmes aux yeux, se sentait impuissant. Il avait tout perdu, même la possibilité d'en finir avec son rival. Il ne lui restait plus que la solution de s'en coller une, là, maintenant. Jamais on ne retrouverait son corps, ou alors dans très longtemps. Il était en rage. Son rival était là, juste derrière cette porte impossible à ouvrir. Il ne se sentait pas la force de faire marche arrière, de ressortir, d'appeler Boris. Il était allé trop loin, sa souffrance était intolérable. Il n'avait plus goût

à rien, était anéanti.

“L’ouvrir à coups de flingue, il rêve lui.”

Il se redressa brutalement. La voix venait de l’autre côté de la porte.

Il assura l’arme à sa ceinture, entendit des frôlements, et vit une lueur vacillante, comme une flamme, sous la porte. Puis la lueur cessa en même temps qu’un juron lui parvenait.

“Putain, je vais le retrouver comment, maintenant.”

Oui, il y avait quelqu’un de l’autre côté de la porte, et ce quelqu’un venait de perdre quelque chose. Il entendit la personne fureter. Elle avait dû se mettre à genoux et frôlait le sol avec ses mains. Il entendait son souffle, celui de quelqu’un de paniqué. L’homme avait perdu sa source de lumière, il n’était plus rien.

“Fais chier, merde, quel con !”

Guillaume ricana. Il allait lui donner un petit coup de main, juste un petit coup de main. Il alluma son portable pendant un court instant puis l’éteignit ; il avait entendu le mouvement rapide de l’homme.

“Comment j’ai pu le voir ?”

Le mec se faisait des réflexions à voix haute ce qui confirma à Guillaume qu’il avait bien réussi à récupérer ce qu’il cherchait. Il s’approcha de la porte, ralluma brièvement son portable pour bien la situer, puis se mit à la palper pour essayer de trouver un joint, mais, mis à part les quelques centimètres de jour sur les côtés et en dessous, il n’y avait pas moyen d’ouvrir cette porte.

“Eh, y’a quelqu’un ? S’il vous plaît, y’a quelqu’un ?”

Le type s’affolait.

Si Guillaume ne se trompait pas et que c’était bien celui qu’il pensait, coincé là dans cette grotte, il allait lui donner de très bonnes raisons de s’angoisser...

La voiture filait vers le sud de Paris, slalomant dans la circulation très dense du boulevard Saint-Germain en ce début de matinée. C'est Boris qui s'était mis au volant, Dédé n'en menait pas large, comme à chaque fois qu'il conduisait. Il s'accrochait à la poignée au-dessus de la vitre, les pieds tendus, anticipant les coups de freins et les accélérations dans le vide.

Boris les enchaînait, à droite, à gauche, il faillit même emboutir un bus qui quittait son arrêt en raison d'un camion de livraison stationné dans le couloir.

— Mais ils foutent quoi les collègues ? Merde, font chier, à stationner n'importe comment !

Malgré le deux tons, la plaque Police et le gyrophare, la voiture avançait par à-coups. Boris voyait la tête des autres conducteurs irrités de devoir se pousser. Il pouvait voir les lèvres remuer et connaissait par cœur les réflexions qui se faisaient à voix haute dans l'intimité de l'habitacle.

« Ils sont pressés d'aller jouer leur tiercé. »

« Vont être en retard pour l'apéro. »

« À deux dans une bagnole, tu vas pas me dire qu'ils vont sur un truc urgent ?! »

« Ils finissent tôt aujourd'hui. »

« Sont pressés de rentrer à la maison. »

« Regarde-moi ces cons ! Et dire que c'est avec nos impôts. »

Il en avait tellement entendu qu'il pouvait deviner leurs propos rien qu'en voyant leurs têtes.

— Tranquille, Boris, tu vas finir par me faire gerber.

— C'est tous ces cons, là ! Qu'est-ce qu'ils foutent ?

— Je crois qu'ils vont bosser...

— Ouais, et nous, on fait quoi ?

En plus du deux tons, Boris gardait la main appuyée sur le klaxon. Malgré cela, il avançait par petits sauts de puce, le boulevard était complètement « en croix », en jargon policier.

— Appelle le commissariat local, donne tous les renseignements, qu'ils envoient une équipe en urgence là-bas.

— C'est comme si c'était fait, y'avait quoi sur l'écran d'Antoine ?

— L'endroit d'où m'appelait Guillaume. C'est là qu'on a localisé pour la dernière fois le téléphone du major Évrard.

“Ton pire cauchemar. Je vais t’écouter me supplier, te prostituer, te damner, perdre toute fierté, et pour finir, je vais te crever. Là, et seulement là, je te dirais qui je suis.”

Dubreuil en avait des frissons. Qui était ce mec, si ce n’était pas Sergueï ? Il s’assit le long de la porte, arme à la main. Il pouvait entendre le souffle du type de l’autre côté, mais soudain, il lui vint une idée.

— Écoute, mec, je sais pas ce que t’as contre moi, mais là, dans cette foutue carrière, y’a un mec qu’est en train de crever, il lui faut des soins rapidement.

— T’es pitoyable... Tu ferais n’importe quoi pour sauver ta peau et que j’ouvre cette porte. Mais même si je voulais, j’le pourrais pas.

— Je te jure ! Y’a un mec, là, un flic qu’est en train de crever.

— Un flic ?

— Ouais, un flic, salement amoché à une main et c’est en train de se gangrener.

— Dis-lui de venir.

— Il peut pas, il est dans les vapes !

— Ouais, ouais, ouais ! Je t’ai dit, t’es pitoyable, mais tu vas devoir me supplier encore plus. Tu vas me promettre des choses, tu vas te damner.

— Bouge pas, je reviens.

— Je bouge pas, j’t’attends...

Guillaume l’entendit marcher et vit la lueur du briquet s’éloigner sous la porte. Un flic blessé... Quelque part dans sa tête, une once d’émotion était en train de naître. Et si c’était vrai ? Le gars était parti chercher la preuve de ce qu’il avançait.

Guillaume se leva, mit son portable en mode torche et s’avança vers la sortie. Une fois dehors, il récupéra son scooter qu’il amena à côté des palettes et des tôles qu’il avait déplacées, juste devant les fourrés qui dissimulaient l’entrée.

Il pianota sur son portable et le porta à l’oreille.

— Putain, mais c'est pas vrai, deux fois en deux jours.

Le brigadier Abergel venait de reposer le micro de la radio. Sa station directrice le renvoyait, comme la veille, dans le terrain vague, avec pour mission cette fois de rechercher un scooter et un téléphone.

— Y'en a qui marchent sur la tête ! Bon, on y va, mais ça va être réglé rapidement, leurs conneries.

Ils descendirent du car Police-Secours et s'enfoncèrent dans le chemin cerné par la végétation.

— Allez, on cherche un scooter, ce coup-ci. Au moins, on a quelque chose de précis.

Ils se séparèrent dans la friche, empruntant les traces laissées par les usagers des lieux, sentiers jonchés de seringues, mégots et préservatifs usagés. En passant devant la cabane, ils réveillèrent Sarko qui leur gueula dessus depuis l'intérieur, déclenchant un « Ta gueule ! Chien d'ivrogne ! » lancé de loin par une voix pâteuse.

Au bout de quelques instants, un coup de sifflet signala qu'un des membres de l'équipage avait trouvé quelque chose. Ils se retrouvèrent tous devant un amas de palettes et de tôles sur lequel était appuyé un scooter. Sur la selle, bien en évidence, se trouvait un téléphone portable.

— Bon, ben voilà, dit Abergel, en portant la radio devant sa bouche.

Il annonça qu'ils avaient trouvé le scooter, le téléphone, et demanda des instructions. On lui répondit que la brigade criminelle arrivait et qu'il fallait sécuriser les lieux. On lui demanda aussi s'il y avait quelqu'un à proximité, il répondit que non.

— Bon, on attend la Crim', ils arrivent, dit-il à ses hommes.

— Brigadier, venez voir, y'a un trou derrière les branches, là.

Un des gardiens de la paix était allé fureter derrière les fourrés et venait de trouver un accès. Abergel s'approcha, regarda, et fit une moue dubitative. Il transmit l'information par radio, mais on lui répondit d'attendre la Crim'.

— On attend les gars, mais comme là on est à l'abri des regards, une petite clope ? dit-il en tendant son paquet aux trois gardiens de la paix.

La fumée des cigarettes commença à s'élever. Les casquettes avaient été enlevées, un des flics s'était assis sur une souche. Soudain, le téléphone posé sur la selle du scooter émit La Chevauchée des Walkyries. Abergel s'en approcha. Sur l'écran, il lut : – Appel Boris –.

— Un de vous va à l'entrée pour les guider quand ils vont arriver, qu'on n'y passe pas la journée.

Aussitôt dit, l'un des gardiens écrasa sa cigarette, remit sa casquette puis s'en alla. Celui qui était assis sur la souche se redressa brusquement, s'approcha du trou et tendit l'oreille...

Dédé raccrocha le téléphone.

— Il ne répond pas ?

— Non, dit-il en reposant le portable de Boris.

Ils étaient finalement arrivés avenue d'Italie et se frayaient un chemin entre les véhicules pour prendre à droite, rue de Tolbiac, puis dans son prolongement, rue d'Alésia, qui allait les amener avenue du Général Leclerc. Ensuite, ils prendraient à gauche pour sortir de Paris et se diriger vers Bagneux. Délibérément, Boris avait évité le périphérique qui devait être saturé.

— Les flics de Bagneux ont trouvé le scooter et le téléphone.

— Et Guillaume ?

— Y'a personne, par contre y'a un trou, une sorte d'entrée qui s'enfonce dans le sol, d'après leurs dires.

— Qu'ils nous attendent, surtout, on arrive.

— C'est ce qu'ils font.

Dubreuil, revenu à la porte, tapait dessus et criait aussi fort qu'il le pouvait.

— T'es toujours là ?

— Oui, je suis là, répondit Guillaume d'une voix calme.

— Tiens, je te passe sa carte, au flic, comme ça tu verras que je t'ai pas raconté de conneries.

Guillaume entendit le frottement sous la porte, alluma son briquet et vit une carte de police. Il la prit, et y lut « Évrard Franck, major de Police. »

— Alors, t'as vu ?

— Oui, j'ai vu.

— Alors ouvre, il va crever, j'te dis !

— T'inquiète pas. Lui, on va le sauver ; toi, par contre, c'est un peu tard.

— Comment ça *un peu tard* ? Mais merde ! T'es qui ?

— Tu veux vraiment savoir ? Approche ta gueule sur le côté, là, et regarde bien, je vais te montrer ma tronche.

Dubreuil s'avança vers le côté gauche de la porte et plaqua sa joue contre la pierre. De l'autre côté, il vit tout d'abord une lueur, puis un visage qui, comme le sien, se collait au mur, déformé par la lumière vacillante de la flamme.

— Ouais, bah, désolé, mec, mais ta gueule me dit rien.

— Oh que si, Alexandre ! Valérie, ça te dit quelque chose ?

— Je vois. T'es son mec, c'est ça ?

— Avant que tu ne pointes ta gueule dans notre vie, oui.

— Bon. Rassure-toi, c'est fini entre elle et moi, je l'ai envoyée chier.

— Peut-être. Mais c'est trop tard. Je suis allé trop loin maintenant, je ne peux plus reculer.

— Fais pas le con, je m'excuse de...

— ... Approche encore, je vais te montrer autre chose.

Dubreuil hésita un peu avant de plaquer à nouveau son visage contre la pierre. Il vit dans la lueur du briquet l'œil droit de Guillaume qui semblait lui

sourire, puis soudain, bruit assourdissant... lumière aveuglante...
tremblements... trou noir.

Sa tête avait explosé sous l'impact de la balle de 44 *Smith & Wesson*.

— J'ai entendu comme un coup de feu, Brigadier, une sorte d'explosion, mais pour moi, il s'agit d'une détonation.

— Peut-être, mais les ordres sont formels, on attend la Crim'.

— Et là ? Vous avez entendu, Brigadier ? Ça flingue à l'intérieur.

Abergel prit la radio et annonça les deux coups de feu, ou ce qui y ressemblait fortement. Après quelques instants de silence, il lui fut demandé d'attendre la Brigade Criminelle.

— Voyez, qu'est-ce que je disais ? Faut attendre les Parigots de la Crim'.
Moi, j'ai transmis, si y'a une merde, on est couverts, c'est le principal...

— Il y a peut-être quelqu'un en danger à l'intérieur ?

— Peut être, oui, fort possible, mais là, les ordres sont clairs, on attend !

Boris venait de franchir le périphérique. Dédé, assis à côté de lui, était au téléphone et transmettait au fur et à mesure les informations. Les collègues sur place auraient entendu des détonations en provenance de l'intérieur.

— Merde !

— Ils demandent des instructions.

— On arrive, qu'ils n'interviennent pas, surtout.

— T'es sûr ?

— Sûr !

Abergel et ses hommes entendirent un crissement de pneus, des portières claquer, et virent arriver Boris et Dédé guidés par le gardien de la paix qui les attendait. Boris le renvoya illico à l'entrée.

— Dès que le serrurier arrive, tu nous l'amènes.

— Oui, Commandant !

Dédé avait sa lampe torche. Il se dirigea vers le trou que lui désignait Abergel.

Boris lui fit signe d'avancer plus vite et le suivit.

— Restez-là, Brigadier, ce sera plus prudent, et amenez-nous le serrurier quand il arrivera.

Boris et Dédé marchaient l'un derrière l'autre. Il faisait frais et l'espace entre les deux côtés s'élargissait à mesure qu'ils progressaient. Une odeur un peu plus âcre vint doucement se substituer à celle de l'humidité ; mélange de champignons et de feuilles pourries. Puis vint l'odeur de la cordite, il y avait effectivement eu des coups de feu tirés. Boris bouscula Dédé, lui arracha la lampe des mains et partit en courant. Il trébuchait sur les cailloux et les aspérités du sol mais, dans le halo de sa lampe, il voyait devant lui ce boyau étroit qui tournait sur la gauche. L'odeur de poudre était de plus en plus forte et des volutes de fumée se faisaient accrocher par le rayon lumineux.

Face à lui, il vit la porte en fer. Massive, noire, il ralentit son pas. Le

faisceau de la lampe s'attarda sur une masse sombre, par terre, à droite. Il s'approcha encore et reconnut sur le sol des pieds, puis deux bras, la main droite crispée sur un revolver.

Il s'approcha très doucement.

— Non, non, murmura-t-il.

Il assura la lampe dans la main gauche et posa instinctivement la main droite à la ceinture, sur la crosse de son arme, puis s'avança encore un peu. En arrivant tout près, il reconnut le blouson de Guillaume. Il fit remonter le faisceau de la lampe le long du corps, des pieds à la tête, et fut pris d'un hoquet avant de tomber à genoux et de vomir en même temps qu'il hurlait par intermittence, entre deux vagues de nausées.

Dédé arriva en courant. Il ramassa la lampe, éclaira à son tour et découvrit le carnage. Il eut un lui aussi un haut-le-cœur, puis attrapa Boris par les épaules et l'aïda à se relever.

— Viens, on reste pas là pour l'instant. Y'a plus rien à faire, alors il faut sortir et appeler du monde.

Le terrain vague était envahi de voitures de police, camions de pompiers, véhicules du S.A.M.U. et S.M.U.R. Les gyrophares bleus étalaient leur lumière blafarde sur les arbres. Sarko et son maître étaient venus se joindre aux autres badauds, attirés par ce déploiement.

Boris s'était un peu ressaisi. Il avait encore le teint pâle, les yeux rouges, et était au milieu de son groupe. Ils étaient tous là. Arnaud Hérault de la Viguerie était arrivé avec Fred. Elle était venue tout de suite serrer Boris dans ses bras, elle aussi pleurait. Lorsque Boris et Dédé étaient sortis de la galerie, ils avaient immédiatement appelé le service pour demander à tout le monde de venir. Abergel avait demandé du renfort à son commissariat et aux secours locaux habituels.

Le serrurier était arrivé en compagnie de l'I.J., ils avaient pénétré à l'intérieur. Après une série de photos qui laissaient bien voir les dégâts occasionnés par la balle du *Smith & Wesson*, le corps sans vie de Guillaume avait été placé dans une housse noire et sorti sur une civière.

Guillaume avait placé le canon de son arme sous le menton, au niveau de la mâchoire, et commis ce geste fatal : appuyer sur la détente. Le légiste sur place avait précisé que la mort avait été instantanée. La balle avait traversé le cerveau, explosé la boîte crânienne, entraînant avec elle de la matière cervicale venue s'étaler sur la roche. De face, on reconnaissait bien le visage de Guillaume, mais de dos, il n'y avait plus qu'un énorme trou béant et vide. Toutefois, un élément les mit en alerte. L'arme qu'il tenait à la main avait deux cartouches percutées dans le barillet... Alors, le serrurier ouvrit la porte.

Derrière, un deuxième individu gisait là, mort aussi. Aucun papier sur le

cadavre, personne ne savait de qui il s'agissait. Il avait une arme à la main dont il ne s'était apparemment pas servi. Il semblait alors logique que Guillaume l'ait tué.

Après plusieurs photos, son corps avait été sorti dans une housse, direction l'I.M.L. La sortie d'une troisième civière attira l'attention de Boris. Il se leva, s'en approcha, mais ne vit pas de housse sur celle-ci. Une simple couverture de survie était posée sur un corps, relié à des tas de perfusions et de scopes qui émettaient des bips à intervalles réguliers.

Boris arrêta le pompier portant un blouson siglé « Médecin ».

— Docteur ? lui dit-il en désignant la civière du menton.

— Pas fameux, répondit-il avec une moue. Il est très faible, les constantes sont fuyantes, mais il va s'en sortir ; par contre sa main gauche...

— Oui, j'ai senti... gangrène ?

— Gazeuse foudroyante, le truc qu'on ne voit qu'en période de guerre. Là, la plaie du poignet a été souillée par le fil de fer qui le liait, je pense, et ensuite, par la terre de la carrière. Je l'envoie au Val-de-Grâce.

— Je peux lui parler ?

— Oui, il est conscient, alors allez-y, mais pas longtemps.

Boris s'approcha de la civière qui était à l'arrière du S.A.M.U.

— Franck ?

— Commandant...

La voix était faible, son teint était très pâle et ses traits émaciés.

— Tu vas t'en sortir, mon gars.

— J'n'y crois pas trop...

— Mais si. Dis-moi, le gars qui était avec toi, tu sais de qui il s'agit ?

— C'est Dubreuil.

— Merci. Allez, tiens bon. Courage, je viendrai te voir à l'hosto.

Franck répondit par un sourire triste. Les portes arrières du S.A.M.U. se refermèrent. L'ambulance démarra, escortée par deux motards.

Trois jours après les macabres découvertes de la carrière, Boris avait été convoqué au Palais de Justice par le vice-procureur Jonathan Péruchel.

Boris connaissait bien les lieux pour y être allé plusieurs fois, et se doutait que son bureau était toujours aussi peu engageant. Les mêmes piles de dossiers, le crucifix toujours au mur avec son brin de laurier et les armoires débordantes de papiers. Ça donnait la sensation d'étouffer dès que l'on franchissait le seuil de la porte. Seule concession qu'il avait faite au modernisme, le Péruchel, c'était de s'acheter un Mac portable qu'il posait religieusement à côté du P.C. fourni par la Justice.

— Alors, Le Guenn, sale affaire, n'est-ce pas ? Toutes mes condoléances pour votre collègue et ami, le capitaine Farès.

— Merci, monsieur le Procureur.

— Je vous ai convoqué pour faire le point.

— J'imagine, oui.

— Je vous écoute.

— Alors, avec l'aide de la brigade d'investigations transversales, on a bien remonté tout le dossier. Dubreuil était le créateur d'une association visant à lui permettre de détourner des subventions, de ne pas payer d'impôts, et surtout de profiter du système.

— Oui.

— Il employait légalement, pour les travaux déclarés, des anciens toxicos, délinquants sortant de prison, des ados en échec scolaire.

— D'accord.

— Un seul ouvrier à temps plein, Sergueï Bochenko. Ancien militaire des forces spéciales russes, reconverti dans le bâtiment et accessoirement dans la magouille. Ce Sergueï avait des amis dans la pègre russe et, sur les chantiers réalisés dans les cimetières, il a vu des bronzes signés d'artistes mondialement connus. Il en a parlé, et c'est là que tout a commencé.

— Comment Dubreuil s'est-il laissé entraîner là-dedans ?

— On ne le saura peut-être jamais, mais toujours est-il qu'il a marché à

fond dans la combine. Bochenko fournissait de la main d'œuvre des pays de l'Est, volait des fourgonnettes aux confrères de Dubreuil, leur mettait de fausses plaques d'immatriculation, et tout cela aurait pu durer longtemps sans le faux pas du Père Lachaise qui a signé la fin de leurs magouilles.

— Que s'est-il passé ?

— Le plus probable est que le lieutenant Etchegarray, Manu, leur soit tombé dessus à l'improviste. Les autres ont pris peur, surtout un, et il l'a tué d'un coup de tournevis. L'usage du tournevis exclut d'ailleurs toute préméditation. On sent bien qu'avec une telle arme, on n'est pas dans le coup préparé, mais dans la surprise, dans l'urgence.

— Oui, tout à fait, mais il restera des zones d'ombre... Et que s'est-il passé ensuite ?

— Tout laisse à penser, poursuit Boris, que Dubreuil ou Bochenko ait pété les plombs. Ils ont, ou il a, décidé d'éliminer les mecs ayant participé au drame du Père Lachaise. Les corps ont été retrouvés dans une camionnette brûlée à l'entrée du cimetière de Gentilly. Ensuite, avec de nouveaux complices, ils ont repris les vols dans les cimetières. Ce qu'ils ne savaient pas, c'est que le major Franck Évrard, se sentant responsable de la mort de son coéquipier, s'était mis en chasse et menait sa propre enquête. Malheureusement, il s'est fait surprendre, assommer et enfermer dans cette carrière à Bagneux par Bochenko. Évrard nous l'a raconté. Ensuite, il y a l'épisode du cambriolage de la propriété dans les Yvelines. Les gendarmes avaient reçu un coup de téléphone les mettant au courant. On pense qu'il s'agissait de Dubreuil qui voulait se débarrasser de Bochenko. Le fait que ce dernier l'ait ensuite enfermé dans la carrière semble nous donner raison.

— Comment savez-vous que c'est Bochenko qui l'a enfermé dans la carrière ?

— La veille, Dubreuil et Bochenko se sont rendus dans l'agence bancaire où Dubreuil avait son compte afin d'en retirer une somme rondelette, ce que l'employé sur place, un certain Fansten, a refusé. Le préposé a trouvé l'attitude de Bochenko très étrange. Maintenant, on sait que c'est lui dont il s'agit. Il semblait toujours tenir l'autre, avait un blouson sur le bras, comme s'il dissimulait quelque chose. Bref, l'employé ne l'a pas senti et n'a rien voulu leur donner. Quand ils sont partis, il a noté le numéro du véhicule, et il s'avère que c'est le fameux Renault Kangoo volé dans les Yvelines juste après la tuerie. Il est donc allé faire une déclaration au commissariat, et quand on a envoyé l'avis de recherche contre Dubreuil, sa main courante est ressortie. La vision des bandes de surveillance vidéo de la banque confirme tout cela, et nous a permis de sortir une belle photo de Bochenko. On en a déduit que ce jour-là, il avait enfermé Dubreuil dans la carrière avec Évrard.

— Pourquoi faire, d'après-vous ? Pour pouvoir venir le rechercher plus tard ? Pour qu'il meure là-bas ?

— Je ne sais pas pourquoi, Monsieur le Procureur.

— Malheureusement, une fois de plus, on restera dans les « peut-être ».

— Tout à fait, Monsieur le Procureur. Un avis de recherche concernant Bochenko a été transmis partout en Europe, avec sa photo et le numéro du véhicule volé. On n'y croyait pas trop, eh bien c'est là sa première erreur, il s'est fait repérer hier en Allemagne, à proximité de la frontière polonaise, avec ce véhicule. Les flics allemands ont tenté de l'intercepter, échange de coups de feu, un flic au tapis, et Bochenko lutte contre la mort dans un hôpital de Berlin. Il est plongé dans un coma profond.

— Je dirais volontiers qu'il n'a que ce qu'il mérite, mais j'aurais bien aimé le questionner quand même sur toutes ces zones d'ombre.

— Oui, ça aurait été bien, surtout qu'un chèque de cinquante mille euros, signé par Dubreuil, a été présenté hier à sa banque au profit d'une entreprise russe vendant du matériel pour le bâtiment. Chèque refusé par la banque qui nous a immédiatement avisé, mais là, pareil, on ne pourra pas faire grand-chose.

— Il va être très difficile de faire tomber les commanditaires de ce Bochenko, mais on s'y emploiera, Commandant.

— Bien sûr, Monsieur le Procureur. Venons-en maintenant à cette enquête parallèle.

— Oui, dites-moi tout.

— Un de mes hommes, le capitaine Farès, était absent sans raisons depuis quelques temps. Renseignements pris, il avait des problèmes de couple avec sa concubine et, semble-t-il, rongé par la jalousie, il s'était mis à la suivre, elle et son nouvel ami, un certain Alexandre. Contactée, la concubine de Farès a confirmé cela, et le fait qu'il se montre très agressif. Étant donné que je n'arrivais pas à le joindre, j'en suis arrivé à faire mettre son téléphone sous surveillance, suite à quelques actes indéliçats envers des policiers ou contre des particuliers dans la rue.

— Sans l'avis du Parquet ?

— Et bien...

— Je vous taquine, Commandant !

« Il sait avoir de l'humour, lui ? Voilà autre chose ! » pensa Boris, très étonné. Il esquissa un léger sourire pour ne pas vexer Péruchel puis reprit la discussion.

— Bref, une nuit, avec le capitaine Furlon, on l'a loupé de presque rien dans la rue du Javelot. Depuis, on a appris qu'il s'était réfugié dans une ancienne vigie de police, sur la dalle des Olympiades. Toujours est-il que suite à cela, il a laissé son téléphone éteint. Jusqu'il y a trois jours, quand il m'a appelé pour me signaler un flic blessé dans une carrière, et qu'il a rallumé son téléphone pour qu'on le localise. Il m'annonçait aussi qu'il allait mettre fin à ses jours et descendre son rival.

— Pourquoi a-t-il fait ça ?

— Finalement, c'est assez simple. Ce que nous ne savions pas, c'est qu'Alexandre et Dubreuil étaient une seule et même personne. Lorsque Guillaume, pardon, le capitaine Farès l'a vu enfermé dans cette carrière, sa vengeance était accomplie. Il a dû le lui dire, et l'autre a tout essayé pour sortir de là. Je pense que de savoir qu'un flic était en danger a dû rallumer quelque chose dans le cerveau de Guillaume, au-delà des ravages causés par la jalousie. Il m'a appelé, et la suite, vous la connaissez, Monsieur le Procureur.

— Oui, je la connais... Quel dommage.

Tous deux restèrent silencieux quelques instants. C'est Péruchel qui mit fin à ce silence plombant.

— Bon ! Il reste des zones d'ombre à éclaircir. Ça prendra le temps que ça prendra, mais on retrouvera toutes ces œuvres d'art et les commanditaires seront punis.

— Je vais vous faire une réponse ambiguë : d'un côté, le flic vous répond : « Oui, Monsieur le Procureur ». De l'autre, l'homme vous dit : « Ça me semble très difficile ».

— Je comprends, mais avec l'aide de l'unité d'investigations transversales qui a été créée spécialement pour ce genre d'affaires, ça devrait être plus facile !

— Un sérieux coup de main, mais...

— Je le sais, Le Guenn, je le sais. Alors, puisque nous en avons terminé, je vous remercie pour tous ces éclaircissements. Quelques vacances, peut-être ?

— En effet. Je pars tout de suite, dès que je sors de votre bureau, retrouver ma famille et passer deux jours en Bretagne.

— Bon voyage, Le Guenn, et surtout, bonnes vacances !...

Boris se leva, prit les dossiers sous le bras et s'en alla vers la porte après avoir salué le Procureur. Lorsqu'il posa la main sur la poignée, Péruchel l'interrompit :

— Dites ? reprit Péruchel. Mathias Martel/Régis Turquin, vous en souvenez-vous ?

Boris s'arrêta net.

Après quelques secondes de silence, il se retourna.

— Oh que oui, Monsieur le Procureur. Comment l'oublier, celui-là. Ne me dites pas qu'il va être libéré ?

— Non, Le Guenn, il passe seulement d'un milieu fermé à une hospitalisation ouverte sans possibilité de sortie, mais bientôt des permissions, et à l'issue, quand les pys le déclareront guéri, là, il sortira...

— Eh bien, le plus tard possible, j'espère ! Monsieur le Procureur, à bientôt.

— À bientôt, Le Guenn.

Franck s'était réveillé complètement dans le brouillard. Il avait mis un moment avant de comprendre qu'il était dans une chambre d'hôpital. Il ne se souvenait que par bribes de ce qui s'était passé dans la grotte. Ce type qui l'avait rejoint, arrivé de nulle part, puis ces hommes, des pompiers, des infirmiers, un commandant de Police qui lui avait posé des questions, tout était flou, très flou.

Il était allongé, les barrières de sécurité relevées de part et d'autre du lit. Son bras gauche était maintenu en supination. À droite, une perche contenant trois poches de liquide translucide étaient reliées par une perfusion à son bras droit, couvert d'hématomes. Sa main gauche lui faisait très mal, ses doigts fourmillaient. Il leva avec difficultés la main pour soulever la manche de son bras gauche. Il respira profondément et ferma les yeux. Il avait peur de découvrir ce qu'il redoutait le plus, mais sa curiosité le poussa à regarder. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il découvrit un gros bandage qui s'arrêtait à mi-bras, un peu avant le coude. Il éclata en sanglots.

Antoine achevait de classer les différents procès-verbaux de la procédure relative au meurtre de Manu Etchagarray. Une copie allait être transmise au service d'investigations transversales qui allait reprendre point par point l'enquête et la diriger vers d'autres pistes. Ils allaient notamment étudier le portable de Sergueï, décortiquer les appels afin d'essayer de trouver les commanditaires. Un travail long et fastidieux, avec des actes à intervalles réguliers, transmis au juge d'instruction pour éviter la prescription. Son portable sonna.

— Allô !

— Antoine ?

— Lui-même.

— Hélène Guillemain à l'appareil. Dis donc, à la fin d'une enquête, je fais péter une bouteille de champ', toujours. La tradi' tu vois ? Eh, ça te dirait de la partager avec moi ? Chez moi ?

— Euh... c'est à dire... que c'est gentil... mais...

— ... Ah ouais, je vois. Toi, t'es maqué et fidèle, c'est ça ? Quel dommage ! Bon, pas grave... Et ton pote, Dédé, c'est ça ? Il est pas libre pour un petit tête à tête plein de bulles ?

— Je sais pas trop. Il est pas là pour l'instant, mais je lui transmets votre... ton numéro si, enfin quand... et il t'appelle.

— Oui, tu seras mignon. Fais ça, mon poulet. Je t'embrasse !

Antoine raccrocha, rouge comme une écrevisse. Un peu troublé, le téléphone toujours dans la main, il marmonnait des trucs incompréhensibles où il était question d'une bien belle salope...

Autoroute A10.

Le soleil se réfléchissait sur les carrosseries des véhicules qui roulaient vers la province. La barrière de péage de Saint-Arnoult-en-Yvelines se profilait à l'horizon. Le trafic était fluide. Encore cinq heures de route et Boris serait au Guilvinec.

La voix de Stromae emplissait l'habitacle, il était "*formidaaaaable*" ou fort minable, lui-même se posait la question. Au péage, il attrapa son ticket à l'automate, sous l'œil suspicieux des gendarmes qui regardaient défiler les voitures, scrutant les visages des conducteurs et les plaques d'immatriculation.

La barrière se leva, il accéléra, concentré sur sa conduite, l'esprit encore à l'enquête mais aussi déjà un peu en famille, avec les questions et les exigences que Soizic ne manquerait pas de lui poser et de lui imposer. Il allait passer un sale quart d'heure, il le savait.

La sonnerie de son téléphone balaya ses pensées. Un appel sans numéro, il n'aimait pas ça. Tous les numéros venant de la police étaient sans identifiants, certes, mais les collègues l'auraient appelé avec leur portable de boulot, alors il ne répondit pas. La sonnerie cessa pour reprendre quelques secondes plus tard. Il décida cette fois de répondre au moyen du kit mains libres, deux appels consécutifs, c'était tout de même étrange.

Une voix inconnue remplaça celle du chanteur belge cherchant son papa partout.

— Commandant Le Guenn ?

— Oui, lui-même, qui le demande ?

La voix était grave, posée.

— Mon nom ne ferait que vous rappeler de mauvais souvenirs, Commandant.

— Qui êtes-vous ? Sinon je raccroche.

— Vous n'en ferez rien, votre curiosité toujours en éveil vous l'interdira.

— Vous avez l'air bien sûr de vous.

— Toujours, Commandant. Je n'ai pas la science infuse, mais je me

targue de bien connaître la nature humaine.

— Bon, cessez votre cinéma, maintenant. Que voulez-vous ? Faites court, je conduis.

— Ce n'est pas prudent de téléphoner au volant, vous devriez vous arrêter.

Un texto arriva au même moment sur son téléphone, mais il ne voulut pas le lire maintenant. Il préférait attendre d'en avoir fini avec ce mystérieux interlocuteur.

— Dites-moi ce que vous voulez.

— Voyez-vous, en lisant les journaux, ces derniers jours, j'ai beaucoup pensé à vous, et je voulais tout simplement vous transmettre mes sincères condoléances pour la perte du Capitaine Farès.

Surpris, Boris marqua un court silence puis reprit la parole sur un ton le plus calme possible :

— Je ne sais toujours pas qui vous êtes, néanmoins je vous remercie...

— Je pense que nous aurons l'occasion de communiquer à nouveau, Commandant.

— Parfait, si vous le dites... Bon, je vais vous laisser, j'ai de la route à faire, je suis en vacances et je n'ai pas l'envie ni le temps de jouer aux devinettes.

— Je comprends... Bonne route, Commandant, des vacances bien méritées avec votre charmante petite famille, je suppose ? Les enfants ont dû bien grandir ! J'aimerais tant les revoir. Ils sont si... vivants, surtout... comment s'appelle-t-elle déjà ? Ah, oui ! Marie. Adorable enfant... Mais je ne vous embête pas plus longtemps, je vous laisse. Bonnes vacances, Boris, et n'oubliez pas de faire une caresse au chien.

Le son répétitif du combiné raccroché emplît l'habitable. Un sentiment d'angoisse envahit Boris. La voix du correspondant lui rappelait celle de quelqu'un, mais de qui ? Un ancien collègue ? Un vieil ami ? Un membre éloigné de sa famille ? Un mec qu'il aurait fait coffrer ? Non, impossible, comment aurait-il eu son numéro personnel ? Mais cette voix... *Cette voix...* Chaude, calme, puis douceuse et malsaine à la fin de la conversation. Étrange, mais il ne voulait plus y penser.

Il poussa un long soupir pour se détendre, augmenta le son de l'autoradio et régla son limiteur de vitesse. Une fois au Guilvinec, il demanderait à Antoine de faire une recherche pour voir d'où venait ce coup de fil.

Pris dans un ralentissement, il réfléchissait à ces dernières semaines. À Manu, à sa vie de famille, aux interventions, quand soudain il se souvint du texto reçu quelques minutes plus tôt.

Il saisit son portable, regarda l'écran et y lut : – Pas eu le temps de faire vraiment connaissance... Autour d'un café à ton retour, peut-être ? Bonnes vacances, chef ! Nathalie –.

Il ne voyait pas de qui il s'agissait, le numéro ne lui disait rien, lorsque soudain elle lui revint à l'esprit.

Nathalie, la nouvelle recrue arrivée la semaine dernière ! Plutôt jolie, d'ailleurs... En effet, il n'avait fait que l'apercevoir et, pris par l'affaire, il n'avait pas eu l'occasion de s'entretenir avec elle.

« Autour d'un café pour faire connaissance ? Avec plaisir... Nathalie... » pensa-t-il à voix haute.

Un sourire de satisfaction se dessina sur son visage.

Il lui répondrait au prochain arrêt.

– FIN –

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier Jean Baptiste Seigneuric pour ses conseils médicaux précieux.

Je remercie mon éditrice, Nathalie, pour la confiance qu'elle m'a accordée et son regard, ses conseils toujours bien avisés sur mes écrits.

Je n'oublie pas non plus de remercier tous mes potes auteurs, et plus particulièrement ceux de cette chère « Parenthèse ». Ils se reconnaîtront. Vous êtes tous là dans ce livre, un petit clin d'œil rien que pour vous. Le talent des autres ne me fait pas d'ombre. Au contraire ! Il me pousse à être meilleur encore, et la tâche est rude ! Vous êtes tellement bons...

Une pensée pour mes collègues policiers et des forces de l'ordre. Un ancien collègue répétait souvent : *“On ne meurt pas de ça, les gars !”* Et pourtant, beaucoup de policiers meurent en service ou par suicide. Le nombre de décès augmente chaque année. Je pense à ceux que j'ai connus, ceux dont j'entends parler ou qui remplissent la page des faits divers, et je souhaite de tout cœur que cette mortalité cesse de s'accroître dans le futur.

J'allais oublier de préciser que les carrières où a été enfermé Franck existent vraiment, mais ne les cherchez pas à l'adresse donnée. Je ne vais pas vous filer un plan et les clefs non plus !

J'ai eu beaucoup de plaisir à écrire ce livre, j'espère vraiment que vous en avez eu autant à le lire.

Didier.

Biographie de l'auteur

Didier Fossey est né à Paris. Gamin, l'école n'a jamais été pour lui un lieu où il se sentait bien. Il commence donc à travailler très jeune, et termine sa carrière professionnelle dans la Police Nationale.

Après 15 ans passés dans la restauration durant lesquels il a été, entre autres, serveur à bord du célèbre paquebot « Le France » avant d'ouvrir son propre restaurant dans le Sud-ouest, il a changé de cap en 1983, et a intégré la Police Nationale. Pendant 18 années il a fait partie de la B.A.C. parisienne et a opté ensuite pour des services plus calmes. Mais après 31 ans passés dans la Police Nationale, l'heure de la retraite à enfin sonné ! Et il compte bien désormais profiter de son temps libre pour écrire davantage.

Son goût pour les mots, il le tient de sa grand-mère, avec laquelle il a passé une grande partie de son enfance, et qui veilla toujours à ce qu'il s'instruise par la lecture et soigne son écriture. Après avoir retrouvé des textes écrits autrefois pour le plaisir, il se lance dans l'écriture de son premier polar, publié en 2010. Fort de cette expérience et de son succès auprès des lecteurs, il renouvellera l'expérience en 2011. Puis, en 2014, sollicité par un nouvel éditeur, il écrit un roman d'action et continue en écrivant *Burn Out*, publié en 2015 chez Flamant Noir, maison d'édition qui rééditera également ses deux premiers livres.

On pourrait vous dire aussi qu'il est né en 1954, adore son chien, Amos, un carlin sur lequel il n'a aucune autorité. Qu'il n'a jamais correspondu aux clichés de policiers, ce qui a lui a valu parfois quelques remontrances... Qu'il aime aussi chiner dans les brocantes, écouter Serge Gainsbourg et manger un Paris-Brest, que sur une piste de danse il a deux pieds gauches et qu'il est ophiophobe, mais ça, c'est une autre histoire...

Il est aujourd'hui l'auteur de quatre romans.

“J’ai pardonné des erreurs presque impardonnables, j’ai essayé de remplacer des personnes irremplaçables et d’oublier des personnes inoubliables... J’ai agi par impulsion, j’ai été déçu par des gens que j’en croyais incapables, mais j’ai déçu des gens aussi. J’ai tenu quelqu’un dans mes bras pour le protéger même si l’on m’a peu protégé en retour... J’ai ri quand il ne fallait pas. J’ai aimé et l’ai été en retour, mais j’ai aussi été repoussé... J’ai été aimé et puis parfois je n’ai pas su aimer. J’ai crié et raté tant de joies, j’ai vécu d’amour et fait des promesses éternelles, mais je me suis brisé le cœur, tant de fois ! J’ai pleuré souvent et j’ai dû faire pleurer... J’ai téléphoné juste pour entendre une voix, je suis déjà tombé amoureux d’un sourire. J’ai déjà cru mourir par tant de nostalgie et... J’ai eu peur de perdre quelqu’un de très spécial (que j’ai fini par perdre)... Mais j’ai survécu ! Et je vis encore ! Et la vie, je ne m’en passe pas... Et toi non plus tu ne devrais pas t’en passer. Vis ! Ce qui est vraiment bon, c’est de se battre avec persuasion, embrasser la vie et vivre avec passion, perdre avec classe et vaincre en osant, parce que le monde appartient à celui qui ose...”

(Charlie Chaplin)

Ouvrages du même auteur

Rééditions :

– Tr@que sur le Web – (2010)

Réédition – Ed. Flamant Noir – 2015.

– Ad Unum – (2011)

Réédition – Ed. Flamant Noir – 2015.

Autres ouvrages :

– Nas Drovié – (2014)

Collection « L'embaumeur ».

Ed. L'Atelier Mosésu.



Autres ouvrages – Éditions Flamant Noir

– [Le Bazar et la Nécessité](#), de Samuel SUTRA

(10 mars 2014)

– [Esprit De Famille](#), d'Ellen GUILLEMAIN

(21 août 2014)

– [L'amour Viendra, Petite !](#), de Jérôme FANSTEN

(21 août 2014)

– [Menace](#), de Muriel HOURI

(30 septembre 2014)

– [Kind of Black](#), de Samuel SUTRA (Prix du Balai d'Or 2014)

(23 novembre 2014)

Disponibles également:

chapitre.com – Kobobooks – ibookstore – Orange Read and Go – samsung
readers – hubfnac – cultura

Visitez

Cliquez sur l'image pour écouter le thème

La sonnerie aux morts



Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite...



Flamant Noir Éditions

Copyright © 2015 – Flamant Noir Éditions

<http://www.editions-flamant-noir.com/>

Charte graphique : Anaïs DAPPE

Réalisation couverture et mise en page : Flamant Noir Éditions

Crédits photos : ©snaptitude – ©Giuseppe Porzani – ©bat104 – Fotofolia. com

Conversion numérique : **ChrisEBouquin**

ISBN : 979-10-93363-11-0

-
- 1 *Régiment Parachutiste d'Infanterie de Marine.*
 - 2 *Inspection Générale de la Police Nationale.*
 - 3 *Brigade Anti-Criminalité.*
 - 4 *Indicatif radio des différents postes directeurs des arrondissements. T.N., suivi du numéro d'arrondissement.*
 - 5 *Officier de Police Judiciaire*
 - 6 *Service d'Assistance et d'Investigations de Proximité.*
 - 7 *Commission Rogatoire : un juge ou procureur de la République charge en son nom une autorité judiciaire d'effectuer des mesures d'instruction ou d'autres actes judiciaires (par ex : rechercher des preuves dans une affaire déterminée).*
 - 8 *Identité Judiciaire.*
 - 9 *Division de Police Judiciaire. Une par district.*
 - 10 *Institut Médico-légal.*
 - 11 *Officier de Police Judiciaire.*
 - 12 *Inspection Générale de la Police Nationale.*
 - 13 *Salle d'Information et de Commandement.*
 - 14 *Fichier National Automatisé des Empreintes Génétiques.*
 - 15 *Fichier National Automatisé des Empreintes Digitales.*
 - 16 *Interruption Temporaire de Travail Personnel.*
 - 17 *Centre de Formation de la Police.*
 - 18 *École Nationale de Police.*
 - 19 *Brigade de Recherche et d'Intervention.*
 - 20 *Inspection Générale des Carrières.*
 - 21 *Service Régional de Police Judiciaire.*

POLAR

Paris, Avril 2014.

Une série de vols d'objets d'art a lieu dans les cimetières parisiens. La police est sur le coup, mais lors d'une nuit de planque un policier se fait assassiner. Pas de témoins. Peu d'indices. Ses collègues présents sur place n'ont rien vu.

Boris Le Guenn, chef de groupe de la B.A.C. au 36 quai des Orfèvres, est saisi de l'affaire. Malgré son manque d'effectifs et plusieurs enquêtes à gérer, il devra faire face à la descente aux enfers de l'un de ses hommes...

Le temps passe. Les vols se multiplient, les crimes aussi, et les pistes sont minces. Boris Le Guenn et son équipe doivent mener à bien ces affaires non sans danger pour eux, tant sur le plan professionnel que personnel.

C'est un monde désenchanté, un monde dans lequel l'histoire ne se termine ni bien, ni mal, elle se termine, c'est tout. Certains flics boivent pour oublier, d'autres ont une démarche plus radicale, violente, imprévisible.

Burn-out, nuits de planques et de filoches. Ça pue la clope, le sang et la sueur de ceux qui veillent sur la population. Ces flics, obsédés par leur boulot, à qui l'on demande de laisser au vestiaire leurs problèmes personnels, sont vite rattrapés par leurs démons et leur paquetage s'alourdit de quelques cauchemars...

Le mot de l'éditeur : Bienvenue au 36 quai des Orfèvres. Ambiance, jargon, procédures... Tout y est parfaitement décrit, au point que vous aurez l'impression de faire partie de cette équipe de la B.A.C. dès les premières pages. L'auteur, Didier Fossey, a fait toute sa carrière dans la Police Nationale. Il mêle fiction et réalité avec talent. Burn-out met en lumière les nombreux problèmes du métier de policier. Ces hommes, ces maris, ces pères, sont souvent mal perçus par la population, incompris de leur hiérarchie. Quand leur métier prend toute la place, devient insupportable au quotidien et leur fait tout perdre, ils trouvent parfois en leur arme de service l'ultime solution...

Un polar au réalisme poussé, qui s'inscrit dans l'actualité.